

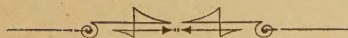
HISTOIRE

DU

RETOUR DES VAUDOIS

en leur Patrie

après un exil de trois ans et demi

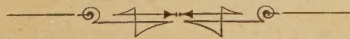


DOCUMENT INÉDIT

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

(*Bulletin* N° 31)



TORRE PELLICE

Imprimerie Alpine - Auguste Coisson

1913

INTRODUCTION

E Bureau de la *Société d'Histoire Vaudoise* a cru opportun de publier intégralement le manuscrit, que nous présentons aujourd'hui à tout Vaudois, dans le cœur duquel vibre la note religieuse et patriotique, et à tout non Vaudois qu'aucun préjugé n'empêche d'admirer une entreprise, que Napoléon I lui-même a appelée héroïque.

Voici d'abord le peu que nous avons pu savoir concernant l'histoire de cette pièce, de l'importance de laquelle tout lecteur peut être juge.

Ce manuscrit, de 228 pages in-octavo, a probablement appartenu à la famille Lombard, de Genève, la même qui a gardé pieusement les *Mémoires de Jacob Perron*, auxquelles Alexis Muston a fait de copieux emprunts dans son *Israël des Alpes*. C'est le Docteur Lombard, ou son parent Alexandre Lombard, si populaire sous le nom, qui l'honore, de Lombard-Dimanche, qui paraît l'avoir cédé à M.r Perceval de Loriol-Le Fort, collectionneur d'ouvrages rares sur le protestantisme français. Sa précieuse bibliothèque ayant été acquise par la Librairie Ancienne Thury & Baumgartner, si avantageusement connue des studieux, à Genève et au loin, un des chefs de cette maison, M.r Albert Watier, ancien pasteur, signala, par lettre, ce manuscrit au soussigné et, lors d'un court séjour de ce dernier à Genève, le lui confia pour un examen approfondi. Le résultat de cet examen fut une proposition au Bureau de notre Société d'en faire l'acquisition.

M.r Watier et ses collègues, voyant que l'on tenait à conserver aux Vallées ce récit authentique et contemporain de la Rentrée, voulurent bien se contenter d'une petite partie de la valeur de la

pièce, renonçant au reste, écrivaient-ils, le 8 mars 1913 « comme hommage de la Librairie Thury, Baumgartner & C^{ie} à vos héroïques ancêtres, et à leurs héritiers ».

Le Bureau leur en a écrit ses remerciements chaleureux et sincères, et a décidé de nommer M. Watier membre à vie de notre Société.

Le prix d'achat, quoique réduit, grevait fortement le budget si précaire de notre Société. Notre vice-président, M.r David Jahier, fut donc chargé de demander à la V. Table, dont il fait partie, d'assurer à notre peuple la possession du manuscrit en question. Nous offrons, en échange, la restitution de nombreuses pièces officielles, qui nous sont parvenues, l'an dernier, par voie privée, après être restées, pendant cent ans dans la famille d'un Modérateur du commencement du 19^e siècle.

Remarquable coïncidence ! A la même séance où M.r Jahier faisait cette proposition à la V. Table, celle-ci apprenait que M.me H. Klaiber, du Wurtemberg, avait donné à notre Eglise une somme « *in memoriam* » de son mari, biographe d'Henri Arnaud. Les deux Administrations de l'Eglise ayant accepté de l'appliquer à l'objet indiqué, c'est donc la famille d'un biographe d'Arnaud qui nous fournit les moyens d'acquérir un manuscrit de la Rentrée d'Arnaud, et même de pourvoir en partie aux frais de sa publication.

*
* * *

Ce manuscrit est-il dû à Arnaud ?

La calligraphie, très claire, régulière et grosse, n'est pas de la main d'Arnaud, pas plus que les corrections, dues à une autre plume quelque peu postérieure. Du moins, elle ne ressemble pas du tout à l'écriture des lettres d'Arnaud, que Comba a publiées dans son *Henri Arnaud*, en 1889, ni à celle des registres de St-Jean, tenus par le pasteur-colonel. Ce doit être celle d'un secrétaire, qui a écrit sous dictée, en vue de la presse.

Néanmoins, un minutieux examen comparatif de ce récit avec celui qu'Arnaud a publié en 1710, et que Lantaret a mis à la portée de toutes les bourses, par l'édition qu'il en a faite en 1880, nous persuade que la rédaction en est due à Arnaud.

L'auteur de la *Glorieuse Rentrée* reconnaît qu'il s'est servi des notes d'un réfugié français demeuré fidèle jusqu'au bout, le lieu-

tenant Huc. Il serait intéressant d'établir la part qui revient à l'un et à l'autre dans l'ouvrage, tel que nous le possédons. Mais cela nous paraît impossible.

Arnaud a pris les notes manuscrites de Huc, il les a développées, il en a parfois changé le style, pas toujours en mieux. Le fond du récit, les données exactes sur les lieux, et les dates, sont sans doute de Huc; Arnaud y a ajouté, de mémoire, des détails et des remarques. On reconnaît encore la rédaction primitive dans les expressions, plus militaires, d'*armée*, *bataillon*, etc., qu'Arnaud, les jugeant sans doute quelque peu disproportionnées, a remplacées par *le gros*, *troupes*, etc. Le mot *masage*, pour dire hameau, et quelques autres provincialismes, nous ramènent au Languedoc, la patrie de Huc. Etranger aux Vallées, il estropie des noms de personnes, comme *Neynier*, *Frasque*, pour *Meynier*, *Frasche*, et surtout des noms de lieux, comme on en voit plusieurs exemples dans les notes. On reconnaît encore, et surtout l'étranger, là où il parle des Vaudois et de leurs caractères et goûts particuliers, comme n'étant pas compris dans leur nombre. Il nous est même agréable de pouvoir lui attribuer, plutôt qu'à Arnaud, les passages où il est parlé de celui-ci en termes louangeurs.

Si nous comparons maintenant cette rédaction, dans laquelle Arnaud aurait cherché à donner une forme de livre aux notes de voyage de Huc, avec celle qui a vu le jour en 1710, cet examen ne manque pas de piquant. L'ouvrage est évidemment le même: il y a des pages entières où à peine un mot, ici et là, a été changé, ou simplement déplacé. D'autre part, il y a de nombreuses modifications qui, sans avoir une grande importance, présentent souvent un vif intérêt pour l'étude des détails.

En général, on sent, dans l'édition de 1710, plus de préoccupation de ce que pourra dire le grand public. Le titre n'est plus simplement *l'Histoire du Retour des Vaudois en leur Patrie après un exil de trois ans et demi*, mais *l'Histoire de la Glorieuse Rentrée des Vaudois dans leurs Vallées, ou l'on vit une troupe de ces gens, qui n'a jamais été jusqu'à mille personnes, soutenir la guerre contre le Roi de France... et le Duc de Savoye; faire tête à... vingt-deux mille hommes: s'ouvrir le passage... battre...*, etc., etc.

Plusieurs noms de lieux et de personnes, plusieurs détails, qui sont aujourd'hui, pour nous, d'un intérêt réel, perdaient de leur

importance pour Arnaud, qui écrivait en Wurtemberg et qui avait en vue le Duc de ce pays, le Roi d'Angleterre et tous ceux qui l'avaient choyé en Suisse, en Allemagne et en Hollande. C'est aussi ce qui l'a porté à atténuer parfois la crudité des expressions, et même des faits. Il ne dit pas que deux paysans ont été battus au Mont Cenis; un autre a été *tué* à Bonneval, *battu* dit Arnaud. La rédaction de 1710 est beaucoup plus généreuse que celle-ci à l'égard de Bourgeois, qui a payé de sa vie l'indiscipline des siens. Parmi les détails typiques qu'Arnaud a cru devoir supprimer, et que nos notes font remarquer à mesure, je rappellerai seulement ici les prénoms des capitaines Vaudois, dont le récit imprimé ne donne que les noms de famille; ceux de trois des quatre Daniel morts en prison; la liste des officiers de l'expédition Bourgeois; le partage du butin, qui suivit le serment de Sibaud, etc., etc.

Par contre, notre manuscrit ignore, par exemple, le rôle glorieux qu'Arnaud aurait joué à Salbertrand, en arrêtant seul, avec trois autres, deux Compagnies de la garnison d'Exilles, qui attaquaient les Vaudois par derrière. C'est Tron Poulat et non Arnaud, qui a proposé qu'on se retirât à la Balsille, évitant ainsi un éparpillement qui n'aurait pu que conduire à la ruine.

La description de la traversée du lac, du combat de Salbertrand, de la prise des Quatre Dents, et maint autre passage ont, dans le récit que nous publions, une vivacité, une netteté de détails qu'ils ont perdue en partie sous la main qui a voulu les raffiner pour le public.

Au reste, quelques-unes des modifications introduites par Arnaud s'expliquent tout naturellement par le changement des circonstances, survenu au cours des années qui ont passé entre les deux versions.

*
* *
*

Si nous voulons maintenant fixer la date de la rédaction de notre manuscrit, voici ce qu'il nous semble de pouvoir dire. Au lendemain de la paix avec le Duc de Savoie, les Vaudois se trouvèrent encore, jusqu'en 1696, engagés dans une guerre acharnée avec le Roi de France, l'auteur de tous les maux qui avaient fondu sur eux. Arnaud fut probablement requis, par ses amis étrangers, de raconter l'expédition dont il avait fini par être le chef. Il l'aurait

fait d'autant plus volontiers que le récit en avait été écrit d'une manière incomplète, dans « diverses relations estropiées », comme il les appelle. Mais Arnaud prenait lui-même une part trop active aux hostilités pour avoir eu beaucoup de loisir. Il cumulait effectivement la charge de colonel avec celle de pasteur de Rora jusqu'en 1694, puis de St-Jean de 1694 à 1698. Lorsque la paix de Ryswick sembla lui assurer un peu de calme, il se mit sans doute à l'œuvre. Mais en juillet 1698, au moment même où les pasteurs d'origine française prêtaient à Pignerol le serment de fidélité à Victor Amédée II, ce souverain, qui avait fait à Arnaud de si belles promesses, les démentait lâchement en signant leur édit d'expulsion.

Arnaud partit pour ce second exil, avec des milliers d'autres victimes du parjure du Duc. Il emporta sans doute son manuscrit, à peu près terminé; mais le temps de penser à le publier lui fit de nouveau défaut. Il dut reprendre le bâton de pèlerin et chercher une nouvelle patrie pour ses compagnons d'infortune; il dut ensuite se rendre jusqu'en Hollande et en Angleterre pour assurer la subsistance des communautés fondées en Wurtemberg. Il quitta encore ce pays pour voler aux Vallées pendant la guerre de succession d'Espagne. Pasteur de St-Jean en 1705 et 1706, il avoue avoir tenu les registres d'une manière incomplète, à cause de la guerre. En 1708, il est de nouveau en tournée de collectes pour ses chères Eglises du Wurtemberg.

Bref, ce ne fut qu'en 1710, au terme de toutes ces vicissitudes, que, comme il le dit dans l'en-tête de son ouvrage, *le tout, recueilli des mémoires, qui ont été fidèlement faits de tout ce qui s'est passé dans cette guerre des Vaudois*, put être mis au jour par les soins et aux dépens de Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois.

Notre impression est que la rédaction en était à peu près achevée avant son départ des Vallées, en été 1698; les corrections, que nous avons indiquées comme ayant été faites d'une autre main, appartiennent à l'année 1699. On saisit au vif ces deux moments dans cet exemple: A la page 16, l'auteur parle du Prince Frédéric Charles de Wurtemberg, qui *est* la générosité même. Le mot *est* est de 1698. — Une autre main, en 1699, a corrigé *étoit*; c'est que, dans l'intervalle, Frédéric Charles était mort, le 30 décembre 1698.

D'autre part, ces corrections ne peuvent avoir été faites après 1699 ou les premiers mois de 1700. Guillaume d'Orange est encore

roi d'Angleterre; or il est mort en 1702. — L'Electeur Frédéric III de Brandebourg n'est pas encore Frédéric I roi de Prusse; or son couronnement a eu lieu le 18 janvier 1701. — Le pape *d'aujourd'hui* est Innocent XII; or il est mort le 27 septembre 1700. — L'Histoire de Jean Léger a paru il y a environ 30 ans; or elle est de 1669.

Douze ans se sont donc écoulés entre le temps où notre manuscrit a été tracé, probablement sous la dictée d'Arnaud, et celui où ce dernier l'a remanié pour le *mettre au jour*.

Malheureusement il nous manque un cahier tout entier sur les sept dont l'ouvrage a dû se composer, soit 38 pages sur 266. Cette lacune nous prive des deux tiers du *chapitre second*, de tout le *troisième* et de presque tout le *quatrième*. Le manuscrit, tel que nous le possédons, est muni d'une bonne reliure, assez récente, qui ne nous permet pas d'établir depuis quand cette lacune existe.

Le Bureau de la Société a décidé d'y suppléer en publiant les pages 136 à 183 de l'édition Lantaret. Les deux rédactions ont pu être soudées sans qu'il y ait aucune solution de continuité dans le récit, ni même dans la phrase.

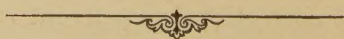
Afin de les distinguer, le Bureau a adopté le caractère italique pour les pages réimprimées. On en jugera la reproduction d'autant moins inopportune que, outre qu'elles complètent le récit, il est nécessaire de les rendre au public, puisque l'édition Lantaret est épuisée depuis plusieurs années.

Le Bureau a décidé de moderniser quelque peu l'orthographe, tant du manuscrit que de l'imprimé.

Le soussigné a été chargé d'ajouter des notes historiques et biographiques. Nous n'avons mis au bas des pages que les variantes du manuscrit même; les autres annotations sont placées à la fin, disposées par chapitres et suivies d'un essai de catalogue des héros de la Rentrée; dans cette liste sont réunies les données biographiques de ceux qui sont nommés au cours du récit.

L'Uliva, juillet 1913.

JEAN JALIA.



HISTOIRE

DU

RETOUR DES VAUDOIS DANS LEUR PATRIE

CHAPITRE PREMIER

**qui, outre qu'il sert de Préambule, comprend encore les Aventures
des Vaudois depuis leur arrivée en Suisse.**

L'entreprise qu'on se propose de déduire ici est si admirable dans toutes ses circonstances qu'une nue exposition de ses événements aura assez de quoi satisfaire le lecteur, sans que l'historien ait besoin de rien emprunter de l'art pour ce sujet; il lui suffira de les rapporter par ordre et avec fidélité, ce qu'il observera d'autant plus que l'une et l'autre de ces deux choses manquent à tous les morceaux de la même histoire, ou pour mieux dire à ces relations estropiées que l'avidité pour le gain a porté diverses personnes de mettre au jour avec une précipitation accompagnée de ses ordinaires imperfections, au lieu qu'on ne va rien donner ici que de bien digéré et qui n'ait été avéré par ceux là même qui non seulement ont eu part aux affaires dont il s'agit, mais qui en ont eu, qui plus est, le soin et la direction.

Cette poignée de gens à qui leur habitation dans les Vallées du Piémont a donné le nom de Vaudois, comme feu M.^r Jean Léger l'a prouvé incontestablement dans la première partie de la grande Histoire qu'il en donna au public il y a environ trente ans, n'a jamais manqué de traverses, puisque c'est même des continuel démêlés de la Cour de Rome avec ces gens là qu'on recueille, à ne pouvoir pas en douter, qu'ils étaient déjà connus sous cette même dénomination longtemps avant le milieu du douzième siècle

et ainsi avant ce Valdo de la Réforme, duquel on prétend qu'ils l'aient tirée.

Ce n'est pas seulement devant des Tribunaux Ecclésiastiques que l'on les a promenés. On les a même souvent attaqués à main armée, mais il faut avouer que des trente guerres qu'ils ont soutenues jusques à ce jour, la vingt-neuvième doit avoir été plus rude que toutes les précédentes puisqu'elle vint à bout de les arracher de leurs demeures, ce que tant d'autres secousses n'avaient pas pu opérer, quoiqu'on puisse dire qu'elles n'avaient pas peu acheminé cette extirpation en diminuant le nombre des Vaudois par des massacres et par des proscriptions, puisqu'outre ceux des leurs qu'ils perdaient dans les combats, ils n'ont jamais fait de paix qu'il ne leur en ait coûté le bannissement de plusieurs autres, aussi bien que le retranchement, soit de quelque lieu d'exercice, soit de quelques droits.

Les noms et les vues de ceux qui se firent une nécessité de les pousser à une si déplorable extrémité sont de la connaissance de toute la terre, et l'une des deux Puissances qui s'y employèrent s'en est assez expliquée dans un Manifeste et dans quelques autres Actes Publics, pour qu'on se tienne dispensé de s'expliquer plus avant sur la violence qu'Elle a déclaré qui lui fut faite pour l'entraîner à y concourir.

Comme c'est précisément le retour de ces Exilés qu'on prend ici à tâche de décrire, on ne s'étendra pas à parler de leur sortie, sur laquelle nous savons qu'une bonne plume a déjà pris la peine de s'exercer.

L'écrivain dont on parle n'a pas seulement représenté suffisamment par combien de cruautés inouïes il avait pu se faire que de près de quatorze mille Vaudois qui, contre la parole même écrite d'un Prince de la Maison, avaient été jetés en diverses prisons du Piémont, il n'en resta plus qu'environ trois mille, plus qu'à demi morts, quand le duc de Savoie, par un Traité conclu avec les Cantons Protestants, leur donna la liberté de se retirer en Suisse. Mais il a encore si bien exprimé ce que l'arrivée de ces squelettes mouvants à Genève eut de touchant et de tendre, soit par rapport à leur misère soit par rapport à l'empressement charitable des habitants de cette République à vouloir les en soulager, que nous lui sommes extrêmement obligés de ce qu'il nous dispense de parler d'un spectacle qu'on aurait de la peine à soutenir sans s'abandonner trop à la douleur, quoiqu'à certain égard on puisse dire que ce fut le plus rare et le plus beau que le monde ait

jamais vu, surtout par le surprenant mélange de sentiments de joie ou d'amertume qu'on y remarqua, selon que les Vaudois des premières brigades venaient à rencontrer dans les suivantes leurs proches encore vivants, ou à en apprendre la mort.

Si les bons soins des Genevois, que l'on vit s'entrebattre à qui en recueillerait chez soi les plus misérables, plusieurs même les y portant entre leurs bras après les être allés recevoir sur la frontière où les deux États se séparent, ne purent pas les sauver tous, ils en arrachèrent pourtant divers du sein de la mort, de sorte qu'au bout de quelque temps ils furent en état de se rejoindre aux plus valides qui, après avoir été tous suffisamment refaits et habillés selon leurs besoins, étaient déjà passés en Suisse successivement, pour accomplir ponctuellement de leur part un Traité, dont de l'autre l'on ne s'était pas fait une peine de violer divers articles.

Nous n'avons donc qu'à les suivre dans le pays des Cantons, où ils achevèrent d'arriver en Février de 1687 et où, ayant pour Nourriciers ceux qu'ils avaient eus pour Libérateurs, ils furent distribués surtout dans les villes et dans les villages du Canton de Berne, où tout leur était si abondamment fourni qu'il ne leur manquait aucune autre satisfaction que celle d'être chez eux, laquelle cependant ils préféraient de telle sorte à tout le reste, qu'à peine l'année s'écoula-t-elle sans qu'ils formassent le complot d'y retourner.

Quoique, des trois tentatives qu'ils firent en divers temps pour ce sujet, il n'y ait eu que la troisième qui les ait remis dans leur pays, il faut pourtant dire un mot des deux autres qui, outre qu'elles échouèrent, faillirent leur faire perdre tout moyen d'y pouvoir jamais retourner.

Il n'y a pas de quoi être surpris du mauvais succès de la première, puisqu'elle fut tout-à-fait tumultuaire, et entreprise à l'aventure, sans chefs, sans armes, et sans la participation d'aucun de ceux d'entre eux qui prenaient soin de leur conduite; aussi ne passa-t-elle pas Lausanne, dont le Bailli, ayant eu soin d'empêcher que, comme c'était leur intention, ils ne s'embarquassent à Ouchi, qui en est le port, les renvoya chacun chez soi par le commandement de Leurs Excellences de Berne.

Mais si ce premier essai ne fit pas beaucoup de bruit, il n'en fut pas de même du second, qui, étant entrepris avec un peu plus de concert, les mena aussi un peu plus avant. Ils commencèrent par envoyer au pays deux de leurs hommes, dont l'un fut

le S.^r Friquet de la Vallée de Pragela et l'autre était de la Vallée de Queyras, tant pour découvrir des chemins détournés, que pour reconnaître si les cachettes où ils avaient sauvé leurs munitions n'avaient point été éventées, de même que pour engager secrètement ceux des deux dites Vallées, en qui ils pouvaient prendre assez de confiance pour cela, à leur cuire le pain, qu'ils leur feraient trouver quand il faudrait, en des lieux dont il conviendrait entre eux. Sur quoi il est bon de remarquer qu'en ces lieux-là le pain se cuit presque toujours jusqu'à une dureté qui égale ou qui passe même celle du biscuit de mer, et ainsi se conserve bon pendant longtemps.

Ces deux voyageurs furent heureux en allant, mais en s'en retournant en Suisse, comme ils ne suivaient pas le grand chemin, il arriva que, dans un lieu des plus sauvages de la Tarantaise, on vint à les soupçonner d'être des voleurs, sur quoi les ayant arrêtés on les mena au bourg le plus voisin, où les tenant dans une chambre on leur demanda d'où venait qu'ils s'écartaient ainsi, et qu'ils ne tenaient pas les routes ordinaires. Ils dirent que, faisant négoce de dentelles, et ayant appris qu'il s'en fabriquait en ces pays-là, ils venaient en faire emplette sur les lieux, pour les trouver à meilleur compte, et que, pour éviter aussi la dépense, ils coupaient comme ils pouvaient les chemins par le plus court.

Quoique cette réponse semblât devoir satisfaire, on ne laissa pas que de les fouiller et, leur ayant trouvé quelques feuilles de papier blanc, on s'avisa de les présenter au feu pour voir s'il ne s'y découvrirait point quelque écriture qui les trahît, mais rien de semblable n'ayant paru, on vint à une autre sorte d'épreuve qui fut de leur apporter des dentelles à la valeur de passé deux cents écus pour juger s'ils s'y connaissaient, sur quoi celui de Pragela, qui n'en savait pas plus le prix que l'autre, étant venu à offrir six écus d'une pièce qui n'en valait pas trois, le châtelain et les autres du lieu qui étaient là présents se fortifièrent dans la pensée que ce fussent plutôt des espions que des marchands, ce qui fit qu'ils les mirent dans leurs prisons, après leur avoir ôté leur argent. Ensuite, quand on les fit répondre judiciairement, ils soutinrent leur premier dire, et celui de Queyras, qui avait fréquenté en Languedoc en y portant la balle de mercier, dit qu'il pouvait donner bonne raison de diverses villes de cette province-là où il avait trafiqué, et entre autres de Montpellier, de Lunel, et de quelques autres. On fit sur cela venir un homme du lieu, qui ayant trafiqué en Languedoc, et nommément à Lunel, et ayant entendu raisonner

le dit homme de Queyras, tomba d'accord que ce que celui-ci disait était vrai, ce qui fit qu'après sept ou huit jours de prison les deux voyageurs furent relâchés, mais sans que l'on leur rendît leur argent, qui montait à environ dix écus blancs.

Le rapport qu'ils firent à leur retour ne contenant rien que d'avantageux, soit à l'égard de l'état où ils avaient trouvé le pays, soit à l'égard du moyen de s'y pouvoir replacer à la faveur de certains chemins, tenus jusque-là pour impraticables, sur cela les Directeurs des Vaudois, tenant conseil, se confirmèrent dans la résolution d'exécuter la nouvelle expédition qu'ils avaient projetée, et se déterminèrent à la faire par le pays de Valais, et par le mont St-Bernard, et pour cela le rendez-vous fut assigné à la plaine de Bex, qui est une villette du Canton de Berne la plus avancée sur les confins du Valais.

Ce fut là qu'ils défilèrent des divers endroits de leur dispersion, mais un peu trop ouvertement pour que cela ne fût pas senti des Cantons de Zurich et de Berne et de la ville de Genève, qui s'en donnèrent réciproquement avis, surtout la chose n'ayant pas pu manquer d'être bien aperçue dans cette dernière, puisqu'environ 60 de ces gens-là en quittèrent brusquement la garnison où ils servaient, et les travaux des fortifications à quoi ils y travaillaient, pour se retirer du côté du pays de Vaud. Il y a apparence que les avis mutuels que ces trois villes confédérées se donnèrent du soupçon où elles croyaient d'avoir sujet d'entrer de quelque nouveau projet des Vaudois, produisirent le contretemps, par lequel un bateau qu'ils avaient arrêté depuis quelques jours pour leur porter des armes près de Villeneuve, autre petite ville qui est tout au bout du Lac Léman contre le Valais, leur manqua, ne venant pas au terme dont ils étaient convenus avec le batelier. Ce qui fut cause que leur attroupement dans la plaine de Bex n'ayant pu demeurer secret, l'alarme s'en donna si bien dans le Valais et même dans la Savoie, que les Valaisans arrêtaient tout en se mettant en défense au Pont de St-Maurice, qui n'est qu'à une lieue de Bex et par où il fallait nécessairement que les Vaudois passassent. Il n'y avait qu'un seul remède, qui était de traverser le Rhône au-dessous, mais quelques efforts qu'ils fissent pour obtenir de quelques Savoyards qu'ils leur louassent de leurs petits bateaux, ils ne purent en venir à bout. Et ainsi les Vaudois, dont on tient que le nombre passait celui de mille, se trouvèrent d'autant plus obligés de rebrousser que M.^r Frédéric Torman, Bailli ou Gouverneur d'Aigle, s'étant porté à Bex, qui est de ce ressort-là,

les harangua si bien dans le temple où il les avait assemblés, et leur représenta si évidemment la nécessité qu'il y avait pour eux de se déporter de leur entreprise, dont la continuation ne pourrait que leur être funeste, puisqu'elle était éventée, qu'ils se rendirent enfin aux raisons par lesquelles il les exhortait à la patience, ne doutant point, ajoutait-il, que Dieu ne les fît rentrer dans leur pays, mais qu'il fallait qu'ils attendissent un temps plus propre pour cela.

Il ne ramena pas seulement leurs esprits, mais il prit encore soin de leurs corps, car, les conduisant lui-même à Aigle, il donna ordre qu'on leur y distribuât du pain, il les fit loger chez les plus apparents du lieu, ayant recueilli lui-même au château leurs principaux officiers, et surtout M.^r Arnaud leur ministre, qui était aussi le chef de leur expédition, et pour comble d'humanité il leur prêta deux cents écus pour aider à la retraite de ceux dont la demeure était à l'autre extrémité de la Suisse, et même dans des lieux plus reculés.

Ces douceurs furent cause que ces gens ne purent rien comprendre à la dureté qu'eurent pour eux ceux de Vevey, qui par ordre du Conseil de Ville ne se contentèrent pas de ne les pas recevoir, mais qui défendirent même de les loger ni de leur porter des vivres, comme ils l'apprirent d'une veuve, qui, malgré les défenses, ne se laissa pas que de leur en porter dans un pré où ils campaient près de la ville, au péril, leur dit-elle, de voir raser sa maison.

Cette espèce d'inhumanité, dont ces Messieurs de Vevey usèrent en cette occasion, était involontaire, et ils ne s'y prêtèrent que par un ordre supérieur dont le but était de faire que les Vaudois, rebutés par un semblable traitement, s'éloignassent incessamment de cette frontière, par des raisons d'Etat que nous allons toucher incontinent. Cependant quelques-uns de ceux qui y furent exposés se figurèrent que cette rudesse pouvait bien avoir attiré du ciel sur la ville de Vevey l'incendie dont elle fut affligée peu de temps après, et qui en consuma une grande partie, en épargnant la maison de cette veuve qui les avait secourus, quoiqu'elle fût située au milieu de plusieurs autres qui furent entièrement brûlées.

Ce mouvement, qui était arrivé vers la mi-Juin de l'an 1688, fut doublement préjudiciable aux Vaudois, car premièrement le Duc de Savoie, connaissant par là ce que ces gens avaient dans l'âme et ce qu'ils seraient capables d'exécuter quand ils s'y prendraient comme il faut, ne se contenta pas des Corps de garde que les commandants de ses milices en Savoie avaient fait mettre sur toutes les routes, et surtout aux environ de Genève,

comme à St-Julien, à Lanci, aux Tremblières, et à Chêne, de même qu'à Belle Rive, et surtout le long du bord oriental du lac, mais envoya encore en Chablais deux régiments d'Infanterie, faisant à peu près 2000 hommes, savoir le régiment de Chablais, commandé par le comte de Bernex, et le régiment de Montferrat, dont était colonel le marquis de Coudrées, qui outre cela était maréchal de camp de toutes ces troupes, arrivées le 29 de Juillet, et suivies de quelques compagnies de dragons, ce qui n'inquiéta pas peu la ville de Genève, qui se vit par là obligée de renforcer considérablement sa garnison.

L'autre mauvais effet qui naquit de tout cela pour les Vaudois est que, leur prince en ayant fait une grosse querelle à M.rs de Berne qu'il accusait de mauvaise foi, et d'avoir favorisé le projet de cette irruption dans ses États, M.rs les Bernois, effectivement chagrins de se voir chargés d'un reproche, dont cette fidèle Nation s'est toujours piquée de se montrer exempte en observant inviolablement ses Conventions et ses Traités, commencèrent à ne regarder plus de si bon œil les Vaudois, et songèrent même à les écarter de leurs frontières, afin d'ôter par ce moyen au Duc de Savoie tout soupçon de connivence.

M.rs de Zurich, entrant aussi contre ces gens-là dans la même indignation, trouvèrent bon de faire convoquer à Aarau une Assemblée des Cantons Evangéliques, où l'on appela les plus considérables d'entre les Vaudois, ass. : deux de ceux qui étaient réfugiés dans le Canton de Berne, deux de ceux qui l'étaient au Comté de Neuchâtel, deux de ceux qui étaient logés au Canton de Bâle, autant de celui de Schaffouse, et un de ceux de St-Gall. Et là il leur fut déclaré qu'on entendait qu'ils cherchassent à se loger ailleurs que dans le pays des Cantons.

Comme il n'y avait encore que deux mois qu'ils étaient retournés chacun en son lieu, où l'on continuait de leur donner la subsistance comme auparavant, cet ordre les surprit d'autant plus, quand il leur fut intimé, que peu avant cela LL. EE. de Berne avaient offert de leur donner l'île qui est sur le lac d'Yverdun et de Morat, pour s'y loger et pour la cultiver. On leur proposa le Brandebourg, mais il n'en voulurent pas ouïr parler à cause surtout du trop grand éloignement, mais comme cette défaite laissait entrevoir à M.rs de Berne que ces gens-là avaient toujours leur pays au cœur, pour couper court à cette obstination, ils vinrent jusqu'à faire dire à ceux qui étaient dans leur Canton que, s'ils n'en sortaient pas dans un terme qu'on leur fixa, on leur ferait donner dessus.

A l'ouïe d'un ordre si sévère, ils se mirent en état d'obéir, et quittèrent actuellement l'Etat de Berne, allant défilér par la Capitale, où, pour leur montrer que ce n'était que par des vues de politique qu'on se voyait contraint de les pousser ainsi, on leur fit encore beaucoup de caresses et le secrétaire de la ville leur distribua de l'argent à leur embarquement sur l'*Aar*, pour aller se répandre dans les terres des Cantons de Zurich et de Schaffouse, à intention, cependant, d'aller plus loin, dès qu'ils auraient pu découvrir quelque coin de pays qui les accommodât.

Le pays de Wirtemberg, qui n'était pas fort éloigné des endroits où l'on venait de les pousser, leur parut assez leur affaire, et même par rapport à la disposition naturelle du Terroir, qui par ses endroits montueux, ses pacages et ses vignobles ressemblait en quelque façon au leur. Ils y députèrent trois des plus choisis d'entre eux, et s'étant adressés là à M.^r le Prince Frédéric Charles, pour lors Duc administrateur, oncle et tuteur du jeune Duc, ils trouvèrent S. A. S., qui en effet est (1) la générosité même, dans des sentiments aussi favorables pour eux qu'ils auraient pu les souhaiter, puisqu'il ne balança pas à leur assigner les terres dans un Canton du pays.

Mais Dieu, qui savait à quoi Il les réservait, permit que le clergé de Wirtemberg, qui est tout Luthérien, ne voyant pas sans répugnance que des gens qui se sont unis à la Réforme de Calvin prissent pied en ces lieux là, et ne voulant pourtant pas paraître inhumains envers un peuple dont on avait tant de sujets d'avoir pitié, s'avisèrent d'un artifice par lequel ils vinrent à bout d'éluder adroitement toute la bonne volonté du Prince pour ces misérables.

Ils dirent qu'ils étaient ravis de voir recueillir chez eux les débris de cette pauvre nation, et pour témoigner tant plus le soin qu'ils en voulaient prendre, ils ajoutèrent que chaque pasteur d'entre eux, à proportion de l'étendue de sa Paroisse, y en prendrait par tout le Duché un certain nombre, et que c'était là la seule condition sous laquelle ils pouvaient donner les mains à une semblable introduction. Les Vaudois, dont le but et l'ordre était de faire toujours corps, en quelque lieu qu'ils fussent, n'eurent pas de peine à comprendre que c'était là un refus, et M.^r le Duc administrateur, qui n'avait qu'une autorité de régence sujette à être un jour syndiquée, ne voulut pas faire violence à ses Ecclésiastiques, et trouva bon de dissimuler le déplaisir qu'il avait de cette opposition qu'ils

(1) Le mot *est* est effacé et remplacé par *étoit*, d'une autre main.

faisaient à ses bons desseins, qui, demeurant ainsi infructueux pour les Vaudois, jetèrent ceux-ci dans de nouvelles inquiétudes et les contraignirent d'implorer derechef les bontés de M.rs de Zurich et de Schaffouse pour leur permettre d'hiverner en leur pays.

L'intercession des pasteurs des Cantons et celle même de quelques-uns de Genève (1), pour qui l'on avait bien de la considération en ce pays-là, adoucit un peu les esprits à leur égard, et ce qui n'y contribua pas médiocrement furent les bonnes nouvelles qu'on reçut environ en ce temps-là des grosses collectes que l'on avait faites en Angleterre et en Hollande pour subvenir aux Vaudois, celle de Hollande seule étant montée à quatrevingtdouze mille écus, de quoi l'on eut la confirmation par l'envoi que S. A. R. le Prince d'Orange, aujourd'hui si glorieux roi de la Grande Bretagne, fit de la personne de M.r de Convent, ci-devant conseiller à Orange et neveu de feu M.r de Chambrun, pour avoir soin que la distribution de ces deniers se fît d'une manière juste et convenable.

Cela pourvoyait bien à la nourriture et à l'entretien de ces pauvres exilés, mais il s'agissait toujours de leur trouver des demeures fixes, ce qui n'était pas fort aisé. Après divers projets dont quelques-uns les poussaient même jusques dans le nouveau monde, la puissance, la libéralité et les offres de Sa Sérénité Electorale de Brandebourg firent enfin déterminer M.rs les Suisses, et tous ceux qui avec eux se mêlaient de la Direction des Vaudois, de proposer à ceux-ci d'aller habiter les terres qu'on leur présentait à des conditions très avantageuses dans la Marche de Brandebourg.

Mais quelques-uns des leurs, qui avaient déjà été en ce pays-là, quoiqu'ils élevassent jusques au ciel les tendresses et la bénédiction de feu M.r l'Electeur de Brandebourg envers eux, leur décrivaient le pays si éloigné et si incommode, soit pour la langue, soit pour le climat, qui est, en effet, très différent du leur, qu'ils déclarèrent ouvertement aux personnes autorisées, qui leur en parlèrent de la part de M.rs de Zurich, qu'ils ne pourraient jamais se résoudre à en prendre le chemin.

On trouva qu'il y avait et de la bizarrerie et trop de délicatesse dans un refus si obstiné, et ne le regardant que de ce côté-là, on leur parla fort durement; mais ni les prédications de tous les Ministres de Zurich qui battaient incessamment là-dessus, ni aucune sollicitation de ceux de Genève pour qui ils avaient lieu d'avoir le plus de respect, ne portaient coup à cet égard, car les Vaudois

(1) Comme entre autres de feu M.r le prof. Turretin, effacé dans le texte.

croyaient, vu leur triste état, qu'il y avait une dureté des plus étranges à les presser comme on faisait ; et M.rs les Suisses de leur côté étaient scandalisés au dernier point du peu de complaisance de ces misérables à embrasser un aussi bon parti que celui que l'on leur offrait, de manière que l'on vint enfin, à Schaffouse, à leur faire signer un acte forcé, par lequel ils promettaient d'y aller. Contre quoi M.r Arnaud protesta toujours malgré sa propre signature, disant qu'on les violentait.

On leur inculqua pourtant tellement la nécessité de s'y rendre qu'il y en eut enfin passé huit cents qui le firent et qui passèrent alors pour les plus raisonnables. On les escorta aussi loin qu'on put, et on leur obtint des Princes, aux Etats desquels ils avaient à toucher durant leur marche, non seulement des passeports, mais encore toute sorte d'offices et de facilités jusqu'à Francfort sur le Mein, où M.r de Choudens de Grema, réfugié distingué du pays de Gex et conseiller d'Ambassade, vint les prendre de la part de S. A. E. de Brandebourg, pour les conduire à Berlin, où ils furent reçus de feu M.r l'Électeur avec une cordialité digne de la grandeur d'âme et de la piété incomparable de ce magnanime et auguste Prince. Ce qui, joint à l'accueil qui avait déjà été fait en sa Cour à tant de réfugiés français, porta un particulier à former le beau dessein d'une Estampe, de grandeur et de beauté singulières, à exprimer et à transmettre aux yeux de la postérité un monument perpétuel de cette si généreuse et si chrétienne hospitalité.

Ce qui s'exécuta dignement puisque ce fut par le burin du fameux Torneiser de Bâle, qui passait pour un des plus excellents graveurs en airain qu'il y eût alors en Europe, M.r Hoffmann, professeur en histoire dans la même ville, ayant pris la peine d'animer de devises et d'inscriptions les emblèmes et les figures qui en remplissent tous les cartouches, et que l'on ne rapporte pas ici, tant parce que le tout est en latin, que pour ne pas trop grossir ce volume, où l'on croit pourtant de devoir insérer le discours suivant, que l'entrepreneur de cette belle taille douce adressa au Très Digne Successeur de ce Grand Prince, quand il eut l'honneur de la lui présenter.

« *Sérénissime Prince,*

« Bien que de toutes les éclatantes et héroïques actions qui ont rendu si considérable dans le monde la Sacrée Personne de sa Défunte Sérénité Electorale, le Grand Frédéric Guillaume de Brandebourg, il n'y en ait aucune qui ne mérite que la glorieuse mémoire

s'en transmette à la postérité, non seulement par la plume des meilleurs historiens, mais encore par des monuments gravés sur le marbre et sur le bronze, tout le monde tombera d'accord, Sérén.me Prince, que ce qui a surtout couronné les grands et innombrables exploits de l'auguste Père de Votre Sérénité Electorale, est cette S.te Œuvre que ce grand Prince, non moins pieux et bienfaisant que doué de toutes les autres qualités qui font les véritables héros, a fait d'une manière si illustre, principalement dans les dernières années de sa belle vie, puisque c'est de la sorte qu'il faut que je parle de cette généreuse et chrétienne hospitalité par laquelle il plut à Sa Sérénité d'accueillir si humainement et de soulager avec une charité si profuse tous ceux d'entre les protestants français et Vaudois qui, réduits par un dur exil à la nécessité de recourir à la bienveillance et à la protection des Puissances étrangères, ont eu dans leur disgrâce ce bonheur que de pouvoir mettre le pied dans vos Etats. Grâce, Sérén.me Prince, qui sont allées à un tel degré, qu'on serait obligé de dire que tous les affligés auraient plus que mérité leurs amertumes et leurs pertes si, ayant trouvé dans ce puissant asile de quoi s'en consoler et s'en remettre, ils venaient à oublier tant de faveurs si signalées, ou si même, pour montrer combien le ressentiment en est gravé dans leur cœur, ils ne mettaient tout en usage pour faire que, non seulement tout ce que la terre porte d'hommes aujourd'hui, mais encore tous les siècles à venir, connaissent, s'il est possible, tout le prix d'une action si brillante et du plus grand exemple qui fût jamais. Aussi, Sérén.me Prince, la haute estime que tous ces réfugiés si bien reçus en font est ce qui, en attendant que le temps leur suggère des manières de la témoigner qui fassent, comme il le faudrait, tout ce par où les hommes ont jamais tâché d'éterniser leur reconnaissance, les a portés à emprunter le burin d'un des plus fameux graveurs de l'Europe pour s'efforcer de donner, dans les Estampes que j'ai l'honneur de présenter à V. S. E., quelque ébauche du moins de ce qu'ils souhaiteraient de pouvoir exprimer plus parfaitement.

« Et ce qui fait, Sérén.me Prince, qu'ils osent d'autant plus se flatter que V. S. E. daignera jeter avec agrément quelques-uns de ses augustes regards sur cette marque de leur zèle, c'est que tout ce qui concourait à rendre Illustre le Grand Frédéric Guillaume brillant avec le même éclat en la Sacrée Personne de son Sérén.me Successeur, ils se sentent obligés de faire savoir à toute la terre qu'ils expérimentent de la part de V. S. E., avec accroissement plutôt qu'avec aucune diminution, les mêmes bontés qu'ils avaient

éprouvées sous le règne précédent. Ce qui fait qu'ils ne cessent de prier Dieu qu'Il lui plaise de donner au règne de V. S. E., avec une longue durée, une telle prospérité qu'entre autres grandes satisfactions Elle ait surtout celle de voir Madame son Auguste et Sérén.me Epouse continuer de donner, par son heureuse fécondité, aux vœux ardents de l'Allemagne et de l'Eglise, un bon nombre de ces incomparables Princes qui ne cesseront point d'être les ornements et les appuis de l'une et de l'autre ».

Après une digression si légitime, retournons trouver en Suisse le gros que nous y avons laissé de nos Vaudois, qui eurent effectivement besoin de toute la froideur qu'on continua tout de bon de leur y témoigner, pour comprendre qu'il fallait qu'ils achevassent d'en sortir, en se cherchant eux-mêmes des lieux d'habitation, puisqu'ils n'avaient pas voulu se joindre à ceux qui s'étaient déterminés à celles qu'on avait pris la peine de leur procurer. Ils défilèrent ainsi insensiblement, chacun selon ses vues et ses inclinations. Celle de tous aurait extrêmement été de se regliser à Genève, si les mesures de prudence, par où cette sage République, sans manquer à la charité, a toujours su se conserver dans l'estime et dans la bienveillance du Roi de France, n'eussent mis obstacle à leur dessein. Il fallut qu'ils se répandissent dans le pays des Grisons, aussi bien que sur les frontières du Wirtemberg et en quelques endroits du Palatinat, où la clémence de l'Electeur Philippe Guillaume de Neubourg, qui vivait encore alors, aussi bien que le désir qu'il aurait eu de voir repeupler un pays que les guerres ont si souvent désolé, lui firent trouver bon de les tolérer.

Il semblait, par ce moyen là, que ce fût une chose faite et que tous les Vaudois fussent logés d'une manière fixe sans être plus obligés d'aller errant ça et là, et eux-mêmes en faisaient leur compte, à la réserve de M.^r Arnaud qui prit cet intervalle pour aller faire un tour en Hollande, afin d'y consulter Monseig.^r le Prince d'Orange, qui sut bien lui reprocher ses impatiences et d'avoir jusques là mal pris son temps.

Mais Dieu, de qui la Providence n'avait pas voulu mettre au cœur de tous les Vaudois d'aller dans le Brandebourg, ce qui aurait été un renoncement absolu de retourner jamais en leur patrie, vint les mettre dans la nécessité d'y songer plus que jamais à ce tant désiré retour, par de remarquables événements, dont l'un semblait les y contraindre et les autres leur faisaient entrevoir quelque espérance d'y réussir.

Celui qui les y forçait fut l'irruption que les démêlés qui étaient entre M.^r le Duc d'Orléans et M.^r le Duc de Neubourg, devenu Electeur Palatin, portèrent la France de faire dans le Palatinat, car comme M.^r le Dauphin vint inonder ce pays-là avec une puissante armée, en Octobre de l'an 1688, et que ce torrent s'étendit même jusque dans le Wirtemberg, ces pauvres gens, jugeant de ce qu'ils pouvaient se promettre de la miséricorde du soldat français, après ce qu'ils en avaient déjà souffert, crurent de ne devoir pas attendre d'être exposés à sa discrétion, ou, pour mieux dire, à sa fureur, de sorte que, sans se laisser éblouir aux terres et aux privilèges dont l'Electeur Palatin les mettait en possession, ni aux offres du Duc de Wirtemberg qui voulait enrôler les plus valides et nourrir les autres, ils eurent la sage précaution de rebrousser promptement en Suisse, leur premier asile et qui était alors le seul qu'ils eussent, puisqu'ils auraient été aussitôt atteints, et par conséquent perdus, si, prenant une autre route, ils avaient voulu passer plus avant en Allemagne; car, traînant femmes et enfants, leur marche aurait été trop lente.

Cette nouvelle disgrâce, qui vint les accueillir dans un pays où ils n'avaient fait encore qu'essuyer ces rebutantes difficultés qu'on rencontre d'ordinaire quand on commence à se vouloir habiter dans une terre ét rangère, et où ils avaient jeté avec larmes leur chère semence pour la voir moissonner ou plutôt gâter par d'autres, toucha les peuples des Cantons d'une compassion qui, effaçant tous les mécontentements passés, les porta non seulement à recevoir ce reste de Vaudois à bras ouverts, mais encore à leur aller au-devant par l'envoi d'un secrétaire nommé M.^r Speyseiger, de qui ils ont reçu mille faveurs, et que M.^{rs} de Schaffouse qui, à cause de la petitesse du Canton, ne pouvaient pas les loger tous, envoyèrent intercéder pour eux auprès des Cantons de Zurich, de Berne et de Bâle, ce qui était dû en partie à un discours des plus touchants que M.^r Daude, ministre réfugié du Languedoc et plus connu sous le nom d'Olimpe, fit pour eux devant M.^{rs} de Schaffouse, après leur avoir déjà rendu une infinité de bons offices dans le Wirtemberg. Et cela fut si efficace que les lettres de M.^{rs} de Zurich et de Schaffouse portèrent M.^{rs} de Berne à les imiter et à faire sentir de nouveau à ce peuple si affligé les mêmes grands effets de leur charité [en les recevant dans les Cantons dont on n'avait pas d'abord trouvé bon de leur redonner l'entrée, M.^{rs} les Suisses s'étant contentés de leur ménager des demeures dans le Wirtemberg sur les limites du Canton de Schaffouse et de là le

Rhin, où l'on fournissait à leur subsistance des deniers des collectes qui avaient été faites pour eux en Suisse, en Angleterre, en Hollande et ailleurs, donnant à chacun tant par jour à la discrétion de ce M.^r d'Olimpe, qui demeurait à Schaffouse et quelquefois à Stuttgart] (1).

Les voilà donc derechef épars en divers endroits de la Suisse protestante, et même dans le Comté de Neuchâtel et à Bienne, gagnant leur vie par leur travail, la plupart chez des paysans, et cela toujours légitimement, car c'est une des choses qui méritent d'être observées sur le compte des Vaudois que, dans tout le temps de leur exil hors de leurs Vallées, on n'a jamais eu aucune plainte contre eux de mauvaise conduite ou malversation, ni au Palatinat, ni au Wirtemberg, ni à Genève, ni aux Grisons, ni en Suisse, à la réserve d'un seul fait arrivé à Zurich, où un soldat de ces gens-là s'avisa d'emporter un fusil et deux chemises à un maître qu'il servait [de quoi avis ayant été donné à Genève, à quelques principaux d'entre eux] (2), le fusil fut incessamment renvoyé à Zurich à celui à qui il appartenait.

Dans ce nouvel état ils eurent le loisir de faire des réflexions et entre autres ils se mirent fortement dans l'esprit que le malheur de s'être vus ainsi ballottés ne leur était venu que d'avoir voulu oublier leur pays et que c'était une déclaration que Dieu leur adressait qu'ils ne trouveraient jamais de repos ailleurs, d'où ils conclurent qu'à quelque prix que ce fût ils devaient tenter d'y rentrer.

Ce qui aida à les y déterminer fut que le Duc de Savoie avait dès le printemps de 1689 retiré les troupes qu'il avait déjà les monts, soit que cela vînt de ce qu'il croyait les Vaudois fort éloignés, soit qu'il eût eu besoin par-delà de tout son monde pour mettre à la raison les Mondovisins qui, selon leur coutume, s'étaient soulevés.

Mais, plus que tout, ce que la conjonction eut de favorable pour eux, fut le grand événement de la surprenante révolution arrivée en Angleterre, où celui qui, par l'entreprise la plus noble et la plus héroïque qui sera jamais, n'était passé en ce pays-là que comme Prince d'Orange, afin d'y redonner aux Lois le pouvoir qu'on leur avait presque tout ôté, avait été proclamé Roi de la

(1) Ce qui est entre [] est ajouté en marge du texte, mais de la même main.

(2) Ce qui est entre [] est effacé, et remplacé en marge par: ce qui étant venu à la connaissance de quelques-uns des principaux d'entre eux demeurant à Genève...

Grande Bretagne, et élevé sur un trône que la désertion du roi Jacques II venait de laisser vacant. Les animosités particulières de ce nouveau Monarque contre celui de la France, son zèle pour la religion protestante, dont il est regardé comme le principal défenseur et ce qu'il devait aux Puissances qui avaient favorisé et appuyé son exaltation étaient toutes choses qui faisaient que l'on jugeait à coup sûr que, comme en effet il arriva bientôt après, l'Angleterre déclarerait la guerre à la France, ce qui engagerait celle-ci à d'assez grandes choses pour qu'elle dût cependant en négliger de petites. Puis donc que ceux qui s'intéressaient le plus à fermer le retour aux Vaudois allaient être assez occupés pour n'avoir pas le loisir de les traverser, c'était pour eux le vrai période d'agir sans craindre d'être encore accusés de prématurer les choses. Aussi n'en fallut-il pas davantage pour achever de les porter, ou ceux du moins qui en étaient les conducteurs, à conclure une entreprise dont nous allons voir l'exécution dans le chapitre suivant.



CHAPITRE SECOND

qui contient l'ordre et les particularités du voyage qui a remis les Vaudois dans les Vallées.

Les Vaudois, qui avaient très bien compris qu'une des choses qui avaient le plus contribué à faire échouer leurs tentatives précédentes avait été le manque de secret, n'eurent point de plus grand soin que de le bien garder à ce troisième coup, non seulement afin qu'on ne leur fermât pas le passage des États du Duc qu'ils avaient à traverser, mais encore afin que M.^{rs} de Berne, ignorant la chose, n'y apportassent aucun empêchement, et pussent aussi s'en justifier envers ceux qui voudraient leur en faire quelque reproche. Ils prirent donc si bien leurs mesures et concertèrent la chose si finement et avec tant de discrétion que, n'y ayant que les chefs qui sussent la résolution, tout leur monde se mit en mouvement sans être informé de quoi il s'agissait, mais se laissant conduire pour aller là où l'on voudrait les mener, jusques là que

quelques-uns de ceux qu'on engageait, croyant être les plus fins, prirent le chemin de Coire, ville capitale des Grisons, dans la pré-vention où ils étaient que l'on se rendrait en ce pays-là pour aller en Piémont par le Milanais.

Cependant le rendez-vous général, qui n'était connu qu'à quelques brigadiers, était une grande forêt qui est entre Nyon et Rolle, au pays de Vaud, appelée communément le bois de Nyon, qui fut trouvé propre au dessein comme pouvant cacher beaucoup de monde dans son épaisseur, placé qu'il est entre deux assez bonnes villes d'où, aussi bien que de plusieurs gros villages des environs, quelques-uns d'entre eux pouvaient aller quérir des vivres sans donner le moindre soupçon d'attroupement. Outre que ce bois affrontant le lac Léman était un endroit favorable à se pouvoir embarquer une nuit à la sourdine sans être aperçus de qui que ce fût.

La chose allait ainsi le mieux du monde sur cette frontière où des pelotons de réfugiés, qui croyaient que ceux qui avaient lié leur partie et leur brigade voulaient les mener en Hollande ou en Angleterre, étaient dispersés en divers lieux, jusqu'à ce que le signal se donnât. Mais il n'en prit pas de même à quelques-uns des Vaudois qui étaient à l'autre extrémité de la Suisse, c'est-à-dire qui se trouvaient dans les Grisons et au Wirtemberg, car ceux-ci n'observant pas le grand ménagement qu'on a dit que les autres gardaient à cause de M.^{rs} de Berne, il arriva que M.^r le Comte Casati, ambassadeur d'Espagne vers les Cantons, lequel, au lieu de résider à Lucerne selon la coutume, demeurait à Coire parce que, disait-il, l'air en était meilleur pour sa santé, apercevant un trémoussement qui lui paraissait suspect, fut prompt à en donner avis à M.^r le Comte de Govon, ambassadeur du Duc de Savoie, qui de Lucerne, sa résidence ordinaire, courut en diligence à Uri, qui est un des petits Cantons catholiques, par où ces pauvres gens devaient passer et où, quoiqu'ils passassent sans armes et en payant partout, il fit tant que, l'ordre étant donné, contre tout droit, de les saisir, on en attrapa jusqu'à cent vingt-deux, qu'on constitua prisonniers, avec d'autant plus d'injustice que quelques étrangers, qui ignoraient le dessein, furent pourtant pris et arrêtés avec les autres. Et, sans les avoir convaincus de quoi que ce soit, on les maltraita tous extrêmement, jusque-là qu'après les avoir dépouillés en leur ôtant seulement en argent plus de cinq cents écus, des Suisses, les menant attachés deux à deux à travers le Duché de Milan avec la permission du Comte de Fuensalida, qui en était gouverneur, allèrent les remettre au Sénat de Turin, qui les jeta

dans des prisons où ils ont croupi plusieurs mois et où il en est mort quatre avant qu'arrivât la merveille de leur délivrance, dont nous parlerons en son temps, lorsque nous serons parvenus au surprenant endroit qui fera le dénouement de cette histoire.

Il y a une singularité qui semble digne de remarque, touchant une circonstance qui regarde ceux que nous venons de dire qui moururent en prison, c'est qu'ils portaient tous quatre le nom de Daniel, savoir Daniel Appia de St-Jean, Daniel Virtu du même lieu, Daniel Chanforan d'Angrogne, et un autre Daniel; ce que les Vaudois, grands amateurs d'allusions à l'Histoire Sainte, disent les avoir fait ressouvenir de Daniel et des trois autres Hébreux qui furent mis dans la fournaise, mais à mon sens la comparaison aurait été bien plus juste si ces quatre Daniels modernes étaient sortis sains et saufs de leur prison.

Il semble aussi que l'on ne doive pas omettre que, parmi les insultes qu'on fit à ces prisonniers dans les pays catholiques en haine de leur religion pendant que l'on les traduisait, le médecin Bastie fut laissé comme mort en passant par le Canton de Fribourg, de la pesanteur des coups dont on le chargea, de quoi il a des marques sur la tête qui paraîtront tant qu'il vivra.

L'ordre de ces gens-là, qui furent ainsi pris, avait été de tirer du côté d'Aigle et de Vevey, afin qu'on ne vît pas tant de gens sur la grande route, quoiqu'ils dussent aussi se rendre insensiblement au bois de Nyon, sinon pour joindre les autres, du moins pour les suivre. En effet, ceux-ci ne les apercevant point venir, crurent qu'ils risqueraient trop de les attendre, et qu'il n'y avait plus moyen de demeurer tellement cachés que LL. EE. de Berne ne vinssent à être averties, et ainsi à leur faire obstacle, de sorte qu'ils pressèrent le départ, qui fut environ le même temps que l'on arrêta à Uri leurs frères qui étaient presque tous naturels Vaudois, ou beaucoup moins mêlés que ceux-ci, lesquels étant en peine comment ils s'embarqueraient enfin, au nombre de 8 à 900, sur quatre seuls bateaux, qui étaient tout ce qu'ils avaient pu en errer secrètement, trouvèrent que le ciel y avait pourvu, et qu'une chose qui aurait été capable de ruiner entièrement leur dessein, s'ils n'avaient pas été prêts, en hâta et en facilita l'exécution: c'est qu'ayant commencé à s'épandre un bruit sourd qu'il y avait bien des gens cachés dans le bois de Nyon, et que ce pourrait être les Vaudois qui projetaient de nouveau quelque chose, des gageures et la curiosité si naturelle au peuple firent que des villes et des bourgs qui bordent le lac il vint en ce lieu-là diverses personnes,

dont les bateaux et les provisions semblaient venir du ciel, arrivant si à point nommé pour servir à ces gens-là qui, après avoir fait à haute voix la prière à Dieu par M.^r Arnaud, qui alors se faisait appeler M.^r de la Tour, commencèrent à partir pour traverser le lac entre neuf et dix heures du soir, allant du Vendredi 16 au Samedi 17 d'Août de l'an 1689, le jour précédent ayant été un jour de jeûne général par toute la Suisse protestante, où, si l'on excepte un bien petit nombre de particuliers, personne, et la régence encore moins que tout le reste, n'avait eu connaissance de l'intrigue des Vaudois.

Au lieu des quatre bateaux qu'ils avaient retenus, comme on a dit, et de l'abord qu'on a aussi remarqué de quelques autres, le bruit de leur départ se communiquant à tout le voisinage, et chacun accourant à la nouveauté et au spectacle, qui dura toute la nuit, il se trouva sur la rade 14 ou 15 bateaux de diverses grandeurs qui furent d'un merveilleux usage, puisque sans ce grand concours il leur aurait fallu bien trois fois 24 heures pour passer leur monde à l'autre rive du lac, ce qui aurait pu donner lieu à de grands contretemps, tant à l'un et à l'autre bord, que même sur l'eau.

Le trajet fut heureux et sans accidents. Il est vrai qu'il plut un peu cette nuit-là et que, dans le temps que les premiers étaient au milieu du lac, il se leva un vent qui sépara leurs bateaux, mais cela ne dura pas et ils se rejoignirent aussitôt avec augmentation, par le moyen d'un bateau venu de Genève, qui leur amenait 18 de leurs hommes.

On fit deux voyages, dont le dernier ne finit qu'à deux heures de jour, ce qui fut cause qu'ils eurent encore la satisfaction de voir revenir un bateau qui s'était séparé des autres, n'ayant pas bien su tenir la route marquée pour le débarquement.

Mais cela même que la seconde descente se fit de jour, fut la raison pour laquelle on n'osa pas hasarder un troisième voyage des bateaux, de peur que les derniers embarqués n'atteignissent pas les autres à un lieu dont on voulait décamper incessamment, rien n'important davantage que la diligence, de manière que par là il resta plus de deux cents hommes sur la rive Suisse qui ne purent point se faire passer, quelque forte envie qu'ils eussent d'être de cette expédition. Chagrin qui arriva particulièrement à ceux qui étaient partis de Lausanne la nuit du 15, ayant été retardés parce que quelques femmes, qui les avaient vus passer armés dans le bois d'Alaman près d'Ouchi, où ils allaient s'embarquer pour Nyon, coururent avertir le Bailli de Morges qu'elles avaient

vu des voleurs ou des ennemis de l'Etat, mais quoique le Bailli, après leur avoir fait rendre raison de leur fait sans que le voyage y fût mêlé en rien, les eût fait relâcher, ils ne purent pourtant pas en être à cause de ce retard.

Ce qui détermina aussi à n'oser pas entreprendre de passer à une troisième reprise, c'est qu'à la seconde, de 14 bateaux, il n'en était revenu que trois. Les bateliers des autres onze, quoi-qu'ils l'eussent bien promis et qu'ils se fussent fait payer extraordinairement par les Vaudois, s'étaient moqués d'eux.

Et encore à l'égard des trois qui leur avaient tenu parole et qui ramenèrent en Suisse des gens bien tournés qui ne voulurent pas aller plus loin, parce qu'il leur manqua des armes, sans quoi ils déclarèrent qu'il leur était impossible de marcher, il arriva un fait particulier: c'est qu'un nommé Signat, réfugié de la ville de Tonneins en Guienne, homme zélé et établi à Nyon en qualité de batelier, et qui s'était offert de passer les Vaudois gratis, étant sorti de son bateau quand il fut en Savoie, pour dire adieu à ses amis, trouva, lorsqu'il voulut y retourner, que les autres bateliers étaient partis sans l'attendre. Il leur cria bien de le revenir prendre, mais ils n'en voulurent rien faire, et comme il alla s'en plaindre aux Vaudois, disant que, s'il s'en allait seul, les Savoyards le prendraient et ne manqueraient pas de le pendre, on ne put lui répondre autre chose si ce n'est qu'il voyait bien que cela le condamnait à être du voyage et qu'il ne devait pas regretter son bateau qui lui serait bien payé, puisqu'on lui donnerait une maison à la place, ce qu'il accepta, se joignant agréablement aux autres quand il fut question de marcher.

Nous n'entrons pas dans les motifs qui portèrent les bateliers à agir ainsi envers les Vaudois, si ce fut friponnerie ou mécontentement, ou si, ce qui est le plus vraisemblable, ce ne fut pas la réflexion qu'ils auraient à rendre raison de leur conduite pour laquelle ils couraient également risque de la vie, et en Savoie s'ils venaient à y être pris, et en Suisse s'ils en étaient recherchés.

Mais ce que nous avons à faire est de rapporter historiquement que nos voyageurs prirent terre justement vis-à-vis du bois de Nyon, assavoir entre Nernier et Yvoire, deux bourgs du Chablais, dont le premier tire son nom de l'Empereur Néron et l'autre est formé du latin *Aquaria* qui désignait sa situation sur l'eau, ce qui est cause qu'encore à Genève une ancienne porte de la ville, qui servait au même usage que celle qu'on y appelle aujourd'hui la porte de Rive, se nommait la porte d'Yvoire ou porta *Aquaria*,

soit par la même raison d'être près de l'eau, soit parce qu'elle menait au Chablais, où la ville appelée Yvoire était peut-être alors en plus grande considération qu'elle n'y est aujourd'hui.

Après avoir débarqué nos Vaudois, suivons-en pas à pas la généreuse troupe, et voyons quelles furent jour par jour, jusqu'à leur arrivée en leurs maisons, les aventures de leur marche.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Ceux des Vaudois qui descendirent les premiers sur cette rive orientale du lac Léman, que nous venons de dire, et qui furent M.^r Arnaud et 15 autres, eurent soin de ranger leur monde à mesure qu'il arrivait, de faire la découverte avec diligence et de poser des sentinelles sur toutes les avenues, jusques à ce que tous eussent abordé. Et ceux qui n'étaient pas en faction (1) couchèrent dans un champ au bord du lac.

Quand tous furent arrivés, on s'appliqua à former un corps d'armée (2). Celui qui avait été choisi pour la (3) commander était un Neuchâtelois nommé Bourgeois qui avait fait, ou passait pour avoir fait la guerre. Il manqua au rendez-vous, et sans examiner ici pour quel principe, puisque nous aurons occasion de parler assez complètement de lui dans la suite, il nous suffit de remarquer ici que le poste d'honneur que l'on lui avait destiné fut déferé au S.^r Turrel, qui était un réfugié de Die, au courage et à l'expérience militaire duquel on eut assez de confiance pour le déclarer Commandant général, en sorte pourtant qu'il ne pouvait ordonner de rien sans la participation du Conseil de guerre, composé des capitaines, et principalement sans conférer avec M.^r Arnaud, qui était comme son collègue ou associé au commandement:

On rangea toutes les troupes en 19 Compagnies (4), six (5) desquelles étaient des étrangers qui avaient bien voulu se joindre à l'Expédition (6), et dont le plus grand nombre était des provin-

(1) *En faction* est effacé et remplacé par *de garde*, d'une autre main.

(2) *D'armée* est effacé.

(3) *La* est effacé.

(4) Une note en marge, d'une autre main, et biffée, ajoute: qui se trouvèrent monter à 1736 hommes.

(5) Une autre main a écrit 5, sans doute parce qu'on ne comptait pas ceux de Pragela parmi les étrangers.

(6) Au lieu de *se joindre à l'expédition*, le manuscrit corrigé lit simplement *joindre*.

ces de Languedoc et de Dauphiné et les 13 (1) autres des différentes Communautés Vaudoises, car Angrogne eut 3 Compagnies, et pour capitaines Laurent Bufe, Etienne Frasque et Michel Bertin. St-Jean 2 Compagnies et pour capitaines Antoine Belion et Baptiste Besson. La Tour une Compagnie et pour capitaine Jean Frasque. Villar une Compagnie et pour capitaine Paul Pelenc. Bobi 2 Compagnies et pour capitaines Joseph Martinat et David Mondon. Prarustin une Compagnie sous Daniel Odin. St-Germain et Pramol une Compagnie sous Jacques Robert. Macel une Compagnie sous Philippe Tronc Poulat. Prals une Compagnie sous Jaques Peyrot.

Les six Compagnies étrangères, assavoir: Pragela, Languedoc, Dauphiné, etc., furent données aux S.rs Jean Martin, Privat, Lucas, Turel, Fonfrède et Chien.

Comme de ces capitaines il y en eut de tués ou de pris en chemin et quelques-uns qui désertèrent, on leur en substitua d'autres, ou l'on incorpora leurs Compagnies en d'autres selon les occasions.

De plus, comme à cette première revue il y eut divers soldats qui ne se rangèrent dans aucune des Compagnies, ils servirent avec d'autres à composer la Compagnie que l'on appela des volontaires, de laquelle nous pourrons parler à la date de sa formation.

Cette distribution étant faite, on partagea les troupes en avant-garde, en corps de bataille et en arrière-garde, avec l'ordre, qui n'a jamais été négligé par les Vaudois, de marcher toujours sur trois lignes, afin de tout embrasser et de n'exposer jamais le tout à la fois.

Mais, afin qu'on ne pense pas que nos voyageurs ne pensassent qu'au temporel, ce petit Israël, comme ils aiment se nommer, avait aussi bien son Aaron que son Moïse, ayant parmi tant de capitaines, trois ministres, assavoir: outre M.r Arnaud, qu'on peut nommer leur patriarche, M.r Cyrus Chion, ci-devant ministre de l'Eglise de Pont en Royans en Dauphiné, et M.r Moutous du Pragela, qui avait servi premièrement en son pays l'Eglise de Chambers (2), et ensuite l'Eglise française de Coire au pays des Grisons où il laissa sa famille pour suivre le pauvre peuple; mais malheureusement leur nombre fut réduit à deux dès le premier jour, parce que M.r Chion, s'étant chargé d'aller chercher un guide au plus prochain village, à peine y fut-il arrivé que l'alarme s'y donnant

(1) Il y avait d'abord 14; cf. note 5 de la page précédente.

(2) Chambons, annexe de Mentoulles, en Valcluson.

par les cris d'un cavalier, qui courait à toute bride criant aux armes au sujet de l'arrivée des Luzernois dans le Chablais, il fut arrêté comme suspect d'être de la bande, et ensuite traduit à Chambéry où il demeura prisonnier jusqu'à la paix du Duc avec les Vaudois.

Ce cavalier Savoyard, qui courait et qui criait ainsi, était sans doute celui qui venait de découvrir au bord du lac la troupe fraîchement débarquée et qui s'était avancé vers elle le pistolet à la main, venant apparemment pour savoir ce qu'avait signifié une flotte qu'il était impossible qu'il n'eût frappé ou les yeux ou les oreilles, mais quand il eut aperçu qu'il ne ferait pas bon là pour lui, s'il avait été prompt à venir, il le fut bien encore plus à rebrousser chemin (1), malgré le commandement que M.rs Arnaud et Turrel, qui lui allaient au-devant accompagnés de six fusiliers, lui firent de s'arrêter; un des soldats lui lâcha bien son coup après, mais sans l'atteindre tant il était déjà loin.

Là-dessus on trouva bon que quelques officiers avec douze fusiliers s'en allassent à Yvoire avertir les Savoyards, qu'on trouva déjà tous sous les armes, qu'ils eussent à les mettre bas, comme ils le firent, parce qu'on ne demandait autre chose que la liberté du passage, sans quoi l'on mettrait tout à feu et à sang, au lieu que, l'obtenant, il ne leur serait fait ni tort ni dommage, de quoi ils témoignèrent de se réjouir.

Il arriva pourtant, quand on fut de retour au camp, une chose qui faillit apporter nos voyageurs à les aller brûler, parce qu'elle était de mauvaise foi après la convention faite avec eux; c'est qu'ils allumèrent leur signal, ce qui pouvait avoir quelque fâcheuse suite; mais les Savoyards excusèrent la chose du mieux qu'il leur fut possible, et le châtelain du lieu et un garde à sel, qu'ils avaient donnés pour guides à forme de l'accord, en ayant rejeté la faute sur des enfants, cela leur fut pardonné.

Tout cela cependant avertissant qu'il était bon de gagner pays, on défila qu'il était 3 heures de jour, et après une demi-lieue de marche on renvoya ces deux otages et un troisième armés, c'est-à-dire après leur avoir rendu leurs armes que l'on leur avait ôtées, parce qu'on avait pris d'autres otages, assavoir: le châtelain de Nernier et quelques gentilshommes du pays, M.rs de Coudrée et de Fora, qui furent aussi renvoyés quelque temps après, le tout se passant avec si peu de violence, à cause de l'exactitude avec

(1) *Chemin* est effacé.

laquelle on se gardait de faire aucun désordre, que les paysans et leurs curés, s'avancant, quoique de loin, pour voir passer cette troupe, ne pouvaient s'empêcher de l'accompagner de leurs vœux et de leur crier : *Dieu vous accompagne*, jusque là que, lorsqu'on passa ensuite à Filli, le curé leur ouvrit sa cave et les fit tous boire, sans vouloir point prendre d'argent.

Deux heures après, trois Seigneurs Savoyards à cheval et bien armés, dont l'un avait été dans les gardes de S. A. R., venant droit à nos gens, l'avant-garde les fit arrêter, et ayant appelé quelques officiers, ces cavaliers leur demandèrent l'ordre, et d'où venait qu'on passait en armes, et ne croyant pas que l'on fût en si grand nombre, commandèrent même que l'on eût à les poser; mais on leur répondit que ce n'était point à eux de demander l'ordre, et que pour ce qui était des armes on savait par quel droit on les avait prises. Et quand ils eurent vu tout le corps de l'armée (1), ils baissèrent de ton et firent retirer des paysans qui les suivaient, mais voulant se retirer eux-mêmes on les en empêcha et on leur fit mettre bas les armes en les faisant marcher à la tête de l'armée (2) jusqu'à ce que les officiers trouvassent bon de les congédier, de sorte qu'ils eussent bien voulu n'être point venus faire ce compliment. Et, après cette prise, on relâcha ceux qu'on avait pris à Nernier, sur la promesse qu'ils firent de faire ramener dans le port de Nyon le bateau de ce Signat dont il a été parlé.

De là, ayant monté une colline, on rencontra plusieurs (3) paysans sous les armes, venus des villages de St-Surgue et de Boège auprès d'un bois, mais on leur donna la chasse par le moyen d'un détachement qu'on fit pour aller à eux, pendant que l'armée (4) gardait le bois de peur de quelque embuscade. M.^r Gropel, maréchal des logis dans les troupes de S. A. R., et le S.^r Mouche, châtelain de Boège, qui commandaient les paysans, ne se firent pas tirer l'oreille pour se rendre, et quant aux paysans, après avoir brisé leurs armes et leurs tambours, on en prit quelque nombre pour servir de guides, avec menace que, s'ils s'en acquittaient mal, ils seraient pendus au premier arbre. Un de ces deux Messieurs, à qui l'on faisait accompagner l'armée (5) pour rendre témoignage sur

(1) *Corps de l'armée* est effacé et remplacé par *gros*, d'une autre main.

(2) *L'armée* est effacé et remplacé par *la troupe*.

(3) *Plusieurs* est effacé et remplacé par *environ 200*.

(4) *L'armée* est effacé et remplacé par *le reste*.

(5) Au lieu de : *à qui l'on faisait accompagner l'armée*, le manuscrit corrigé lit : *que l'on faisait suivre*.

la route avec quel ordre l'on marchait, voulut faire venir du vin quand on fut arrivé au lieu de sa résidence, à quoi l'on ne consentit pas, en partie par défiance et en partie parce qu'on était bien aise d'avancer chemin.

Quand on fut à 500 pas de là, un paysan tira sur un soldat, et jetant son fusil en terre (1) prit la fuite, mais le soldat courut après et le prit prisonnier; un autre soldat tira sur un autre paysan qui fuyait avec ses armes et le tua; on attrapa même parmi ceux qui fuyaient un de ces religieux Dominicains qu'on nomme Hermites de Ouarons, ou comme on prononce Voirons, lequel avait une dague sous sa soutane, et qui prit cependant tous les soins imaginables pour qu'on accordât le passage libre. Il y avait comme une espèce d'émulation sur la route à qui leur donnerait avec le plus de diligence ce qu'ils demandaient, et jusqu'à des montures pour porter leurs hardes, ordonnant partout aux paysans de poser les armes, de crainte que, si l'on donnait la moindre fâcherie à ces passants, ils n'exerçassent des hostilités, et cet ordre allait toujours demi-heure devant eux avec le bruit de leur arrivée.

On campa à l'entrée de la nuit près de Viu, qui est une petite ville du Faucigny, d'où on se fit porter du pain et du vin qu'on paya d'abord, et dont on se reput, quoique non pas tous, parce qu'il n'y en eut pas assez. Mais il ne faut pas oublier qu'avant que d'arriver là, on avait obligé un de ces gentilshommes d'écrire un billet que les autres signèrent et qui était de cette teneur:

Ces Messieurs sont arrivés ici au nombre de deux mille, lesquels nous ont priés de les accompagner afin de témoigner de leur conduite, laquelle nous vous assurons être tout-à-fait modérée, vu qu'ils ne prennent rien qu'en payant, et ne demandent autre chose qu'un passage, et ainsi nous vous prions de ne faire point sonner de cloche, de ne battre point de caisse et de faire retirer votre monde au cas qu'il fût sous les armes.

Le billet fut signé et envoyé, et comme l'un de ces Messieurs ne pouvait plus marcher sans cheval, lesiens s'étant défermé, on le renvoya.

Comme on avait fait halte sur une hauteur, afin que ceux de Viu, à qui ce billet s'adressait, eussent le temps de se retirer s'ils s'étaient trouvés en armes, ce ne fut qu'entre jour et nuit qu'on arriva là près, sans que les habitants, qui avaient obéi au billet, osassent se montrer, et quand on eut pris là quelques moments de repos, et même de rafraîchissement, ainsi qu'on vient de le dire,

(1) *En terre* est effacé.

on en décampa qu'il était deux heures de nuit, espérant de profiter du clair de la lune, afin d'avancer chemin; mais ayant marché environ demi-heure par un chemin aisé et beau, tout d'un coup le temps s'obscurcit.

Les otages écrivirent à la chandelle un nouveau billet pour envoyer à St-Joire, autre petit bourg qu'on devait bientôt passer, et où l'on arriva demi-heure après sans trouver aucun (1) sous les armes; au contraire, d'abord à leur arrivée le monde sortit en foule pour les voir, ayant allumé force chandelles, et fait mettre un tonneau de vin au milieu de la rue, pour faire boire les soldats, mais plusieurs n'en burent pas parce que les autres les poussaient disant que le vin était empoisonné, ce qui fit que divers, quoiqu'affaiblis pour n'avoir ni bu ni mangé, passèrent outre.

Et après avoir passé quelques Planches (2), on vint à une petite montée où l'on fit halte à ciel ouvert près de *Carman*, parce qu'on était fatigué et accablé de sommeil, ayant marché jusqu'à la minuit, et parce que même il commençait à pleuvoir, outre qu'on devait passer le *Pont de Marni*, qu'on appréhendait qui n'eût été coupé, et ainsi il fallait attendre le jour pour cela afin de voir mieux ses affaires (3). Ce fut là qu'ayant pris M.^{rs} les frères de Georges, on relâcha les deux otages que l'on avait pris à Boège.

SECONDE JOURNÉE.

Le matin du Dimanche 18 (4) d'Août, on trouva le pont en son entier et on le passa sans empêchement, et traversant une petite plaine ou Vallée agréable, dont les habitants avaient quitté leurs maisons, on prit quelques fruits en passant. Une heure après le départ et sur les dix heures du matin on se trouva avec une grosse pluie près de *Cluse*, jolie ville close sur l'Arve et au milieu de laquelle il fallait nécessairement passer. Les habitants étaient rangés sous les armes au bord du fossé et les paysans, descendant de la montagne, la faisaient retentir des injures qu'ils criaient aux Vaudois, ce qui en retarda la marche d'une demi-heure, parce qu'ils faisaient semblant de ne vouloir point céder le passage, mais ceux-ci s'étant approchés jusques à la portée du mousquet malgré la grosse pluie qu'il faisait, se mirent en devoir de couper les haies

(1) Une autre main a corrigé: *personne*.

(2) Petits ponts.

(3) *Ses affaires* est effacé.

(4) L'édition imprimée dit, par erreur, 17.

à droite et à gauche, pour prévenir les embuscades, et pour aller en assurance à l'ennemi, qu'on était prêt d'aller forcer lorsque M.r de Fora, ayant entendu dire à quelqu'un qu'il fallait tuer tous les otages, pria qu'on lui permît d'écrire un billet aux principaux de la ville, ce qui lui ayant été accordé il leur marqua le péril extrême où ils s'exposaient en s'opposant à ce passage, et que partout où cette troupe avait passé on en avait été content.

Dans le temps qu'on envoyait ce billet, M.r de la Rochette de la Croix, et le chevalier des Rides de la Charbonnière et de Lochen, tous gentilshommes (1), qui sont (2) des plus considérables de la ville, vinrent pour parlementer. On retint les deux premiers et l'on permit au dernier de retourner à la ville avec un officier de l'armée (3), ainsi qu'ils en prièrent, et à qui, quand il y fut, on demanda l'ordre; mais il répondit qu'il était à la pointe de l'épée, et qu'il fallait promptement les laisser passer ou se battre. Après quoi on convint que le passage serait libre tout au travers de la ville, sans s'y arrêter, et qu'on donnerait des vivres en payant, ce qu'on exécuta, et l'on passa entre les habitants rangés en haie et armés. Et comme ils n'avaient pas eu la précaution de mettre des Corps de garde aux portes, M.r Arnaud s'avança promptement et en établit un bon à la porte par où l'on sortait. M.r de la Rochette, qui marchait avec, s'étant avancé près de la porte, dit à quelques capitaines de lui faire la faveur d'aller dîner chez lui, mais il ne les trouva pas d'humeur à cela; au contraire, l'ayant fait sortir, ils lui dirent, d'abord qu'il fut dehors, qu'ils entendaient qu'on leur apportât, dans une demi-heure pour le plus tard, cinq charges de vin et cinq quintaux de pain; il écrivit promptement un billet à son père pour cela, et l'on fut prompt à porter au camp un tonneau de vin et force pain. Plusieurs burent et les autres non, car, afin qu'on marchât, quelques-uns jetèrent le tonneau dans la Rivière, bien qu'il fût encore plus qu'à demi plein: ce qui en incommoda plusieurs qui avaient bien besoin de repaître; pour le payement, M.r de la Tour paya cinq louis d'or, qui était plus du double de la valeur.

Les habitants en furent très satisfaits (4), et les Vaudois passant

(1) Ces deux mots sont ajoutés en marge, d'une autre main.

(2) Ces deux mots sont effacés.

(3) *De l'armée* est effacé et remplacé par *Vaudois*.

(4) Ceci est ajouté en marge: Pendant qu'on buvait on vit de petits enfants au-delà de la rivière, qui tiraient vers *Salanches*; mais un soldat Vaudois s'avança au bord de l'Arve et les fit revenir en arrière en leur criant qu'autrement il les tuerait.

autre, emmenèrent entre autres M.r de la Rochette et le chevalier des Rides, quoiqu'ils se voulussent évader, sous prétexte d'aller à la Messe; et le laquais du dit S.r Rochette s'étant mêlé parmi les Vaudois, ils le fouillèrent et lui trouvèrent des lettres que le S.r de Rochette le père écrivait aux principaux de Salanches, et où il les exhortait de prendre les armes en promettant que, tandis qu'ils attaqueraient les Vaudois en front, ceux de Cluse les iraient charger à dos.

On passa, après cela, le long d'une Vallée très étroite, dont on souhaitait fort de voir le bout, parce qu'il n'y avait presque pas de chemin entre la Rivière d'Arve, qui était alors fort grosse, et les montagnes qui sont de côté et d'autre, de dessus desquelles, s'il y avait eu quelqu'un, l'on aurait pu assommer à coups de pierres nos voyageurs, sans qu'il en réchappât un seul, pour ne rien dire des deux villes de Cluse et de Salanches qui ferment ce défilé, au milieu duquel on trouva un petit bourg nommé *Maglan* avec un château. Les paysans, quoique sous les armes, se contentèrent d'être spectateurs de la marche, et le seigneur, qui est M.r de Loche, après avoir fait caresse aux officiers, et les avoir fait boire et manger avec le curé, prit la peine, aussi bien que celui-ci, quoiqu'ils eussent bien voulu s'en dispenser, de marcher avec eux, qui affectaient dans la marche quelque confusion pour n'être ni comptés ni distingués, et qui remarquèrent de l'autre côté de la Rivière un cavalier qui courait à toute bride, sans doute pour porter la nouvelle de leur approche à ceux de Salanches, qui est une assez bonne ville marchande où ils devaient bientôt passer, et pour y arriver, il fallait gagner un grand pont de bois bordé de maisons, qui en est à un quart de lieue, et qui est le lieu où l'an d'après M.r le lieutenant-colonel Mallet, qui aura bonne part à la suite de cette histoire, arrêta M.r de St-Ruth malgré la supériorité des troupes de ce lieutenant-général, qu'il avait eu jusque-là aux trousses de son bataillon de troupes fraîchement levées (1).

Comme les Vaudois furent à cent pas dudit pont, par un temps fort fâcheux et pluvieux, les officiers comprenant bien qu'on ne céderait pas ce passage sans grimace, firent ranger leur monde en plusieurs bataillons (2), à l'un desquels ils remirent les otages, dont une vingtaine était de la noblesse ou gens d'Eglise, avec ordre que, si l'on tirait de la part de l'ennemi, l'on les tuât tous.

(1) Il s'agit des réfugiés que l'Angleterre et la Hollande envoyèrent au secours de Victor Amédée, après qu'il eut fait la paix avec les Vaudois.

(2) Corrigé, d'une autre main: *pelotons*.

Comme on se rangeait en bataille (1), et que trois capitaines et six soldats prenaient le chemin de la ville pour aller parlementer, voici venir six cavaliers des premiers du lieu qui, les rencontrant, donnèrent de l'éperon et voulaient s'en retourner; mais les Vau-dois furent assez habiles pour leur courir après et pour en attraper un, qu'ils emmenèrent prisonnier, ce qui fit rebrousser les cinq autres, à savoir: M.r de Carnillon, M.r de Cartan, premier syndic de la ville, M.r Fontaine, châtelain, et les S.rs Beregat et St-Amour. Et le S.r Cartan ayant dit que le passage que l'on demandait était une chose de trop grande conséquence pour la pouvoir résoudre eux seuls, il fallait qu'ils allassent assembler leur Conseil pour en délibérer, on y consentit, leur accordant seulement demi-heure pour cela, à faute de quoi on irait forcer le pont.

Comme en effet un bataillon (2) s'avavançait déjà pour cela, ils revinrent, et ayant dit qu'une chose si difficile demandait plus de temps qu'on ne leur en donnait pour la résoudre, ils voulurent encore s'éloigner, et alors, outre quelques coups de fusil que l'on tira sur les autres, on retint les S.rs St-Amour et Fontaine, les joignant aux autres otages qu'on avait déjà, et après qu'on leur eut fait mettre pied à terre et qu'on leur eut ôté leurs épées, on les fit fouiller pour savoir s'ils n'avaient ni pistolets de poche, ni bayonnettes. Ils prièrent qu'un de la ville fût renvoyé avec un des autres otages, sous promesse de revenir, et de porter ceux de la ville à éviter le fer et le feu dont ils étaient menacés; mais le S.r de Georges et un de la ville que l'on y laissa aller, loin de tenir parole, firent sonner le tocsin, par où les habitants, au nombre d'environ six cents, se mirent sous les armes, et se rangèrent auprès du pont. Contre cela, on fit sept bataillons (3) et on marcha vers la ville, mais quand on fut près du pont, où deux bataillons (4) s'avancèrent un sur la droite et l'autre sur la gauche, quatre capucins le passèrent, venant offrir le passage de la part des habitants à condition qu'on rendît tous les otages avec leurs chevaux, et qu'ils donneraient de leur part pour sûreté deux des principaux de la ville; mais, au lieu de cela, ils amenèrent deux misérables fort mal vêtus, sur lequel procéda M.r Arnaud leur dit que ce n'était pas la manière dont il en fallait user, et qu'on ne voulait pas de pauvres paysans; ils répondirent que c'étaient les syndics

(1) *En bataille* est biffé dans le manuscrit.

(2) Corrigé, d'autre main: *peloton*.

(3) Corrigé, d'une autre main: *troupes*.

(4) Corrigé, d'une autre main: *de ces troupes*.

de la ville; mais c'est ce qu'ils ne purent pas persuader à M.^r Arnaud qui, s'avancant alors vers les capucins pour les retenir, ne put en arrêter que deux, les deux autres ayant prit la fuite.

Cela fait, un bataillon (1) ayant passé le pont, on le fit border par une quarantaine de soldats, et l'on fit suivre les otages avec la garde. Le reste (2) passa ensuite et on se mit en bataille à vingt ou trente pas des habitants, qui étaient presque tous à couvert près du pont, derrière des haies, où tous se rangèrent jusqu'à ce que les derniers de l'armée (3) fussent passés. On ne tira pas un coup, et ceux de Salanches rendirent deux soldats Vaudois qu'ils avaient pris, de crainte qu'on n'exécutât la menace de les aller brûler s'ils ne les rendaient pas (4) sur l'heure. On emmena pour otage les deux capucins, et comme ils témoignaient de prendre plaisir à voir le bon ordre de cette petite armée, on voulut le leur donner plus longtemps, ce qui ne fut pas inutile, car ils s'employèrent partout à faciliter le passage; mais si ce n'était pas la crainte qui les portait à le faire, c'est ce que nous ne voulons pas décider.

Peu de temps après, on arriva à *Cablau*, village qui est à une demi-lieue de Salanches, mais ce ne fut pas sans être bien mouillés et bien fatigués, tant parce qu'il pleuvait bien fort que parce que l'on fit de grands détours en marchant bien avant dans la boue et même sans guides, ce qui, avec le mauvais temps, fit qu'on arrêta là, où, si quelques-uns eurent des maisons écartées où l'on fit du feu, les autres ne purent coucher que dans quelques granges sans presque rien manger et sans feu pour se sécher, ce qui était plus nécessaire que la nourriture.

Mais, malgré toutes ces souffrances, les Vaudois tinrent ce mauvais temps à une singulière faveur du ciel qui empêcha par là qu'on ne songeât à les poursuivre, de quoi ils avaient beaucoup d'appréhension, puisque, soit imagination, soit réalité, il leur sembla de sentir une forte odeur de mèche, pendant tout le soir de ce deuxième jour de leur marche.

(1) Corrigé, d'autre main: *détachement*.

(2) Corrigé, d'autre main: *gros*.

(3) Corrigé, d'autre main: *la troupe*.

(4) *Pas* est biffé.

TROISIÈME JOURNÉE.

Si le Lundi 19 d'Août n'épouvanta pas ces pauvres gens par une résistance telle qu'auraient pu leur faire ceux de Cluse, de Maglan et de Salanches, il ne les incommoda pas peu par la raison des chemins âpres et difficiles par où il leur fallut passer, montant et descendant deux montagnes des plus rudes. Bien leur en prit de trouver dès le matin un village où il y avait du vin, qu'on acheta en assez bonne quantité.

On sonna la trompette pour l'assemblée, et à cause de la grosse pluie du jour précédent on trouva bon de tirer toutes les armes à feu, et de les recharger de nouveau, après quoi, nonobstant une petite pluie, on se mit en marche passant par divers petits villages abandonnés, jusqu'à *Migèves*, bourg situé au pied d'une montagne du même nom, autrement dite de Beaufort.

Les habitants s'étaient armés comme s'ils eussent voulu faire obstacle, mais quand on fut près d'eux ils ne dirent pas le mot, et l'on traversa cette petite ville sans aucune résistance, de même que sans faire aucun désordre. On gagna la hauteur de la montagne où l'on trouva derechef des hameaux abandonnés où l'on se reposa quelques moments, surtout à cause de la pluie. Et comme il y avait par-ci par-là de ces réduits où l'on retire le bétail qu'on met là tout l'été au pâturage et dont on y prépare les laitages, les otages qu'on menait et qui ne s'accommodaient pas trop de la frugalité avec laquelle l'on vivait, se prirent à dire qu'ils s'étonnaient fort qu'une armée (1) marchât avec tant de retenue, et qu'en fait de vivres la coutume était que les soldats en prissent où ils en trouvaient, ce qui fit que, sortant de la règle qu'on s'était prescrite, d'autant plus facilement que l'abandon que les bergers avaient fait de leurs huttes semblait autoriser la chose, et que d'ailleurs la faim pressait, on s'enhardit de prendre, à l'exemple de ces Messieurs, du pain, du fromage, du lait, et généralement de toutes les mangeailles qu'on trouva et qu'on aurait très bien payées si l'on eût pu trouver à qui.

En continuant la route, on monta la seconde de ces tant rudes montagnes, qui fut celle de *Hauteluce*, constamment une des plus pénibles et qui l'était encore plus pour lors qu'on était incommodé de la pluie, de la neige et des brouillards, sans que, pour se délasser tant soit peu, l'on y trouvât autre chose qu'une grange aban-

(1) Corrigé, d'une autre main: *grosse troupe*.

donnée où les soldats prirent derechef du lait et quelques autres petites bagatelles qui ne valent pas le rapporter, et où il fallut que les Vaudois laissassent un de leurs soldats malade. On battit un peu l'estrade, et l'on attrapa quelques paysans qu'on obligea de suppléer au défaut du guide que l'on avait, à qui les nuages obscurs, par lesquels les Vaudois comptaient que Dieu les dérobait à la vue de leurs ennemis, ôtaient la connaissance des passages, ce qui n'empêchait pas qu'il ne discernât si les autres menaient bien ou non, de sorte que, comme il sembla que l'on y reconnût de la mauvaise foi et du dessein de mener perdre par de longs chemins qui donnassent le temps aux Savoyards de venir couper la gorge à ces voyageurs, M.r Arnaud menaça si bien ces faux guides qu'il les ferait pendre, qu'ils changèrent visiblement de méthode.

Il ne réussit pas moins à encourager les siens dont la constance avait grand besoin d'être soutenue au milieu de tant de souffrances, lesquelles semblaient toujours aller en augmentant et qui furent surtout des plus grandes en cette occasion, qu'il fallut franchir un passage taillé dans le roc, de montée et de descente aussi difficiles que celles d'une échelle et où vingt hommes en auraient sans peine défait vingt mille; aussi en descendant ce précipice on se glissa la plupart du temps sur ses fesses sur la neige pendant environ un quart d'heure, et sans autre clarté que celle que donnait la neige, jusqu'à la Paroisse de *St-Nicolas de Vérosse*, qui n'est composée que de quelques cabanes de bergers, et où l'on n'arriva que bien avant dans la nuit. Ce fut dans un fond si désert et si froid, parce qu'il est environné de montagnes d'une hauteur prodigieuse et toujours couvertes de neiges, qu'on fut obligé de faire halte, sans rencontrer de quoi faire du feu, sinon en brûlant les propres couverts de ces huttes, par où l'on fut derechef exposé à l'incommodité d'une pluie qui dura toute la nuit, et ne trouvant là personne de qui acheter quoique ce fût, on tua quelques brebis et quelques vaches qui furent trouvées dans ces taudis.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Le Mardi 20 d'Août, on se mit en devoir de quitter un si méchant poste aussitôt qu'il serait possible, et comme cette impatience fut cause qu'on se mit en mouvement un peu avant jour, l'obscurité donna lieu à deux fâcheux accidents. L'un fut qu'un capitaine Vaudois de Rodoret, en la Vallée de St-Martin, bon sol-

dat nommé Neynier, fut blessé aux deux cuisses d'un coup de fusil qui fut tiré ou qui s'en alla de soi-même, car on n'a jamais pu savoir si quelqu'un avait tiré. L'autre fut que le S.r Balif, réfugié à Lausanne, où il avait un très bon établissement que son zèle lui avait fait quitter pour se joindre à nos voyageurs, fut blessé d'un coup de crosse de fusil par un Vaudois qui prenait cet homme de bien pour un Savoyard qui se fût glissé dans les troupes, parce que le bruit s'était répandu qu'il s'y en était fourré environ deux cents, à dessein de combattre les Luzernois en temps et lieu, et si ledit Balif ne lui eût dit, lorsqu'ils voulait le tuer, qu'il le laissât faire sa prière, laquelle il se mit d'abord à faire à genoux, il aurait infailliblement achevé de le tuer, lui ayant déjà même porté un coup de bayonnette sur la poitrine, qui ne perça que la casaque.

Il ne faut pas aussi omettre que ce fut parmi ces difficultés que le S.r Chien, capitaine, de qui la délicatesse en était sans doute rebutée, prit le temps de se sauver des cabanes de la Paroisse de Vérosse, laissant son fusil, qu'on vit ensuite porter à un soldat et sa gibecière à un autre; mais il fut dit qu'en échange il avait emmené un fort beau cheval d'un lieu où l'on en perdit six fort misérables, qu'on laissa crever de faim.

Ce matin-là on monta, ou, pour mieux dire, on grimpa sur une des plus rudes croupes de la montagne dite du *Bon-homme*, à cause de la pluie sur le dos, mais, qui plus est, avec beaucoup de difficulté, à cause des Beaux Fortins, comme on les appelle, des barricades ou des retranchements qui étaient sur ces monts, qui étaient autant de corps de troupe qui avaient été l'année précédente, sur le col de la montagne, les plus étroits de ce col, que moins de six heures de marche arrêtèrent là une armée bien nombreuse, et qu'il était difficile de faire; mais heureusement qu'il y avait une garde, surtout qu'elle était obligée par M.rs de la montagne, à cause aussi nos voyageurs, de ne pas avoir contemplé les montagnes d'élever tous les jours, et qu'ils avaient trouvé qu'on leur avait

beaucoup de neige, et qu'ils acheta un

tonneau de vin, afin que chacun pût boire en passant ; mais l'avant-garde et le corps d'armée (1), voyant que l'arrière-garde tardait à suivre, firent halte à un petit village qu'elles trouvèrent tout au pied de la montagne, et s'avisèrent de tirer quelques coups de fusil, ce qui ayant fait courir le faux bruit que l'avant-garde avait trouvé de l'opposition et qu'elle se battait, on quitta le vin pour la plupart et l'on y courut.

On ne se pressa pourtant pas trop le long de la Vallée où l'on venait d'entrer, mais faisant halte derechef, on ordonna que les Communautés seraient séparées et qu'elles marcheraient par ordre deux à deux, ce qui ne dura pourtant pas longtemps, et ce qui faisait qu'on marchait là avec plus de précaution qu'à l'ordinaire, est que l'*Isère*, qui est très rapide en cet endroit, y était en même temps fort large, soit que cela lui soit naturel, soit qu'elle fût grossie par quelque accident, de sorte qu'occupant presque tout le terrain jusqu'au pied de la montagne, elle rendait le passage très étroit. Les villages étant abandonnés, on prenait du pain où l'on en trouvait. Il fallut souvent traverser la rivière qui serpente dans tous les vallons, et comme on s'empressait à chercher un certain pont de bois, qui devait être sur une ravine, on aperçut sur le haut d'un coteau quantité de paysans qui, soit de leurs fusils, soit des pierres qu'ils avaient amassées pour cela, auraient pu faire bien du mal et bien de l'obstacle au passage étroit, et où il fallait nécessairement passer, puisqu'il n'y en avait point d'autre que cette ravine, à cause soit des roches, soit de la rivière ; mais Dieu leur ôta le cœur tellement qu'ils ne bougèrent pas.

Mais lorsque l'on fut arrivé au gros village dont les habitants étaient au sommet de cette montagne, on entendit un effroyable carillon ou tintamarre de cloches, qui dura pour le moins une demi-heure, et qui devenait toujours plus fort à mesure que l'on approchait d'un autre pont qui est de pierre, car il semblait que l'on voulût rompre les cloches, pensant par là de bien épouvanter.

Outre cela, le pont se trouva traversé de poutres et barricadé de quelques arbres, de même que par des paysans qui y étaient accourus les uns avec des fourches, les autres avec des faux et d'autres avec des fusils. Ce qui porta les Luzernois à mettre trois ou quatre bataillons (2) en ordre dans une plaine voisine, ce que les Savoyards voyant ils trouvèrent bon, après quelques

(1) Corrigé : *de bataille*.

(2) Corrigé : *pelotons*.

petites façons, de débarrasser eux-mêmes le pont, le curé lui-même y mettant la main, sur quoi ils se retirèrent, craignant que leur ville, qui n'est éloignée de là qu'à la portée du mousquet et de l'autre côté de la rivière, ne fût mise à feu et à sang, comme on les en avait menacés.

M.r le comte de la Val d'Isère, seigneur de cette Vallée et gentilhomme de la Chambre de Madame Royale, qui était venu parlementer près du dit pont, fut prompt à se sauver à toute bride, de peur sans doute qu'on ne l'associât aux autres otages. Il y eut pourtant trois prêtres de pris, mais on en relâcha un en considération de son grand âge, et l'on campa près de la ville de Sy, après l'avoir traversée sans désordre, quoique ce fût celle dont les cloches s'étaient ainsi faites ouïr, et qu'elle fût sous les armes. L'on ne fit point non plus de violence à la maison du seigneur, encore que l'on sût qu'il s'y était enfermé. Cette modération fut sans doute en partie cause qu'on obtint des habitants tous les vivres que quelques-uns retournèrent leur demander en payant, et là se termina le quatrième jour de la marche.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le Mercredi 21, étant partis avant jour, on traversa divers villages dans le *Val d'Isère*, la plus part abandonnés, dans l'un desquels pourtant un paysan qui s'était enfermé dans sa maison leur vendit du pain de dessus une galerie. On fit halte près d'un petit bourg, nommé *Ste-Foy*, que les habitants n'avaient pas abandonné et d'où l'on tira du pain, du vin et de la viande, en payant et sans faire le moindre désordre, les officiers ayant établi pour cela des gardes.

Après quelques montées, on vint à *Villar Rougi*, où l'avant-garde prit un curé qui se sauvait et désarma quelques paysans qui étaient avec lui, et qu'elle obligea de marcher avec l'armée (1). Mais il ne faut pas oublier qu'on était venu là par une combe fort étroite, resserrée qu'elle est par deux montagnes, remplie de bois de haute futaie fort touffu, et entrecoupée de pas fort faciles à garder, avec un ruisseau ou une petite rivière au bas, de sorte qu'il n'aurait fallu sinon ôter les poutres qui traversaient des ruisseaux sur le chemin, et sur quoi il fallait nécessairement passer,

(1) Avec l'armée est biffé dans le manuscrit.

pour obliger l'armée (1) de retourner en arrière, puisqu'elle n'aurait pu s'ouvrir de passage ni par le haut ni par le bas.

Sortant de ce sombre et affreux vallon, d'où l'on avait vu fuir force paysans qui gagnaient l'autre côté de la rivière, après avoir quitté leurs demeures, on vit *Eutique*, village situé dans une petite plaine entourée de montagnes, mais l'on n'y trouva personne, les habitants étant montés sur le sommet des dites montagnes, où ils paraissaient armés; mais un détachement qu'on fit leur aller donner la chasse et ils s'enfuirent à l'approche; cependant un Français, pour y être demeuré le dernier, y fut blessé à l'épaule. L'on avança chemin et l'on alla camper à environ une heure de là près d'un village nommé *Laval*, passant la nuit dans un pré, faisant partout grand feu, et allant chercher de quoi vivre dans les maisons que les habitants avaient désertées (2); mais le principal de ce village traita les officiers, leur donnant de ce qu'il avait (3).

SIXIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, qui était le Jeudi 22, on traversa le bourg de *Tigne*, où l'on se fit rendre l'argent que nous avons dit qui avait été ôté à ces deux hommes, que nos Vaudois avaient envoyé par avance pour épier le pays, et cette restitution se fit sans façon. Or parce que de là on renvoya quelques gentilshommes, et qu'il s'en évada quelques autres, dont on soupçonne que quelques-uns aient eu l'étrenne, cela se remplaça par deux prêtres et un avocat que l'on saisit, et que l'on fit marcher. Ensuite de quoi l'on commença à monter cette montagne de la Maurienne qu'on nomme le *Mont Tisseran* pour dire le *Mont Iseran*, dont le nom vient de l'Isère, et là au bout d'une côte un garçon Savoyard, qu'on faisait suivre, cassa contre un rocher le fusil qu'on l'obligeait de porter, et d'abord prit la fuite par le bas et le long d'un ruisseau: mais de trois coups qu'on lui tira, le dernier, qui était un coup de pistolet, le blessa, puisqu'on le vit tomber et se traîner près d'un rocher.

On fit, après cela, un peu halte, pour séparer les Compagnies et pour établir encore quelques officiers. Cela fait, on vint par des

(1) Corrigé, d'une autre main: *la troupe*.

(2) Corrigé, d'une autre main: *abandonnées*.

(3) Ce dernier membre de phrase est effacé dans le manuscrit.

chemins très fâcheux dans des Alpes à pâturages, où il y avait force bétail et où les bergers, qui n'avaient pas fui, régalerent de lait nos voyageurs, mais leur annoncèrent en même temps une méchante nouvelle, qui était qu'il était fort douteux qu'ils pussent rentrer en leur pays, parce qu'ils en étaient encore assez éloignés et que le passage allait leur être disputé par un grand nombre de soldats, qu'ils savaient qui étaient pour ce sujet là au pied du *Mont Cenis*.

On descendit de cette montagne sans s'épouvanter et, traversant la *Maurienne*, on vint à un petit village nommé *Bonneval*, où un paysan qui ne voulait pas marcher fut tué; mais le curé s'empressa fort à faire boire les officiers. On y obtint tout ce que l'on demanda, et après que chacun eut pris du pain, on marcha et l'on arriva à un bourg nommé *Bessan*, où, au rapport de ceux qui y ont passé, il y a la plus méchante nation (1) qui soit sous le soleil; en effet, loin d'avoir abandonné leur bourg, ils semblaient vouloir braver et ils usèrent même de menaces, ce qui fit qu'on leur prit non seulement quelques mules, mais encore le curé, le châtelain et six paysans que l'on attacha, afin que, s'il y avait quelques fâcheries à essuyer, ils en eussent leur part, et ayant traversé la rivière tout contre le bourg, on alla camper dans un fort petit village abandonné, entre *Bessan* et *Lanevillar*, où l'on passa une nuit fort pluvieuse.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Le Vendredi 23 l'on passa à *Lanevillar* où l'on prit le curé et quelques paysans, mais le curé se trouvant trop replet et trop âgé fut renvoyé, parce qu'il s'agissait de monter le Grand Mont Cenis, ce qu'il n'aurait jamais pu faire avec nos gens qui, quand ils en eurent gagné le haut, trouvèrent qu'il y faisait extrêmement froid.

De là quelques-uns, descendant par la montagne de *Touliers*, allèrent tomber sur le logis de la *Grande Poste*, dont ils prirent tous les chevaux, de peur que l'on ne s'en servît contre eux; et puis, rencontrant plusieurs mulets chargés qui passaient de *Lyon* à *Turin*, ils se jetèrent dessus, en déchargèrent un, et ouvrant les deux ballots qu'il portait, ils y trouvèrent les hardes du cardinal Ange Ranuzzi qui, retournant de sa Nonciature de France,

(1) Corrigé, d'une autre main: *race*.

avait envoyé par là son bagage, tandis que Son Éminence tenait personnellement un autre chemin pour se rendre avec plus de diligence au Conclave, qui se tenait pour créer le Pape d'aujourd'hui Innocent XII, successeur d'Alexandre VIII (1).

Comme on sut au gros de l'armée (2) ce que l'avant-garde venait de faire, on en fut extrêmement fâché, comme d'une chose contraire à la bonne odeur où l'on était, de n'avoir fait tort à personne, et les officiers donnèrent ordre que le tout fût fidèlement restitué aux muletiers qui s'en étaient allés plaindre à eux. Et même, pour induire tant mieux les soldats à ne rien retenir, on ajouta que le tout appartenait à des négociants de Genève. De sorte que s'il y a eu quelque chose d'égaré et qui n'ait pas été rendu, les Directeurs de cette troupe protestent qu'ils n'y ont aucune part, et déclarent à toute la terre de n'avoir entr'autres choses ni vu ni aperçu aucun des papiers dudit Cardinal, lequel apprenant cet accident à Fano, dont il avait été Evêque, et s'étant mis en tête que les Mémoires de sa Nonciature, avec la minute de ses lettres, avaient péri par ce moyen-là, ou passé aux mains de gens qu'il importait qui n'en eussent pas la connaissance, en conçut une douleur qui lui fut fatale, et qui lui fit perdre, avec la vie, ses espérances du Pontificat, à quoi en effet, outre diverses belles qualités, son grand air de prélat, et l'intelligence assez particulière qu'il avait des intérêts des princes et des maximes de Cour, le rendaient un des plus propres.

Mais si l'on s'était étonné, en France, de son peu de fermeté par les larmes qu'il versa quand, au sujet des démêlés de cette Cour-là avec le Pape Innocent XI (3), il se vit gardé à vue par M.^r de St-Olon, on a bien eu plus de sujet d'être surpris de la faiblesse qu'on veut qu'il ait fait paraître à sa mort, s'écriant sans cesse: *O le mie carte ! le mie carte !*, c'est-à-dire: O mes papiers ! O mes papiers ! — On a publié cent conjectures, et en même temps cent fables, sur ces papiers tant regrettés, et celle entre autres par laquelle quelques ecclésiastiques de Beauvais, de Soissons, d'Abbeville et d'autres lieux, au nombre de dix, furent dits avoir été jetés dans les prisons de Vincennes, parce qu'on avait découvert leurs intrigues avec le cardinal Ranuzzi et qu'on en avait eu connaissance par le moyen des papiers de cette Éminence, que le

(1) *D'aujourd'hui Innocent XII, successeur d'* est effacé dans le manuscrit.

(2) *De l'armée* est effacé.

(3) Le nom du pape a été ajouté plus tard.

Duc de Savoie avait envoyés à la Cour de France, après les avoir achetés des Vaudois. Nous n'avons que faire de nous embarrasser de ce que ces Mémoires peuvent être devenus, il nous suffit d'alléguer comme une vérité indubitable que les Vaudois ne les ont ni retenus, ni vendus, et qu'il n'y a personne entre eux qui en puisse rendre aucune raison.

La seule pièce des hardes dudit cardinal dont on ait eu connaissance, pour n'avoir pas été remise dans les ballots, est une montre ou horloge d'une beauté et d'une invention singulière, qui était apparemment préparée pour en faire présent au Pape et qui, marquant et sonnant les heures, renfermait aussi les mouvements de tous les corps célestes, et était ainsi une espèce de modèle de l'incomparable horloge de Strasbourg; soit que les Vaudois en comprissent l'usage ou non, ceux qui s'en étaient saisis ne rendirent point cette montre, qui, lorsqu'il ne fut plus temps de la remettre à qui il fallait, tomba entre les mains du Ministre Moutoux, à qui elle fut prise avec tout le reste de son équipage, lorsque, comme nous le verrons ci-après, il fut pris prisonnier par des soldats du Duc de Savoie, qu'on croit qui portèrent à S. A. R. cette rare pièce d'horlogerie.

Après la restitution dont on vient de parler, les Luzernois souffrirent plus qu'on ne peut dire à traverser le grand et le petit Mont Cenis. Et étant parvenus sur celui-ci, ils trouvèrent, dans des granges, cinq ou six paysans avec des halberdars et des bâtons ferrés, lesquels s'enfuirent à leur approche, sans qu'on en put prendre que deux, à l'un desquels on donna un coup sur la tête, qui le fit saigner longtemps; on trouva là quelque pain blanc et du vin que l'on prit, mais ensuite continuant la marche on s'égara par le brouillard, le froid, la pluie et la neige, dont il tomba un bon pied, de sorte que, ne sachant s'ils le devaient attribuer à la méchanceté d'un guide qui les menait contre son gré, au lieu que les Vaudois mêmes auraient mieux fait, si l'on avait voulu les en croire, ils descendirent par un précipice, plutôt que par un chemin, de la montagne de Touliers, et cela pour venir à la *Combe de Jaillon*, tombant à droite sur la Vallée de *Chaumont*, au lieu d'aller à celle de *Salabertran* qui est à gauche. Ils furent même surpris dans la nuit très obscure avant que d'y arriver, ce qui fut cause que plusieurs restèrent en arrière, n'en pouvant plus, et qu'ainsi l'on fut extrêmement dispersé, divers (1) s'étant ar-

(1) Corrigé, d'une autre main: *plusieurs*.

rêtés dans des bois, et d'autres dans des balmes. Il est vrai que ceux qui atteignirent la Combe de Jaillon y trouvèrent du bois sec, qui leur fut d'un grand secours pour se chauffer, et pour se sécher, de la manière qu'ils étaient transis et mouillés.

HUITIÈME ET BIEN MÉMORABLE JOURNÉE.

Le jour étant venu, qui fut le Samedi 24, chacun se rassembla, et ayant résolu de prendre du côté de Chaumont, au-dessus de Suse, on envoya quelques soldats à la découverte, lesquels, s'enfonçant un peu dans le chemin, découvrirent au plus haut de la montagne un nombre considérable de paysans et de soldats français de la garnison d'*Exilles* et qui ne cessaient de rouler de grands quartiers de rochers, de sorte que le passage de la Combe étant des plus étroits et le Jaillon, rivière qu'on doit plutôt nommer un torrent, se trouvant fort rapide, c'était un véritable endroit à périr. Mais quelque fracas que ces gens-là fissent avec leurs pierres, on s'arma de résolution, et après avoir renforcé de cent hommes l'avant-garde, on ne laissa pas que d'avancer chemin dans ces ravines, qu'il était déjà une heure du jour.

On fit halte quand on se vit à cinquante pas de l'ennemi, et, comme on l'avait pratiqué en Savoie, on envoya pour parler touchant le passage, et la commission en fut donnée à un capitaine nommé *Paul Pelenc*, conjointement avec deux prêtres et quelques soldats, dans l'opinion qu'on avait que ces curés faciliteraient la chose; mais ils s'échappèrent, et, à leur instigation, le capitaine Pelenc fut saisi, désarmé et lié avec huit autres. Il y eut un vaillant soldat que l'on saisit aussi par les cheveux, mais il se trouva y avoir de la force aussi bien que Samson, de sorte qu'il en échappa. Mais les coups de fusil, les grenades, et plus encore les pierres que les ennemis jetaient et qu'ils roulaient d'un poste si avantageux pour eux, contraignit l'avant-garde de reculer, les uns se cachant sous des rochers, dont l'un ayant tiré à un paysan le tua, et les autres défilant sur la droite jusqu'au bas de la ravine par un bois de châtaigniers, où il y en eut qui passèrent le torrent à gué chaussés et vêtus et quelques-uns sur un tronc d'arbre en une bealière, avec une extrême difficulté, et ce fut là que *Joseph Caffarel*, du Chambon en Pragela, demeura malheureusement pour avoir été blessé à la poitrine, et où les dragons le prirent avec les autres blessés. Il fut tiré par un des siens qui le prit pour un Sa-

voyard, parce qu'il en avait l'habit, qui était la dépouille d'un Savoyard qu'il avait tué comme celui-ci se sauvait.

Ceux qui avaient passé le Jaillon, voyant qu'on ne les suivait pas, rebroussèrent et se joignirent aux autres qui trouvèrent qu'il valait mieux essayer de reprendre les hauteurs en grimpant par divers endroits de la montagne, et plusieurs même à quatre pieds de crainte d'être enveloppés, qui est ce à quoi l'ennemi tendait et qui lui était aisé, puisque les Luzernois étaient dans un fond environné de toute parts de rochers inaccessibles.

Cet expédient leur réussit, quoiqu'avec tant de peine que les prisonniers ou otages qu'on avait pu conserver priaient qu'on leur ôtât la vie plutôt que de les faire ainsi souffrir, et d'ailleurs il en coûta cher aux Vaudois car, outre plusieurs blessés, ils eurent en cette déroute une trentaine d'égarés par les bois, tant piémontais que français, et dans le nombre deux bons chirurgiens, qui furent ensuite pris par les ennemis. L'un des deux était le S.^r *Malanot* qui, avec quatre autres, resta caché au haut de la montagne en delà de la rivière, vis-à-vis de Chaumont, dans un trou de rocher, sans manger ni boire que de l'eau, qu'ils allaient prendre la nuit, environ cent pas loin.

Quand ils eurent passé quatre jours en cet état, voulant partir à la faveur d'un brouillard pour trouver un chemin afin de se sauver, ayant repassé la rivière, ils furent pris à Jaillon par des paysans du lieu, qui les emmenèrent au château de Suse, où l'on leur mit les fers aux pieds, on leur lia les bras et les mains, et, attachés de chaînes de fer, on les conduisit à Turin aux prisons du Sénat, où l'on les examina, et où ils ont demeuré neuf mois dans des cachots. Ce fut là qu'on mena tous ceux qui furent pris sur les terres du prince, que l'on dit à Pelenc être au nombre de 363, au lieu que ceux qui furent pris au-delà de la rivière, et par conséquent sur les terres de France, furent conduits à Grenoble, et de là envoyés aux galères, où ceux qui ne sont pas morts sont encore, sans que par aucune intercession, ni par offre d'aucune rançon ni d'aucun échange, l'on ait pu obtenir leur liberté, si l'on en excepte un petit nombre que S. M. B. et M.^{rs} les États, ont réclamé (1); ce fut aussi dans ce trouble que restèrent les capitaines *Lucas* et *Privat*, soit qu'ils y fussent tués ou pris, puisque dès lors on n'a jamais su de leurs nouvelles.

On s'affligeait beaucoup de ces pertes et de ces dispersions,

(1) La mention de cette exception est effacée dans le manuscrit.

et surtout de celle-ci par laquelle on avait perdu du monde, des armes et tout le butin. Mais faisant réflexion que ce n'est ni par la force, ni par l'adresse, ni par le nombre des hommes que Dieu exécute ses œuvres les plus merveilleuses, on se rassura, et ce fut dans cette disposition qu'on prit le parti de remonter la montagne de Touliers, qui était celle-là même d'où l'on était descendu. Mais le nommé Neynier du Rodoret, duquel il a été parlé, et qui avait été blessé en Savoie par un des siens, s'étant endormi de lassitude contre une roche, on le laissa là en mettant des vivres auprès de lui,

Alors aussi un prêtre et un autre des otages voulant se sauver, on leur tira dessus, les uns disent que le prêtre fut tué, et d'autres qu'il ne fut que blessé, mais tant il y a qu'ils échappèrent.

Dans ce dessein de remonter, on sonna de la trompette pendant un assez long temps pour faire savoir aux perdus le rendez-vous, et quand on les eut attendus l'espace de deux heures, quoiqu'il y eût bien du monde de manque, se retrouvant pourtant encore en quelque nombre, on convint qu'il fallait profiter du temps dans la crainte qu'il ne s'assemblât des troupes pour disputer le passage, et, en effet, on ne fut pas au sommet de la montagne que, quoique le brouillard fût si épais qu'à peine se voyait-on l'un l'autre, on ne laissa pas que d'y apercevoir environ 200 hommes armés en deux ou trois Compagnies, qui marchaient tambour battant, et vers lesquelles on s'avança sans balancer, afin de donner dessus; mais leur commandant envoya un billet par où il faisait entendre qu'il ne voulait donner aucun empêchement pourvu que l'on passât un peu au-dessus où le passage était ouvert, et que même il donnerait des vivres; mais que si on était résolu de s'ouvrir chemin par son poste, il demandait qu'on lui donnât huit heures de temps.

Cela paraissait suspect et ne tendre qu'à amuser; on consulta les guides qu'on avait alors, et ceux-ci se trouvant gens de bien, comme Dieu permettait que l'on en rencontrât de tels de temps en temps et surtout dans les plus pressants besoins, dirent que ce que cet officier, qui était commandant d'Exilles, disait était vrai.

C'est pourquoi, avec les guides que l'on tenait bien gardés, celui qui avait apporté le billet étant aussi mis du nombre, on tira à la droite, mais peu de temps après, on remarqua que l'on était suivi tout doucement, et à la faveur de la nuit, par ces mêmes gens qui avaient fait entendre qu'ils n'étaient là que pour garder le pays, et non pas pour arrêter personne.

Il ne fut pas malaisé de deviner que la vue de ce commandant

était d'enfermer les Vaudois entre sa troupe et la grande garde, qu'on verra bientôt qui les attendait au pont de Salabertran, sur la rivière de *Doire*, ce qui était un moyen infailible de les exterminer, en mettant ainsi entre deux feux, et prenant en tête et à dos, un assez petit nombre de gens harassés, à demi défaits, désarmés la plupart, et percés, qui plus est, jusqu'à l'âme des cris douloureux que leurs blessés poussaient en descendant.

Sur cette découverte, on arrêta prudemment la marche, afin de demander à cette soldatesque ce qu'elle prétendait, et d'où venait qu'ils agissaient ainsi contre leur promesse, à quoi ils répondirent que leur intention n'était pas de la fausser, et ils firent en effet semblant de battre la retraite, pour suivre pourtant les Vaudois de loin à loin, afin que, quand ceux-ci se battraient avec ceux de Salabertran, ils pussent aussi venir faire leur coup.

Dans la supposition pourtant qu'ils se fussent retirés de meilleure foi, la marche fut continuée par de grandes traverses et par des bois, en se tenant fort serrés de crainte de quelque retour, et en faisant halte de temps en temps. L'avant-garde aperçut bien quelques troupes, de l'autre côté de la rivière, qui marchaient en diligence vers le pont, mais afin de n'épouvanter personne, ils n'en voulurent rien dire et quand on fut arrivé à un petit village qui est à une lieue de Salabertran on fit ferme et l'on commanda aux paysans d'apporter du vin, à quoi ils obéirent, apparemment contre leur gré, puisqu'un paysan, à qui on avait demandé, en approchant, si l'on trouverait là des vivres, en payant, répondit froidement : « *Allez, on vous donnera tout ce que vous voudrez, et on vous a préparé un bon souper* ».

Après ce moment de relâche, on se remit à marcher avec le moins de bruit qu'on pouvait, étant aux écoutes contre les embuscades, d'autant plus que, quand on fut à une demi-lieue du pont, on vit paraître au bas de la vallée grand nombre de feux qui étaient des corps de garde vides ou pleins, sans qu'on entendît aucun bruit, et que personne dît le mot, quoique souvent on vînt tout près de ce lumières, dont on comptait jusqu'à 36. A la fin l'avant-garde, qui marchait extrêmement serrée dans un défilé où l'on ne pouvait descendre qu'un à un, tomba, à un quart de lieue du pont, dans une de ces embuscades, laquelle tira après avoir crié selon l'ordre et s'enfuit incontinent vers le pont ayant, de cette décharge, tué deux Français et blessé un Piémontais; mais l'ennemi y eut aussi quelques morts.

On ne douta plus qu'il ne dût y avoir là un combat à essayer;

c'est pourquoi on envoya découvrir à droite et à gauche s'il n'y aurait point d'autres telles embuscades. On éteignit les feux, et, se rangeant en bataille auprès du pont, on fit la prière, et puis on commença de sonner de la trompette, et s'encourageant les uns les autres on se prit à crier à gorge déployée: *Courage! courage!*, et ainsi, le sabre à la main, on marcha vigoureusement et en grande hâte contre le pont; et alors on fit sur les Vaudois, qui se jetèrent dans les champs sans point suivre de chemin, des décharges si furieuses, qu'on aurait pu cueillir les balles, y ayant eu plus de deux mille coups tirés à la fois de la part de l'ennemi, jusque là qu'un gentilhomme Savoyard, assez âgé et qui était encore de ceux qu'on avait retenus de Cluse, avoua quelque temps après que, quoiqu'il eût été assez longtemps à la guerre, il n'avait pourtant jamais vu un si grand feu durer si longtemps.

En effet, les ennemis tiraient par centaines à la fois, à quoi l'on ne répondait pas de même. Toutefois, malgré ces décharges, les plus courageux Luzernois s'avancèrent jusqu'au pont pour tâcher de le gagner l'épée à la main.

Il y eut de rudes attaques, dont les trois premières, où l'on fut repoussé, furent fatales à bien des gens de part et d'autre, et en particulier au guide des Vaudois, lequel demeura sur la place.

Mais enfin, les plus avancés des attaquants s'étant avisés de crier de toute leur force: *Courage! courage! le pont est pris!*, cela, quoiqu'il ne fût pas vrai, encouragea tellement le reste de l'armée (1), que venant aussi donner là, tête baissée, la bayonnette dans le fusil, les ennemis, quoiqu'en beaucoup plus grand nombre, furent contraints de plier. Alors les Vaudois, emportant le pont de vive force, malgré le nombre des ennemis et l'avantage du poste, les premiers du moins se trouvèrent mêlés avec les ennemis, et, se prenant par les cheveux, se tuaient avec le sabre et la bayonnette, les sabres brisant toutes les épées des Français. Plusieurs tombant pêle-mêle, on se tuait l'un l'autre avec le bout du fusil contre l'estomac; le choc était si rude qu'on voyait sortir le feu des sabres qui se rencontraient, ou qui frappaient sur les canons des fusils, et surtout dans l'obscurité, la lune ne s'étant levée qu'après la bataille (2). Ce fut alors qu'un officier des ennemis s'écria en jurant: *Mor... est-il possible que je perde la bataille et mon honneur!*, en ajoutant: *Sauve qui pourra.* C'était M.^r le Marquis de Larrai qui

(1) *De l'armée* est biffé dans le manuscrit.

(2) Corrigé: *le combat.*

commandait là, et qui ayant été blessé dangereusement au bras, fut porté à Briançon et de là, ne s'y trouvant pas assez en sûreté, conduit en brancard à Embrun. Il avait là le régiment d'Auvergne, deux cents dragons, et toutes les milices du pays d'alentour, et quoi qu'on n'ait pas le dénombrement exact des morts, que quelques-uns font (1) monter à sept cents, on sait qu'ils furent en grand nombre, puisque la terre en fut toute couverte, et que plusieurs Compagnies, se retirant, n'avaient plus que 7 ou 8 soldats sans officiers, et plusieurs soldats, croyant de se jeter parmi les Vaudois, ou feignant d'en être, furent tués.

On eut tout le bagage de l'ennemi, dont on se soucia peu, à la réserve des munitions, car comme il y avait de pleins barils de balles, plusieurs s'en chargèrent, et pour les six de poudre, après que chacun en eut pris ce qu'il voulut, on la porta près du pont, où on la fit brûler; outre quoi l'on cassa douze ou treize caisses ou tambours. Et parce que ceux qui, comme il a été dit, avaient toujours suivi les Vaudois leur tiraient dessus, après même que ceux-ci eurent passé le pont, sans l'oser passer eux-mêmes, on fit un détachement pour aller les arrêter, au cas qu'ils eussent dessein de continuer cette poursuite.

Qui aurait cru qu'une poignée de gens comme ce qu'il restait de Vaudois, eût pu défaire 2500 hommes si avantageusement postés, puisqu'il y avait 15 Compagnies de troupes réglées, 4 de milices et tous les paysans qu'ils avaient pu amasser, qui une heure ou deux après auraient encore été renforcés de tous les habitants du Briançonnais, qui étaient en marche pour venir les joindre, mais qui furent effrayés de la fuite des leurs qu'ils rencontrèrent! Qui est-ce, outre cela, qui n'admirera que les Français ne se fussent pas avisés de couper le pont, qui n'était que de bois, ce qui aurait arrêté tout court les Vaudois, la rivière étant extrêmement grosse à cause de la saison?

La perte des Vaudois ne put pas non plus être mise à son juste nombre. On sait pourtant qu'ils eurent (2) 19 à 20 morts, dont quelques-uns ne furent pas tués par l'ennemi, mais par les leurs qui, étant restés derrière, ne cessaient de tirer, quelque défense qu'on leur en fit; ce qui se vérifia par les blessures reçues par derrière, quoiqu'ils n'eussent point tourné le dos. Il y eut, outre cela, dix ou douze blessés, dont quelques-uns restèrent sur

(1) Corrigé: *faisaient.*

(2) Corrigé: *cruent alors d'avoir.*

la place, et les autres ayant été mis sur les chevaux qu'on prit en cette occasion, outre ceux qu'on avait déjà de Savoie, pour tâcher de les sauver, furent ensuite pris par les soldats de Pragela, aussi bien que ceux qu'on avait été contraint de laisser.

Le combat, qui dura près de deux heures, à compter dès la première embuscade, étant fini, on donna quelques coups de trompette pour faire savoir le rendez-vous aux dispersés, quoique des deux trompettes il en fût resté là un de tué, de même qu'un curé d'entre les otages, qui, de 29 qu'ils étaient, furent réduits à six, tout le reste étant échappé en se prévalant du désordre. Et ces six étaient M.r le chevalier des Rides, M.r de Charbonnières, les deux capucins, un prêtre et le moine dominicain des Voirons.

Après cela, toute la nuit se passa à grimper, à la faveur du clair de la lune, la montagne de *Sci*, tirant vers le Pragela, où plusieurs tombaient à terre de sommeil et de lassitude, qui était si grande pour n'avoir presque pas mangé depuis trois jours, ni guère bu que de l'eau, quoiqu'on marchât le jour et la nuit, qu'on n'aurait pas passé outre sans la crainte de nouvelles embuscades, ce qui fut derechef cause de la perte de plusieurs et, sans les soins que prenait l'arrière-garde de les éveiller et de les faire marcher, il s'en serait perdu beaucoup plus.

NEUVIÈME JOURNÉE.

Le Dimanche 25 d'Août, on se trouva, au point du jour, au haut du Coi de *Cotte-plane*, où l'on s'arrêta pour attendre les derniers, et quand ils furent arrivés, qu'il était une heure de soleil, M.r Arnaud les ayant assemblés pour les porter à remercier Dieu qui, leur ayant fait surmonter si miraculeusement tant de difficultés, leur faisait déjà voir la cime de leurs montagnes, fit une très belle prière, en suite de quoi l'on descendit dans ladite vallée (1) et ayant passé le *Cluson*, on campa vis-à-vis de l'Eglise du village nommé la *Traverse* où, malgré le refus qu'en faisaient des gens qui avaient été leurs frères par le lien d'une même religion, on se fit donner des vivres en payant.

Ce fut aussi là que les Vaudois apprirent qu'ils n'avaient eu des leurs que 14 morts, mais que leurs ennemis avaient perdu 12 capitaines et plusieurs autres officiers, et environ 5 ou 600 hom-

(1) Une autre main a ajouté: de *Pragela*.

mes, avec confirmation de ce qui a été dit du second transport de M.^r de Larrai à Embrun sur un brancard et que 36 Luzernois pris à la Combe du Jaillon avaient été menés à Grenoble, liés et garrottés, de même que 80 pris au bas de la montagne de Sci au Pragela (1), et dans le nombre (2) un du Pragela qui, ayant été blessé à la première bataille et ayant demeuré trois jours dans le bois de la montagne de Sci, fut pris avec son fils et puis tous deux conduits prisonniers à Grenoble, où après avoir beaucoup souffert, ils furent mis en liberté, ayant soutenu constamment qu'ils venaient de Suisse pour se remettre en leur maison, mais qu'ayant trouvé en chemin cette armée Vaudoise (3) près de Salabertran, on les avait contraints de s'y mettre (4); ce que, quoique arrivé quelques jours après, nous avons cru devoir rapporter avec la capture et l'emprisonnement des autres.

Quoique ce fût le Dimanche, il n'y eut point de Messe ce jour-là dans toute cette Vallée, tous les prêtres ayant déserté, de même que les anciens catholiques du lieu, qui avaient fait une Compagnie que le fils du châtelain Bertrand commandait, mais qui ne fit autre exploit que celui de prendre quatre soldats égarés dans les bois qui l'avertirent de ne pas avancer, à moins qu'il ne voulût se faire tailler en pièces par l'armée (5) qui venait. Il leur promit qu'il ne leur serait fait aucun mal s'ils restaient avec lui pour le garantir et cependant il ne laissa pas, après cela, que de les faire mener à Grenoble pour y tenir compagnie à tant d'autres prisonniers.

On fit panser en ce lieu-là les six blessés qui avaient eu la force de suivre, parce qu'on y trouva un chirurgien du village de la Rua, nommé *Etienne Peron*, les Luzernois ayant perdu les leurs trois. Celui-ci se fit donner une baioire par l'un d'eux dont il n'avait pourtant fait que bander la plaie.

Comme on voulait partir sur les trois heures du soir pour se presser d'aller chercher la Vallée de St-Martin, puisqu'on était au pied de la montagne qui y mène, on vit paraître du côté de Sestrières une Compagnie de dragons qui s'avavançait dans la Vallée, mais qui, ayant vu les Vaudois, rebroussa d'abord chemin (6), quoique le lendemain ils revinssent camper à la Traverse, suivant

(1) *Au Pragela* est biffé.

(2) *Dans le nombre* est biffé et remplacé par: *peu après*.

(3) Corrigé: *ces Vaudois*.

(4) Corrigé: *se mettre avec eux*.

(5) Corrigé, d'une autre main: *le gros*.

(6) *Chemin* est effacé.

l'armée (1) de loin jusqu'au *Col du Pis*, où il leur vint un ordre pressant de s'en retourner, ce qu'ils firent en repassant la rivière pour aller à la *Vallée du Queyras*, au village de *Chanlas*, où il y avait six cents hommes: cavalerie, dragons et soldats (2).

Quant aux Vaudois, ils couchèrent au village de *Jaussand*, qui est le plus haut du côté du *Col du Pis*, et là ils trouvèrent des vivres, mais quoiqu'ils les payassent bien chèrement, il n'y en eut pas pour tous, sur quoi, reprochant aux habitants leur inhumanité si opposée à leur ancienne liaison, ceux-ci répondaient que si l'on savait qu'ils les eussent favorisés le moins du monde, on ne manquerait pas de les ruiner; et en effet, on a su qu'à une dizaine de jours de là le prêtre, étant venu chercher le calice dans l'Eglise, dit aux habitants que s'ils ne prenaient pas tous ceux qu'ils pourraient attraper d'entre les Vaudois, il faudrait les brûler tous dans les maisons.

DIXIÈME JOURNÉE.

Le Lundi 26 d'Août on ne partit que sur le tard, à cause de la pluie, et lorsqu'on fut au-dessous du *Col du Pis*, on s'arrêta pour faire la prière à Dieu, que M.^r Arnaud fit très ardente. Après quoi l'on fit trois détachements pour se rendre maîtres du *Col*, parce qu'on vit au-dessous du *Champ de Bouchar*, qui est au pied de ce *Col*, des troupes de S. A. R. bien rangées. Deux des détachements furent pour les côtés et le troisième pour le bas. Un officier du Prince s'avança pour parlementer, mais comme on ne voulut pas l'écouter, il prit la fuite avec tous les autres hommes, laissant le bagage, sans laisser aux Vaudois le temps de leur tirer autre que trois coups qui en mirent bas autant, et eux ne tirant point, quoiqu'ils eussent pu faire bien du mal, étant dans un poste très avantageux.

On les aurait poursuivis sans un brouillard qui les couvrit, ce qui fut cause qu'on descendit à l'*Alpe du Pis* où, s'arrêtant au *Pas de Sertas*, près d'une de ces cabanes où les bergers font le fromage, on y vit arriver 8 gardes de S. A. R., outre un neuvième qui était déjà dedans. On y courut, et l'on en prit six qu'on tua après les avoir examinés et exhortés à prier Dieu, ce qu'ils ne savaient guère bien faire, demandant en italien comment il fallait dire. On

(1) *L'armée* est effacé.

(2) Corrigé: *tant cavalerie que dragons et soldats.*

prit aussi là un troupeau d'environ six cents brebis ou moutons et deux cochons que l'on fit suivre avec les bergers, mais l'on en restitua ensuite la plus grande partie moyennant quelque argent, outre quoi ces bergers retrouvèrent aussi leurs fromages qu'ils avaient cachés sous du fumier, et qu'ils retournèrent quérir quand ils surent les Vaudois arrivés dans leurs Vallées.

Comme on se remit en marche assez tard, on fut surpris de la nuit et de la pluie, ce qui fut cause qu'il fallut descendre le flambeau à la main par un chemin des plus mauvais, jusqu'à une grange demi découverte au-dessus du *Col Dalmian*, auprès de laquelle on coucha en recevant une grosse pluie qui perçait les habits, qu'on séchait tantôt par devant et tantôt par derrière à de petits feux qu'on faisait.

ONZIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, Mardi 27 d'Août, on arriva à la *Balsiglia*, premier village de la vallée de St-Martin quand on vient de Pragela. On avait craint d'y trouver du monde armé, mais il ne s'y rencontra personne, tellement qu'on prit le temps de s'y délasser un peu en tuant quelques-uns des moutons de la capture qu'on en avait faite au Pis, qu'on mangea les uns avec un peu et les autres avec point de pain, parce qu'on n'avait pas voulu leur en vendre au Pragela.

On fut surtout scandalisé de l'ingratitude d'une femme qui, après avoir reçu de très grands services d'un soldat à Aubonne, au pays de Vaud, lui refusa jusqu'à un petit morceau de beurre en payant, parce qu'il la payait en monnaie de Suisse en lui présentant un batz pour du beurre à la grosseur d'une noix. Il est vrai que s'en étant retournée elle avait changé de religion.

Ce qu'il y eût de plus insupportable encore, en ce lieu-là, c'est qu'on s'y aperçut qu'une vingtaine de soldats de l'expédition avaient eu la lâcheté de désertir pendant la nuit, faisant ainsi naufrage au port, et au moment qu'on était entré au pays pour auquel arriver on avait tant souffert de maux. Comme ils méditaient ce départ, il y en avait un du Dauphiné qui, ayant eu l'effronterie de demander en prêt à un des principaux officiers un louis d'or pour se conduire jusque chez lui, en avait eu pour toute réponse qu'il n'avait que de la poudre et des balles, afin de lui casser la tête. Mais Dieu permit que ces misérables allassent expier leur lâcheté dans les prisons du roi de France.

Il arriva, comme on dînait sans avoir mis (1) de sentinelles, qu'on cria: Aux armes ! aux armes !, dont la cause fut qu'un soldat vit paraître un parti des ennemis composé de 36 hommes, commandés par un sergent qui, venant par le Col de Pis, et qui prenant les Vaudois pour être de leurs gens, s'en approchaient à la bonne foi, faisant signe avec le mouchoir qu'ils étaient soldats de S. A. R. Mais ils ne tardèrent pas d'être environnés et d'être contraints de poser les armes.

Ils avouèrent qu'ils étaient la plupart des milices de Cavour, envoyées pour garder le Col, après quoi, à forme d'un Conseil de guerre tenu dans un pré, quand on les eut exhortés comme ceux du jour précédent, on les accoupla deux à deux et on les tua sur le pont de la Balsille, d'où on les précipita dans l'eau quand on leur eut coupé la tête. Comme on les exécutait, deux paysans révoltés depuis longtemps, et qu'on envoyait du Perier ou de la Maneille, village de ladite vallée, au Pis, afin de prendre la chaudière où l'on faisait le fromage dont il a été parlé, ayant été pris, firent même fin que les autres.

On quitta ce lieu-là sur le tard, après avoir achevé de dîner, pour aller coucher à Macel et à Salse, ayant trouvé à Maçel du pain et d'autres vivres que les paysans n'avaient pas eu le loisir d'emporter, et que les Vaudois n'eurent pas non plus la précaution d'enterrer. On y tua encore un sergent, qui tomba entre les mains de ceux-ci.

DOUZIÈME ET CONSOLANTE JOURNÉE.

Le Mercredi 28 d'Août, nos voyageurs approchant fort du bout de leur carrière, partirent pour aller *aux Prals* et étant arrivés sur le haut de la colline, ils se séparèrent en deux bandes, dont l'une passa au *Rodoret*, et l'autre à *Fontaines*, ce qui veut dire que l'une prit le travers des montagnes, et l'autre le bas de la vallée, afin de découvrir plus facilement les lieux où il y aurait des soldats, mais on ne trouva que quelques Savoyards, sur lesquels on fit main basse, après qu'on eût su d'eux que M.^r le *Marquis de Parelle*, commandant des troupes du Prince, qui gardait le *Col de Clapier*, était aux *Perrières*. Après quoi ceux qui avaient pris par le Rodoret vinrent rejoindre les autres à Pral, et brûlèrent une chapelle construite là depuis trois ans.

(1) Corrigé, d'une autre main: *posé*.

Ce fut au village de *Guigous* et aux masages circonvoisins qu'on s'arrêta enfin agréablement, parce que l'on y trouva encore sur pied le temple qui était de l'Eglise du Prals, où, après qu'on en eut ôté tout ce qui sentait le culte romain, on entra au nombre qu'on put, plusieurs, à cause de la petitesse du lieu, ayant été obligés de rester dehors. Les otages en voulurent être, et après avoir chanté le Psaume LXXIV, qui commençait suivant la vieille paraphrase : « *D'ou vient, Seigneur, que tu nous as épars, etc* », M.r Arnaud ayant fait mettre un banc au vide de la porte, monta dessus pour pouvoir être également entendu et de ceux qui étaient dedans et de ceux qui étaient dehors, et après qu'il eut fait chanter le Psaume CXXIX « *Dès ma jeunesse ils m'ont fait mille assauts, etc.* », il prêcha en expliquant quelques versets dudit Psaume.

Une chose qui a été trouvée digne de remarque dans ce retour de l'exercice de la prédication des Vaudois dans leurs Vallées, est que le lieu où Dieu leur donna cette consolation d'y entendre de nouveau prêcher sa Parole, est celui que servait en qualité de ministre ce M.r *Leidet* qui avait confessé publiquement la vérité de l'Evangile jusques au dernier soupir de sa vie, qu'on lui fit perdre sur une potence dans le *Fortin de St-Michel*, près de la ville de *Luzerne* en l'an 1686 par ordre de la Cour, ayant été pris comme il chantait des Psaumes sous des rochers en une montagne près de Pral.

— Et puisque voilà nos Vaudois qui ont comme repris possession de l'avantage qui avait été le premier et le principal but de leur expédition, laissons-les en bien goûter la douceur, jusques à ce que nous les retournions trouver repoussant tous les efforts par où l'on a tâché ensuite de la leur ravir, et en attendant faisons notre

CHAPITRE TROISIÈME.

D'une nouvelle entreprise mal conduite pour aller joindre les Vaudois.

Ceux que nous avons dit, dans le commencement du chapitre précédent, qui, faute d'armes, ou pour n'avoir pu traverser le lac, ne purent pas être du voyage que nous venons de décrire, furent comme le levain d'une nouvelle expédition.

Les uns étaient arrivés trop tard au bois de Nyon pour pouvoir être de la troupe des premiers, d'autres par la raison qu'on a touchée de la crainte des bateliers n'en avaient jamais pu obtenir,

quelque chose qu'ils leur offrissent, d'entreprendre un nouveau trajet. Tels autres aussi, qui avaient été épouvantés de la difficulté de l'entreprise, laquelle ils traitaient de téméraire, apprenant qu'elle avait eu un succès heureux, reprenant courage, faisaient état qu'ils iraient cueillir des roses dont les autres venaient d'ôter les épines, je veux dire que, le chemin étant déjà frayé, ils n'avaient plus qu'à le suivre, puisque d'un côté les Savoyards n'avaient pas paru gens fort redoutables, et que de l'autre n'ayant éprouvé ni déplaisir ni mauvaise foi de la part des Vaudois, il y avait apparence qu'ils auraient moins de répugnance à en laisser passer d'autres. Enfin, quantité de gens misérables qui se trouvaient sur le pavé, et qui n'apercevaient point encore les occasions qui survinrent tôt après d'avoir de l'emploi dans les troupes de S. M. Britannique, embrassaient avec plaisir une ouverture qui semblait leur promettre des demeures et du pain. Le tout encore soutenu d'un zèle de religion qui pouvait être réel en quelques-uns.

Mais outre cela, sans parler de certaine influence d'imitation qui règne tellement parmi les hommes que rarement voient-ils arriver quelque nouveauté qu'on ne la veuille d'abord copier, et que ce ne soit une espèce de mode qui se met en vogue, une des choses qui contribuaient le plus à mettre en train la formation d'une nouvelle troupe, c'étaient les chagrinantes huées qu'avait à essuyer le S.^r *Bourgeois*, de ce qu'ayant été accepté sur ses offres et sur ses empressements par le feu (1) capitaine *Josué Janavel* et par les autres directeurs des Vaudois pour être le chef de l'expédition, qui réussit, il avait cependant saigné du nez quand il s'était agi de partir, ce que les uns lui reprochaient comme une lâcheté, et les autres comme une perfidie, ce qui lui étant insupportable, il sembla vouloir tout de bon en tâter en se déclarant capitaine général de ceux qui auraient intention de suivre les autres, quoiqu'à dire le vrai le capitaine Janavel qui, outre sa grande valeur ne manquait pas de bon sens et de pénétration, ayant vu quelquefois cet homme là au sujet du concert des mesures, ne l'eût jamais bien goûté, soit qu'on le lui eût rendu en quelque sorte suspect, soit qu'il ne lui trouvât pas à la chose toute l'aptitude qu'il aurait fallu, et surtout l'endroit de lui voir trop de cuisine, et un ventre trop gros pour pouvoir bien grimper tant de rochers.

Il fut cependant reconnu; après quoi le premier soin qu'il se donna fut de s'associer le S.^r *Couteau* du Dauphiné, qui est présen-

(1) *Feu* est effacé.

tement avancé au service de S. M. B., et le fondement du choix qui en fut fait, soit par le S.^r Bourgeois, soit par d'autres qui trouvèrent à propos de le lui joindre en qualité de lieutenant, ne fut pas seulement ce qu'on lui connaissait de feu et de résolution, mais encore la réflexion qu'on fit que le S.^r Bourgeois ne pouvant assembler sous ses enseignes qu'un fort petit nombre de ceux de sa Nation, non pas tant manque de créance en lui, qu'à cause des défenses étroites de leurs supérieurs, il faudrait que cette nouvelle armée (1) fût presque toute composée de Français réfugiés qui se rangeraient plus volontiers sous un officier qui serait dans leur même catégorie et qui par cette raison-là même entrerait plus facilement dans leurs intérêts.

Comme il entraît dans le dessein de ceux qui s'engageaient plusieurs motifs et moins vifs et moins purs que ceux qui avaient animé les Vaudois, que d'aussi puissants ressorts que l'amour de la religion et celui de leur patrie avaient fait agir, il n'y eut point dans cette autre menée la même dextérité de conduite, soit que le savoir-faire manquât aux entrepreneurs, soit qu'il fût impossible qu'une affaire de cohue, comme était celle-là, demeurât secrète en rien que ce fût. Aussi leur projet fut-il éventé presque avant que d'avoir été conçu, de sorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner s'il réussit aussi mal que la suite va bientôt le faire voir.

Les peuples de la Savoie, qui ne manquèrent pas d'en être avertis, en étaient dans de continuelles alarmes, et même la nuit du 25 au 26 d'Août ils sonnèrent le tocsin par toutes les Paroisses du Chablais, un faux bruit s'étant répandu que 500 Luzernois avaient encore passé le lac vers Cologni, près de Genève, et qu'ils devaient être suivis de deux ou trois mille.

Sur ces inquiétudes continuelles, le Juge Mage de St-Julien et d'autres officiers du Duc trouvèrent bon d'écrire à M.^{rs} de Genève pour les prier d'empêcher les Luzernois qui étaient encore au pays de Vaud de passer par leurs terres et sur leur pont d'Arve, puisque le bruit courait qu'ils voulaient descendre de nuit au lieu appelé les *Eaux Vives*, qui s'étend depuis le pied du coteau de *Cologni*, village de Genève, jusques à la ville, pour de là aller passer le pont que les Genevois ont sur l'Arve, de l'autre côté de la ville, assez près du confluent de cette rivière-là avec le Rhône, ces gens se voyant réduits à prendre ce parti-là, parce que tout le reste du lac était bordé de corps de garde des Savoyards.

(1) Corrigé: *troupe*.

Sur cela, le Conseil des 60, que le Conseil Étroit de la République de Genève trouva bon d'assembler à l'occasion de ces lettres, fit savoir, en réponse aux officiers de Savoie, qu'on empêcherait bien que ce prétendu attroupement ne passât par la ville, mais qu'on ne pouvait pas si bien répondre des dehors, et surtout pendant la nuit. Et, pour montrer que cela se disait de bonne foi, le Conseil de Genève fit publier incessamment une défense très sévère de sortir aucunes armes de la ville. Et les jours suivants il arriva au Chablais quelques centaines d'hommes armés à pied et à cheval, qui avaient été levés à la hâte du côté de Chambéry et d'Annecy, et qui furent distribués pour faire garde le long du lac.

Outre cela, M.rs de Genève ayant reçu, le 9 de Septembre, une lettre par laquelle M.rs de Berne, leur donnant avis du trémoussement qui se faisait au nom des Vaudois, les invitaient de s'opposer au passage de ceux qui voudraient les suivre, firent publier, le lendemain 10, à son de trompe, qu'aucun citoyen, bourgeois, habitant ou sujet n'eût à se joindre à ceux qu'on disait vouloir aller en Piémont, ordonnant en même temps à ceux qui s'y seraient joints de retourner à Genève.

Les enrôlements ne laissaient pas que de se faire dans le voisinage sous des drapeaux du Roi d'Angleterre, les engagés se comptant être au service et à la solde de S. M. B., ce qui continuant de tenir en jalousie la Savoie, elle se mit toute sous les armes et, outre plusieurs milliers de ses milices qui bordaient le lac pour s'opposer à quelque descente, il y vint aussi quelques dragons, et 400 à 500 hommes de troupes réglées aux ordres de M.r le comte de Bernex. Le pays de Gex, le Bugei, la Bresse et le Dauphiné étaient aussi en échec et par conséquent en armes, ne sachant point la route que cette nouvelle armée (1) s'aviserait de prendre quand elle serait complète, publiant tantôt qu'elle passerait d'un côté et tantôt d'un autre.

Les petits Cantons que M.r le comte de Govon, l'ambassadeur de Savoie, intéressait à s'y opposer et par le droit de leur alliance avec le Duc son maître, et par zèle de catholicité, en querellaient dans les Diètes les Zuriquois et les Bernois, qui n'oubliaient rien aussi de leur côté pour faire voir qu'ils n'y avaient pas de part.

Sur cela, ceux des particuliers qui agissaient de leur chef pour cette nouvelle expédition, voyant bien que les Cantons protestants, pour se débarrasser une bonne foi de l'ennui perpétuel de ces plain-

(1) Corrigé: *brigade*.

tes, viendraient infailliblement à donner des ordres si précis que tout resterait encloué, hâtèrent si fort le départ des troupes, qu'on peut dire qu'ils le précipitèrent.

Ce fut le 11 de Septembre, St. V., au matin, que ceux qui avaient promis de suivre pour leurs chefs les S.rs Bourgeois et Cou-teau, partirent de Lausanne, faisant compte la plupart qu'il se trouverait des armes pour eux dans trente-trois bateaux que leurs agents secrets avaient eu l'adresse de leur préparer, et se trouvant tous près de Vevey, sur le midi, ils s'y embarquèrent au nombre d'environ mille, quoique le bruit se fût donné qu'ils faisaient plusieurs milliers. Ils étaient payés de l'argent de la collecte faite l'année précédente pour eux en Hollande, ce qu'on peut dire avoir été une fâcheuse dissipation des charités données à meilleure fin. Il est vrai que ce fut par accident et que M.r de Convent, qui en avait la direction, en espérait quelque chose de meilleur que ce qui s'en ensuivit.

Quelques heures avant qu'ils s'embarquassent, un courrier arriva de Berne pour leur défendre de partir, de sorte que la désobéissance que témoigna en cela le S.r Bourgeois, leur vassal en quelque sens, et en tout cas en ce qu'il n'était point autorisé, faisant attentat à leur souveraineté, fut ensuite le fondement de la sentence que nous verrons en son temps qui fut prononcée contre lui; aussi le lendemain M.r de Vatteville, haut commandant du pays de Vaud pour LL. EE., étant arrivé à Rolle, se mit en grosse colère de ce qu'on les avait laissés partir, d'autant plus que, M.rs de Berne n'ayant pas eu peu de peine à fermer la bouche aux petits Cantons, sur leurs plaintes portées à la dernière Diète de Bade, sur le départ des premiers, il serait fort difficile d'en arrêter les criaileries sur cette nouvelle levée de boucliers, qui semblait avoir été trop publique pour n'avoir pas dû être empêchée. Cependant, loin qu'il y eût eu rien d'autorisé de la part de la régence, elle tira sévèrement raison de tous ceux d'entre les particuliers qu'elle put découvrir s'être intrigués dans cette affaire, quoiqu'il faille avouer que ces particuliers s'étaient émancipés à agir un peu plus librement qu'ils n'auraient fait s'ils n'avaient pas compté autant qu'ils firent sur l'irritation où M.rs de Berne ne pouvaient pas manquer d'être, et de laquelle il se parlait assez ouvertement dans le monde, de la mauvaise satisfaction que LL. EE. avaient du Duc de Savoie, qu'ils regardaient comme leur ayant manqué de parole, puisqu'au lieu que par le traité qu'ils avaient fait avec le Prince il leur avait promis de mettre en liberté tous les Vaudois et de les leur remettre,

comme aussi de libérer les neuf ministres qu'il détenait prisonniers, aussitôt que les Suisses protestants auraient fait passer les Vaudois en Allemagne, au préjudice de cette Convention, le Duc avait gardé 80 des principaux et des plus valides Vaudois dans ses prisons, où ils avaient péri sans qu'il en restât plus que 25, outre qu'il avait retenu en Piémont un grand nombre de leurs enfants, sans relâcher non plus les ministres ni les familles de ceux-ci, quoi qu'il y eût déjà un an que les Cantons protestants avaient obligé les Vaudois de s'aller établir dans le Palatinat et au Duché de Wirtemberg, outre ceux qui avaient passé au Brandebourg. Comme il en allait certainement de la sorte, ceux d'entre les sujets de Berne qui avaient pris quelque part à cette menée, que LL. EE. désapprouvaient, disaient pour leur décharge qu'ayant vu que la guerre avait obligé ces pauvres gens, qui avaient déjà été tant ballottés, à revenir en Suisse, ils avaient cru que lorsqu'on reconnut qu'ils voulaient retourner en leur pays, ils étaient d'obligation, non seulement de les laisser faire sans les détourner de leur dessein, mais même de les aider, n'ayant pas de ménagement à garder avec un Prince qui avait eu si peu d'égards pour eux. Mais M.rs de Berne, quelque fondement que pussent avoir ces sortes de réflexions, ne goûtaient point que des particuliers se fussent ainsi érigés en maîtres et LL. EE., se réservant elles-mêmes le soin de se ressentir en temps et lieu de ce que le Prince de Savoie n'avait pas exactement accompli son traité, surent si mauvais gré à ceux qui se croyaient plutôt dignes de louanges que de blâme d'avoir ainsi pris feu pour la gloire de leur souverain, qu'outre qu'ils firent mourir le chef de l'expédition, ils condamnèrent au bannissement et à de grosses amendes ceux qui furent découverts lui avoir prêté la main pour la former et pour la concerter, pour ne pas dire que tout le respect qu'ils ont pour S. M. B. n'empêcha pas qu'ils ne témoignassent assez de froideur au S.r de Covenant, son ministre, qui avait tout mis en train la troupe (1) et fourni l'argent et les armes.

Mais pour revenir à Bourgeois et à sa troupe, que nous avons laissée sur le lac, nos mémoires portent que tous leurs bateaux s'avancèrent sur une ligne du côté de Savoie et allèrent débarquer près du petit bourg de *St-Gingulfe*, appelé vulgairement *St-Gingo*, presque à l'extrémité par où le Chablais confine au Valais, et que leur descente se fit sans aucun empêchement, puisque si bien des Savoyards firent une décharge sur eux, outre qu'ils la firent de

(1) Effacé dans le manuscrit.

fort loin, la faire et s'enfuir ne furent qu'une même chose. Et quant à deux frégates de Savoie qui parurent vouloir venir les charger, outre qu'elles ne se montrèrent que lorsqu'on était déjà demi débarqués, elles se retirèrent d'abord qu'on fit mine de leur aller au-devant, et cette retraite fit que tous les bateaux des Luzernois eurent le champ libre pour s'en retourner en Suisse, sans que les dites frégates s'avisassent de les poursuivre.

Les débarqués, distribués en 19 Compagnies comme avaient été les premiers, à savoir : 13 de Français réfugiés, 3 de Suisses, 2 de Vaudois et une de Grenadiers, quoique les Savoyards les appellassent tous Luzernois, traversèrent d'abord des montagnes extrêmement rudes ; mais le 12 de Septembre, étant venus près d'un village nommé *Bernex*, ils furent attaqués par des milices et par quelque cavalerie de Savoie sous le commandement du *Comte de Bernex*. Le combat ne fut pas fort long, car à peine fut-il commencé que les Savoyards prirent la fuite, ayant fait leur décharge de si loin qu'ils ne tuèrent personne ; mais, comme on les talonna, ils eurent quelques morts de leur côté et, entre autres, le *S.r de Champroux*, capitaine des fusiliers d'Annecy. Le combat fini, les Vaudois brûlèrent une partie du village et continuèrent leur route au travers des montagnes, et laissant l'*Abbaye d'Abondance* à leur gauche, ils arrivèrent à celle de *St-Jean d'Aulps*, appelée *St-Guérin*, communément *Garin*, qu'ils invoquent pour la santé et pour la guérison de leur bétail, parce que, du moins à son nom, il semble être un saint fait tout exprès pour guérir.

De là ils montèrent du côté de *Tagninge*, en Faucigny ; mais comme ils étaient mal conduits, qu'au lieu d'avancer promptement chemin, comme avaient bien su faire les autres, ils s'amusaient à buvoter et à picorer partout ; que les pas des montagnes étaient rudes et même coupés ou gardés par les ordres de M.^{rs} les Comtes de *Bernex* et de *Montbrison* avec toutes les milices de Savoie ; qu'ils manquaient de pain, jusque là que, le Dimanche 15 de Septembre, ils furent obligés de faire moudre le blé qu'ils trouvèrent dans un moulin pour en faire du pain, et qu'enfin il n'y avait point d'union entre eux, les Français et les Suisses étant divisés, sans que ni les uns ni les autres eussent aucun esprit de déférence et de soumission à leurs chefs ; ils s'accordèrent pourtant en une seule chose, qui fut celle de rebrousser honteusement chemin.

Ce fut ainsi que prit fin cette belle expédition, au bout de six ou sept jours, puisque le 17 de Septembre ils tournèrent face vers la plaine de Chablais, et ayant passé entre Thonon et le Fort des

Alinges, dans le dessein de retourner en Suisse par Genève, ils arrivèrent le soir du même jour aux portes de la dite ville, après avoir cherché inutilement des bateaux le long du lac. Les Suisses furent ceux qui commencèrent à se débander, et ils furent bientôt suivis des Français. Quelques-uns des premiers furent pris par les Savoyards qui, étant courus en foule du côté de Belle-Rive, où ils ont une espèce de hâvre sur le lac Léman, attrapèrent ceux qui, s'étant imprudemment écartés de leur gros, s'étaient arrêtés les uns à boire et les autres à piller, sans songer qu'ils avaient l'ennemi à leurs trousses, si peu ils avaient encore de connaissance de ce qui se pratique à la guerre. Le reste arriva cependant par petites troupes sur les remparts des dehors (1) de Genève, et demanda en grâce qu'on leur fournît des bateaux afin de pouvoir passer en Suisse. Et comme la ville leur fut fermée, ils se répandirent dans des jardins et dans des cassines des environs, et surtout dans les plus voisines de la maison bourgeoise du jeu de l'arc, afin d'y passer la nuit sans s'éloigner des bords du lac.

Cependant M.rs de Genève, qui n'auraient pas vu volontiers que le Comte de Bernex fût venu jusques sous leurs canons insulter ces misérables, commirent incessamment quelques députés de leur Conseil pour en conférer avec *M.r d'Iberville*, résident de France dans leur ville, lequel convint avec eux que, pour prévenir des hostilités qui auraient pu troubler la tranquillité publique en brouillant leur État avec le Duc de Savoie, parce qu'ils n'auraient pu s'empêcher de repousser M.r de Bernex, si ce S.r s'était avisé de violer la franchise de leurs limites, le plus expédient serait de procurer sans délai le trajet de ces fuyards au-delà du lac.

Le lendemain donc, Vendredi 18 de Septembre, au matin, selon que la chose avait été concertée avec M.r le résident, qui en donna incontinent avis à M.r de Bernex afin qu'il ne fît aucune fausse démarche par chaleur de zèle pour son Maître, on embarqua tout ce monde aux Eaux Vives, dans quatre barques, avec une vingtaine de petits bateaux.

Ils emmenèrent beaucoup de butin, marmites, chaudrons et toute sorte d'ustensiles, comme aussi plus de 80 chevaux. Ils avaient même 10 ou 12 prisonniers, que le Conseil de Genève les obligea de relâcher. On fut généralement indigné de leur conduite, voyant qu'ils n'avaient fait autre chose que piller partout où ils avaient

(1) *Sur les remparts des dehors* est effacé, et remplacé par: *au glacis, d'une autre main.*

passé. On alla même plus avant, car on obligea les particuliers de Genève, qui avaient acheté ce butin, de le rendre tout aux Savoyards, et l'on croit que ceux-ci recouvrèrent à peu près tout ce qu'on leur avait pris, puisqu'on fit la même justice au pays de Vaud, où malgré la précaution que Bourgeois et Couteau prirent, d'abord après le débarquement, d'obliger les soldats de rendre les armes, sous prétexte que M.rs de Berne seraient offensés si l'on marchait armés dans leurs Etats, Bourgeois fut arrêté le lendemain 19 à Nyon, et non pas Couteau qui fut assez habile homme pour prendre la fuite.

Les Savoyards comprenant bien que, ce coup ayant ainsi manqué, on n'aurait garde d'en entreprendre, du moins si tôt, un autre, congédièrent toutes leurs milices et levèrent tous leurs Corps de garde le 20 de Septembre pour tâcher de remédier, s'il y avait moyen, au plus grand mal que ces frayeurs leur eussent causé, qui était qu'une grande partie de leurs champs était demeurée en friche, c'est-à-dire sans être labourée, ni par conséquent semée, les paysans ayant tous été obligés d'être à l'erte et en campagne pendant plusieurs semaines.

Le Dimanche 29 de Septembre, M.rs de Berne firent publier par toutes les Eglises de leur Canton que tous ceux qui étaient entrés en armes en Chablais le 11 Septembre et qui se trouvaient dans les terres de LL. EE. eussent à en sortir dans huit jours, à peine de châtiment.

Le 30 de Septembre, M.r le résident d'Iberville, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de la Cour par une lettre de M.r de Croissi et par une autre de M.r de Louvois, pareillement secrétaire d'Etat, alla témoigner au Conseil de la République de Genève que le Roi de France son Maître était fort satisfait de leur conduite au sujet des Luzernois, et que dans les occasions il leur témoignerait sa bienveillance.

Mais, pour achever l'histoire de cette malheureuse expédition, le dénouement en fut bien plus tragique que tout ce que nous en avons vu, puisque M.rs de Berne, qui n'avaient rien voulu faire à la chaude, de peur surtout que leur manière d'agir ne fût imputée à quelque chagrin qu'ils eussent conçu, à cause du mauvais succès de cette démarche, après avoir gardé tout l'hiver dans leurs prisons le capitaine Bourgeois, lui firent publiquement trancher la tête (1) à Nyon au bout d'environ six mois, puisque ce fut le 12

(1) Corrigé, d'une autre main: *le firent décapiter publiquement.*

de Mars 1690, pour leur avoir désobéi, et afin que cela servît d'exemple.

Et, preuve que ce fut uniquement pour crime de rebellion qu'il fut si sévèrement traité, c'est que ce fut inutilement qu'il fit apparoir que sa conduite n'avait rien eu de reprochable, ayant produit pour cela l'acte suivant, mais qui ne fut pas suffisant pour le sauver :

« Nous, les capitaines, officiers et chefs des maisons des Vallées du Piémont, qui avons voulu passer aux dites Vallées sous le commandement de M.^r le capitaine Bourgeois, voyant avec un extrême déplaisir que la conduite dudit S.^r capitaine Bourgeois n'a pas édifié tout le monde, vu que Dieu n'a pas permis que nous ayons pu surmonter tous les obstacles qui se sont présentés à l'exécution de notre dessein, nous avons cru cependant, persuadés comme nous le sommes de la bonne intention et du désir sincère qu'il avait de nous rendre un si grand office, que nous devons au moins témoigner ouvertement que nous lui en avons des obligations infinies, et dire, comme nous le certifions en parole de vérité, que ledit M.^r Bourgeois s'est comporté en homme d'honneur pendant le temps qu'il a été avec nous, en donnant partout des marques de son zèle, de sa valeur, bon commandement et sage conduite, défendant très expressément, sous peine de la vie, à tous, officiers et soldats, de tuer, piller, saccager, ni faire aucun tort ni désordre à qui que ce soit dans la Savoie, jusque-là même qu'il ne permettait pas de tirer un coup de fusil, battre la caisse, ni déployer drapeaux qu'en cas d'opposition par ordre et commandement, et nous enjoignant particulièrement de ne rien toucher aux Eglises, Chapelles ni couvents, y mettant au contraire des gardes pour l'empêcher de tout son possible, aussi bien que le brûlement, qu'il a toujours défendu sous peine de châtimens exemplaires. Au reste, nous avons remarqué que dans tous les Conseils de guerre qui se sont tenus, et où nous les officiers avons eu l'honneur d'assister, ledit M.^r Bourgeois y a paru extraordinairement zélé pour notre service et a tâché d'empêcher le désordre et la confusion de tout son possible, si bien que s'il en est arrivé il n'en est point coupable, la chose étant arrivée par le mutinement d'une partie (1) des soldats, notamment des Suisses qui se débandèrent et qui entraînèrent le plus grand nombre avec eux, sans qu'il fût possible de les ranger plus sous une obéissance exacte. Et, étant à trois lieues de Genève, M.^r

(1) *D'une partie* est ajouté en marge.

Bourgeois, voyant qu'il ne pouvait être obéi, dit avec la dernière douleur à M.^r le capitaine Robert qu'il lui donnait son drapeau, qu'il pourrait en faire ce que bon lui semblerait, puisqu'il était abandonné de son monde. Ainsi, si Dieu ne nous donne pas le moyen de pouvoir reconnaître le service que M.^r Bourgeois nous a voulu rendre, nous disons au moins que nous souhaiterions encore, s'il nous était permis, de nous voir ce chef à la tête pour rentrer dans notre pays, lequel témoignage nous laissons très volontiers à M.^{rs} ses parents, desquels nous avons aussi reçu mille grâces. Et afin que foi y soit ajoutée, nous nous sommes souscrits et même apposé le cachet de nos armes, à Neuchâtel, ce 29^e jour d'Octobre de l'an 1689.

« Et était signé :

JEAN ROBERT, capitaine
JAQUES RENAUD, capitaine
D. HENRI HUDRIOL, lieutenant
D. PURY, capitaine
J. F. PURY, lieutenant
D. FAVARGER, lieutenant
P. PETIT, chirurgien
ANDRÉ WARRA, lieutenant.

« Par copie tirée du vrai original, signé par M.^{rs} les capitaines, officiers et soldats nommés au bas, et par moi contresigné sans changement :

D. JACOT
JEAN DE LA PIERRE, témoin
J. JAQUES DE SAULES, témoin ».

Cet écrit, exhibé à M.^{rs} de Berne, aurait semblé devoir être de quelque poids; cependant il ne produisit rien. Et une chose qu'on aurait cru capable de sauver le S.^r Bourgeois, fut celle qui aida encore beaucoup à sa perte. C'est que, pendant le long intervalle de sa détention, il arriva en Suisse un envoyé de S. M. B. vers les Cantons pour y résider de sa part, et celui-ci ayant, entre autres propositions faites aux Cantons protestants, mis en avant celle d'une levée de quatre mille hommes, il arriva que, soit par le retard des fonds nécessaires pour le payement, soit par la concurrence que se faisaient les fils des meilleures familles pour avoir charge dans les dites troupes, la levée en échoua pour le coup, ce qui, mettant de mauvaise humeur quelques Seigneurs dont les enfants s'étaient mis

en frais pour des équipages, cette espèce d'aigreur contre M.r Thomas Cox, qui était cet envoyé, fit que sa forte recommandation en faveur du Sieur Bourgeois produisit un effet contraire, de sorte qu'on vit enfin sortir l'arrêt qu'on va lire et que LL. EE. envoyèrent au Bailli de Nyon.

« L'Avoyer, petit et grand Conseil de la ville de Berne. Nos salutations prémises à vous, cher et féal Bailli,

« Après avoir fait examiner le procès criminel du capitaine Bourgeois par une Commission à ce sujet établie, il nous a été fait par icelle, ce matin, un rapport tant littéral que verbal, par lequel nous avons trouvé les circonstances d'icelui de telle conséquence que nous n'avons pu de moins, vu le mérite du fait, que de laisser le cours à la justice, et de connaître ce qu'en de pareilles occasions des Magistrats chrétiens sont obligés de faire pour le maintien de leur autorité et vivre avec leurs voisins en bonne union et concorde.

« Nous avons donc, avec mûre délibération sur les faits contenus dans les dites procédures, connu et sentenceé comme s'ensuit. Que ledit Bourgeois doit avoir publiquement la tête tranchée par l'exécuteur de notre haute justice sur le port de la ville de Nyon. Et en cas que ses parents demandent son corps, vous le leur devez faire livrer. Nous entendons que, quoiqu'il arrive de son côté, ladite exécution doive avoir sa suite.

« Nous ordonnons en même temps que vous fassiez entourer la dite place d'exécution par des gens armés, avec défenses de ne laisser passer aucun étranger.

« PS. Nous entendons que la dite exécution soit accompagnée de toutes les démarches qu'on a accoutumé de faire en de pareils cas.

« Nous espérons que vous ferez exécuter nos ordres, sans faire réflexion sur quoi que ce soit. Nous vous recommandons à Dieu.

« Donnée ce 7 Mars 1690 ».



SUITE DE L'HISTOIRE

DU

RETOUR DES VAUDOIS EN LEUR PATRIE

CHAPITRE PREMIER

**Contenant ce qui leur est arrivé
dès leur entrée dans la Vallée de Saint Martin
jusqu'à leur séparation en deux Corps.**

Nous avons laissé nos voyageurs entendant un premier prêche dans leur propre temple de Pral, ce qui leur donna tant plus de courage de pousser jusques au bout leur généreuse entreprise. Ils partirent de là le lendemain matin, 29 d'Août, à dessein de passer le *Col de Julien*, mais ce ne fut qu'après que M.r Arnaud les eut tous assemblés dans ou devant le temple et qu'il leur eut fait la prière; après quoi on déjeuna, ayant trouvé suffisamment de quoi, tant à la ville de Pral qu'à Guigous et dans les hameaux d'alentour, y ayant du pain, du vin, du beurre et du fromage.

Quand ils furent arrivés à la *Ferrouillarie*, à une heure et demie des Guigous, ils rencontrèrent un cheval qui leur servit d'indice qu'il y avait là des ennemis; on trouva ensuite un paysan que l'on tua et, marchant un peu plus avant, on fit rencontre d'un sergent des gardes de S. A. R., accompagné d'un paysan qui lui servait de guide, et ce sergent criant à un officier Vaudois *s'il n'était pas le Marquis de Parelle*, celui-ci lui répondit que *oui*, et lui parlant piémontais, avec deux autres il vint à eux, qui le prirent, et ayant tué le paysan, obligèrent le sergent de suivre, lequel ayant promis de découvrir tout ce qu'il savait, commença par dire qu'il avait été envoyé dans la Vallée St-Martin par M.r le Marquis de Parelle

pour savoir l'état des Vaudois, qu'il était de l'avant-garde des ennemis, et qu'il y avait 200 des gardes de S. A. R. qui les attendaient au Col de Julien, bien retranchés, et qu'il y avait 17 jours que le régiment des gardes de S. A. R. était parti de Nice pour venir dans les Vallées, ce qui était trois jours avant le départ des Vaudois.

Sur ce rapport, on se sépara à l'ordinaire en trois détachements (1) : l'un pour la droite, l'autre pour la gauche, et le troisième et le plus gros pour la pointe. Celui de la droite, ayant atteint la hauteur du bois, faisait un peu halte pour se reposer, quand il fut découvert par une sentinelle de l'ennemi, ce qui l'obligea à faire diligence, afin d'occuper le poste avant que les ennemis le lui vinssent disputer, et peu s'en fallut qu'on ne vînt trop tard, puisque quand on fut au sommet de la montagne on touchait les ennemis, sans pourtant que l'on tirât de part ni d'autre. Cependant les gens du Duc, voyant la hauteur occupée par les Vaudois, se retirèrent subitement et échappèrent à la faveur de quelques nuages fort épais, sans quoi on les aurait suivis, d'autant plus qu'en s'enfuyant ils criaient de toute leur force : *Venez, venez, barbets du diable, nous avons saisi tous les postes et nous sommes plus de trois mille*, ajoutant, afin de tant mieux épouvanter : *Qu'on dise à M.^r le chevalier qu'il prenne bien garde à son poste*, et à mesure que les Vaudois approchaient, la sentinelle se tuait de crier : *Qui vive ! Qui vive ! Si vous ne parlez, je tire, je tire*. Cependant personne d'entre eux n'avait garde d'en rien faire, car la peur les saisissait de plus en plus, ce que les Vaudois apercevant, ils prirent courage de les aller attaquer jusques dans les bastions où ils étaient si bien retranchés qu'ils se croyaient en sûreté (2). Mais voyant, de la façon qu'ils entendaient tirer les attaquants, qu'ils en allaient être pris de tous côtés, ils ne jugèrent pas de les devoir attendre, de sorte qu'après quelques décharges assez rudes pendant demi heure, ils abandonnèrent leur poste y laissant vivres et hardes jusqu'aux riches habits du capitaine (3), et ils s'enfuirent tous à Villeneuve, excepté leur sentinelle avancée qui fut d'abord portée par terre, et qui aurait eu grosse compagnie si le temps avait été clair. Il en coûta pourtant aussi la vie à un vaillant Luzernois, nommé Josué Mondon, qui mourut de ses blessures le lendemain matin aux Pausettes, où on l'enterra sous un rocher.

(1) Corrigé, d'une autre main : *troupes*.

(2) Effacé dans le manuscrit et remplacé d'une autre main par : *les plus forts de leurs retranchements où ils se croyoient si bien en sûreté*.

(3) Effacé, et remplacé, d'une autre main, par *commandant*.

Le Col de Julien ainsi gagné, on poussa jusqu'au lieu nommé les *Passerelles de Julien*, où l'on attrapa encore 31 des fuyards égarés de ceux qui étaient au Col (1), lesquels on tua, prenant en même temps deux chevaux, dont l'un était celui du capitaine (2), et on alla coucher auprès de l'*Aiguille*, où l'on se trouva fort incommodé de la pluie, ayant été obligé d'y rester parce que, pendant qu'on faisait la découverte du côté du *Serre de Cruel*, l'on avait été aperçu des ennemis qui donnèrent deux ou trois coups de caisse, ce qui fut cause qu'on ne trouva pas à propos de coucher au *Clos de Ferrand*, où il y avait des couverts.

Il faut cependant remarquer et admirer que ceux qui avaient fui du Col de Julien l'avaient fait, non seulement avec la précipitation que l'on a dit, mais encore avec tant d'épouvante qu'après avoir perdu un poste qu'ils estimaient imprenable, ils n'avaient pas eu la précaution de donner aucun avis ni à ceux de *Serre de Cruel*, ni à l'*Aiguille*, ni à *Bobi*, courant tout d'une traite jusqu'au Couvent du Villar. L'incommodité qu'on souffrit cette nuit-là favorisa l'évasion du sergent qu'on faisait suivre, et qui trouva moyen de se délier.

Le Vendredi 30 d'Août, le temps s'étant remis au beau, on partit au point du jour, et ayant fait trois détachements on vint camper au *Serre de Cruel* et à la *Sarzena*, mazages (3) composés de quelques granges, et l'on continua de pousser les ennemis, qui fuyaient, jusqu'à la ville de *Bobi*, qui est dans la plaine sur la rivière au bas de la dite montagne de Julien. Ils ne s'y arrêtrèrent même pas, croyant qu'on les y poursuivrait, mais on était si las et si fatigué qu'on trouva à propos de rester à *Sibaud*, hameau composé de cinq ou six granges à la portée du fusil de *Bobi* au-dessus, et l'on ne vit plus paraître les ennemis.

Le lendemain, Samedi 31 d'Août, on se sépara en deux bandes, l'une desquelles prit le haut de la montagne ou des côtes de *Mendron*, et l'autre le flanc. Celle-ci fut d'abord aperçue de quelques sentinelles qui se retirèrent à leur gros, par où l'on jugea qu'ils voulaient gagner au pied, c'est pourquoi on pressa la marche afin de pouvoir les joindre avant qu'ils se fussent tous sauvés. Ils tirèrent quelques coups de fusil, c'est-à-dire chacun un coup, car c'était simplement pour éviter le déshonneur qu'il y aurait eu pour

(1) *De ceux qui étoient au Col* est effacé dans le manuscrit.

(2) Remplacé, d'une autre main, par: *commandant*.

(3) Corrigé, d'une autre main: *lieux*.

eux de ne pas le faire. Cependant ils fuyaient à toutes jambes, mais on les poursuivit jusqu'à la ville de Bobi, où les Vaudois entrèrent en maîtres après avoir tué quelques-uns de ces fuyards, au lieu que les habitants avaient défilé par le pont sans attendre que l'on leur tirât un coup.

Mais il faut avouer ici quelque chose de honteux aux Vaudois, qui est qu'au lieu de suivre l'ennemi, une partie s'amusa à butiner et à saccager la ville, où il y avait cinq ou six pleines caves de fromage, que les habitants avaient cru qui fût en sûreté. Cependant le petit peloton qui en avait usé plus généreusement, et qui avait suivi les bois, amena douze soldats ou paysans, dont dix furent tués par avis du Conseil de guerre. Mais le nommé *Jean Gras*, quoique révolté depuis dix ans, ne fut pas tué, parce qu'un capitaine Vaudois, qui le connaissait particulièrement, dit que, s'il ne leur avait pas fait de bien, il ne leur avait aussi jamais fait de mal, et il demeura avec eux de même que sa belle-fille, qui avait aussi été prise portant un petit enfant entre ses bras, de même que son père avec quelques brebis. On eut pourtant sujet depuis de se repentir de leur avoir laissé la vie, puisque dans la suite ils portèrent un grand préjudice, de quoi le père et le fils ont eu en son temps leur paiement. Il y eut un prêtre tué dans Bobi, de même qu'il y avait eu quelques soldats de mis à mort à Sibaud, au Pra de l'Aiguille et au Clos de Ferrand; sur le soir on se retira au *Puy*, dans la côtière, et à *Sibaud* (1).

Le Dimanche 1 de Septembre on séjourna à Bobi et à Sibaud, où M.r *Moutous*, le seul adjoint de M.r Arnaud, ayant mis sur deux rochers la porte d'une maison, monta dessus, et fit dans le camp une zélée et véhémence prédication sur ces mots de notre Seigneur Jésus-Christ au chapitre XVI de St-Luc, au verset 16: *La loi et les prophètes ont duré jusques à Jean; depuis ce temps-là le règne de Dieu est évangélisé et chacun le force.* A la sortie du prêche, on resta assemblé pour faire divers règlements dont le premier fut celui du serment de fidélité, lequel M.r Arnaud lut à haute voix. En voici le formulaire:

Dieu nous ayant fait la grâce de rentrer dans les héritages de nos pères pour y rétablir, par Sa miséricorde, le pur service de notre sainte religion, pour continuer et parachever la grande œuvre que le grand Dieu des armées a faite en notre faveur, Nous, capitaines, pasteurs, et autres officiers, jurons et promettons sur la damnation et perte de

(1) Et à *Sibaud* est effacé dans le manuscrit.

nos âmes, et que Dieu nous punisse sévèrement si nous faisons le contraire, de vouloir observer parmi nous l'union et l'ordre, sans nous séparer ni désunir tant que Dieu nous conservera la vie, quand nous ne resterions que trois ou quatre. Et nous jurons et promettons encore, devant la face du Dieu vivant, de ne jamais parlementer avec nos ennemis, ni de France ni de Piémont, sans la participation de tout le Conseil de guerre, et de mettre ensemble le butin que nous avons et que nous prendrons, pour l'usage nécessaire de notre peuple et pour des occasions extraordinaires.

Nous aussi, soldats, promettons et jurons aujourd'hui devant Dieu d'être obéissants aux ordres de tous nos officiers, et leur jurons de tout notre cœur la fidélité jusqu'à la dernière goutte de notre sang, et de remettre les prisonniers et le butin entre les mains de nos dits officiers pour en faire les usages qu'ils trouveront à propos.

Et lorsque l'on donnera quelque combat, il est défendu à tous les officiers et soldats, sous de grandes peines, de fouiller aucuns morts, blessés et prisonniers que par ordre et lorsque le combat sera achevé. Cela, qui plus est, ne se devant faire que par ceux qui seront destinés à cet ouvrage (1). Les officiers prendront garde à tous leurs soldats, afin qu'ils conservent leurs armes et leurs munitions, et surtout ils châtieront sévèrement les soldats qui jureront et blasphèmeront le saint Nom de Dieu. De plus, les officiers jureront fidélité aux soldats, et les soldats aux officiers, jusqu'à la mort, afin que l'union, qui est l'âme de toutes nos affaires, demeure toujours avec nous, et sur toutes choses, tous tant que nous sommes, promettons à Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, d'arracher de tout notre pouvoir nos frères de Babylone, et de rétablir et maintenir le règne de notre Seigneur jusques à la mort. Ainsi nous le promettons, jurons et voulons observer de bonne foi jusques à la fin de nos jours.

La lecture faite, tous prêtèrent ce serment en levant la main à Dieu.

Après cela on fit le rôle du butin qui se trouvait entre les mains des officiers et des soldats, selon qu'on s'en était emparé en diverses occasions sur la route, afin d'en faire la distribution à chacun suivant le besoin, soit pour des habits, soit en cas de blessure ou de maladie, et il se trouva consister en

44 brebis

2 chèvres

1 gobelet d'étain doré

(1) Corrigé, d'une autre main: *usage*.

- 1 *étui d'argent*
 - 14 *pistoles de Madame*
 - 3 *pistoles d'Espagne en une bourse dorée*
 - 8 *croizats et demi*
 - 12 *écus blancs*
 - 1 *pièce de 5 sols de France*
 - 3 *de 3 sols et demi*
 - 2 *baioires et demi*
 - 1 *Philippe*
 - 67 *Livres de Piémont*
 - 23 *autres livres de Piémont en quarts de livre*
 - 6 *batz de Suisse*
 - 126 *sols de Savoie*
 - 50 *sols de Piémont*
 - 1 *seizain de croizat*
 - 40 *pistoles d'Italie reçues des bergers*
 - 1 *paquet cacheté*
- Des mouchettes avec le porte-mouchette, qu'on estima être d'argent.*

M.r *Turrel* se chargea des 67 livres de Piémont; M.r *Moutoux*, des croizats et des écus blancs; M.r *Gonin*, du paquet cacheté; M.r *Malanot*, des sols et des quarts de livre; et M.r *Arnaud*, des 17 pistoles qui étaient dans la bourse.

On établit pour ce sujet quatre trésoriers et deux secrétaires, de même que pour l'état de guerre on avait fait un major et un aide-major, convenant que les soldats pourraient changer de Compagnie tous les quinze jours, moyennant qu'ils eussent des raisons pertinentes de ce changement. Après on descendit la cloche du clocher de Bobi, et on la cacha sous des monceaux de pierres, où les ennemis la trouvèrent quelque temps après en voulant faire des bastions autour de Bobi (1).

Le Lundi matin, 2 de Septembre, on descendit tous dans les prés de Bobi pour aller attaquer le Villar et, après avoir prié Dieu, on se mit en marche pour ce sujet jusqu'à la *Pianta*, où l'on fit deux détachements, dont le plus gros suivit le grand chemin, et l'autre prit le haut des vignes, pour attaquer du côté du *Rospard*, mais en même temps on fit une grande bévée, qui fut de mener tous les blessés et les équipages à la Comba, où ils restèrent la plupart le lendemain, qu'ils furent à la discrétion des ennemis, qui vin-

(1) Corrigé, d'une autre main: *fortifier Bobi.*

rent secourir ceux du Couvent qui se trouvait rempli de soldats, puisqu'il y en avait jusqu'à 10 Compagnies.

Tous ceux qui gardaient les passages n'aperçurent pas plus tôt la venue des Vaudois qu'ils s'enfuirent vers la *Combe de Val Guichard*, mais ceux qui étaient dans le Villar se sauvèrent sans peine au Couvent.

Les Vaudois, étant maîtres du bourg, en brûlèrent diverses maisons pour se garantir des surprises, mais le feu qu'on faisait du Couvent les incommodant beaucoup, ils s'avisèrent de rouler de grandes cuves par les rues, qui leur servaient de mantelets pour approcher du Couvent à couvert. Plusieurs, à qui cette invention réussit, entrèrent dans des maisons voisines, et firent des trous à la muraille, afin de tirer à ceux qui faisaient feu des fenêtres du clocher. Deux ou trois Vaudois en furent tués, dont l'un était le nommé *Turin*, capitaine de la Compagnie des volontaires, créée le 24 d'Août, Suisse de nation, et bon soldat.

Et il ne fut pas possible que les ennemis n'eussent aussi des morts et des blessés de leur côté, du moins à en juger par des marques que l'on voyait au clocher, quoique les embrasures (1) par où ils tiraient fussent si petites qu'il fallait bien tirer juste pour la risposte.

Comme l'on s'échauffait à cette attaque, où l'on aurait pu perdre bien du monde, ayant déjà trois blessés, outre ces trois morts, on se ravisa après un combat de 4 heures, et sur l'assurance que donnèrent quelques-uns de ceux qu'on avait pris, que les assiégés n'avaient point du tout de vivres, on conclut sagement qu'il valait mieux, sans risquer de se faire tuer, de tâcher de les prendre par famine, et, en effet, sans les révoltés qui se trouvaient là avec les soldats et qui croyaient qu'il n'y aurait point de quartier pour eux, ils se seraient facilement rendus.

Il n'y avait que demi-heure que cette résolution de les tenir assiégés était prise, quand on vit venir de l'autre côté de la rivière un bon nombre de mulets chargés et escortés par une Compagnie de soldats. Comme on n'eut pas de peine à comprendre que c'était un envoi de vivres que ceux de la *Tour* envoyaient au Couvent, et qui, n'osant passer le long du grand chemin, avait pris la traverse, les Vaudois furent prompts à y courir au nombre de 50 pour l'arrêter, ce qui leur réussit, puisqu'en effet ils prirent les mulets, au nombre de 14, chargés de pain et de vin, l'escorte se retirant d'abord

(1) Corrigé: *meurtrières*.

par le haut. Sans l'épouvante qu'un corps de garde des Vaudois s'était donnée à l'approche de ce convoi, toute l'escorte aurait été prise. On en eut cependant dix soldats, et le tambour avec sa caisse. Le butin fut partagé également à toutes les Compagnies, et ayant mis un corps de garde au *Rospard*, pour obliger ceux du Couvent à se rendre, on envoya des sentinelles à *Pertuzel*, pour découvrir s'il viendrait du secours d'en bas.

Cependant les assiégés, qui étaient en grande nécessité de vivres, voyant que le convoi n'était pas pour eux, firent une vigoureuse sortie l'épée à la main; mais les Vaudois, qui les tenaient de près, firent par contre une si verte décharge sur eux, qu'elle les obligea de rentrer dans le Couvent entraînant dedans par les pieds le corps du *Baron de Chouat*, leur commandant, qui avait été tué, et qui fut fort regretté du Prince; sa perruque et son chapeau restèrent sur la place, parce que c'était à la tête qu'il avait reçu le coup de mort. (1)

Le lendemain Mardi 3 de Septembre, la sentinelle de *Pertuzel*, voyant venir du secours, en donna avis par des coups de fusil, et en même temps on cria que ceux du Couvent étaient sortis et que, passant la rivière, ils se sauvaient dans les bois; on en tua plusieurs, sans avoir qu'un seul blessé; mais, comme on les poursuivit assez loin, cela favorisa l'arrivée du secours commandé par M.^r le Marquis de *Parelle*, que ceux des Vaudois qui étaient restés au *Villar*, avec quelque diligence qu'ils accourussent au pont du *Rospard*, et quelque feu qu'ils fissent, ne purent empêcher d'entrer par le moyen de la précaution que quelques Compagnies des ennemis avaient prise, d'occuper le bout de la Combe, pour environner ceux des Vaudois qui se battaient au pont, et qui y avaient tué bien du monde et, entre autres, un officier de qualité.

On fut ainsi contraint d'abandonner le *Villar*, pour ne pas perdre du monde, considérant que, non seulement le nombre des ennemis était si grand, mais encore qu'il était composé de dragons, de gardes de S. A. R. et d'autre soldats aguerris; mais le plus grand mal fut que, l'ennemi se trouvant au milieu des deux détachements, il ne leur fut pas possible de se rejoindre, mais ils demeurèrent séparés pendant bien longtemps, ce qui nous obligera de faire comme deux histoires au lieu d'une, puisqu'il faudra rapporter distinctement les événements très remarquables de l'un et de l'autre jusques à leur réunion. Celui d'en bas, et qui était le gros, s'en retourna

(1) *De mort* est effacé dans le manuscrit.

à *Bobi*, et l'autre alla jusqu'au haut des *Alpes d'Angrogne*, au nombre d'environ 80 qui échappèrent, qui d'un côté qui d'autre miraculeusement, et qui se rassemblèrent à la *Montagne du Gas*, où se rendit aussi M.r *Arnaud* qui, s'étant cru perdu, avait fait trois fois la prière avec six soldats qui étaient restés auprès de lui, et dont même l'un était blessé. Mais il ne faut pas oublier que ce qui rendit cette journée-là encore plus fâcheuse fut la perte qu'on fit de M.r *Moutoux* qui, s'étant un peu écarté, fut pris au *Villar* ou du côté de la *Pana* par les paysans de *Cruzzol*, et de là conduit dans les prisons de *Turin*.



CHAPITRE SECOND

contenant les Aventures du plus gros des deux Détachements jusqu'à la retraite du S.r Turrel.

Ceux qui restèrent dans le bas allèrent camper près des granges nommées *Du Puy*, au-dessus de *Bobi*, d'où, le matin du Mercredi 4, ils firent partir un détachement pour aller à la *Vallée d'Angrogne* rejoindre M.r *Arnaud*, afin de combattre les ennemis qui y étaient campés, et d'où ils avaient fait ce détachement qui était venu au *Villar*, ayant été résolu qu'avec le reste on irait camper aux granges du *Serre de Cruel* avec les malades et les blessés, ce que l'on fit le même jour.

Le lendemain, qui fut le Jeudi 5 de Septembre, le détachement susdit des Vaudois, se trouvant à l'*Infernette*, y reçut 3 hommes, par lesquels M.r *Arnaud* leur envoyait de ses nouvelles de la Vallée d'Angrogne, leur promettant qu'il viendrait les rejoindre aussitôt qu'il pourrait le faire en sûreté, et au point du jour la découverte du détachement (1) aperçut deux hommes, dont l'un était un sergent et l'autre un paysan; celui-ci voulant se sauver, on tira sur lui et il fut tué. Le sergent fut amené au camp, où, après avoir été examiné, il dit avoir été détaché du *Perrier*, où il y avait 150 hom-

(1) *Découverte du détachement*, est remplacé, d'une autre main, par *garde avancée*.

mes, pour lesquels il venait de quérir du tabac, et qu'au-dessous de la montagne, environ à un quart de lieue du camp, il y avait, près d'un hameau, onze mulets, dont dix étaient chargés de tentes, et le onzième portait un mouton, un veau et quelques autres man-gailles, le tout conduit par deux hommes; le dit sergent fut passé par les armes et ensuite quatre Vaudois, étant allés jusqu'au pied de la montagne, prirent à *Chaudet* les mulets dont on vient de parler, qu'ils trouvèrent abandonnés, les deux hommes qui les conduisaient ayant gagné au pied.

Ils tuèrent les mulets, à la réserve de celui qui portait des vivres. On brûla dix-sept balles de tentes que les autres portaient, et on se reput de la viande qu'on fit cuire, de quoi ils avaient grand besoin. Et montant un peu plus haut, ils trouvèrent une charge de grenades que les ennemis avaient abandonnées, et ils la jetèrent par les rochers en bas, (1) après s'être pourvus de poudre tant qu'ils en voulurent.

Après cela, un capitaine, suivi de quinze soldats, s'en alla savoir comment il allait au-dessous de la montagne où les ennemis étaient campés, et comme il découvrit quatre soldats qui allaient droit aux ennemis, il leur coupa le dessus et les obligea de fuir et de prendre le chemin du Couvent d'Angrogne.

Alors tous se mirent à monter la montagne en la faisant visiter par les deux côtés à cause des brouillards, de peur de tomber en quelque embuscade, et après deux heures de marche on trouva du vin dans un baril, mais un détachement de 29 hommes, qu'on avait aussi envoyé chercher des vivres du côté d'Angrogne et qui coucha à un quart de lieue de là dans des granges, n'y trouva qu'un pain de noix qui ne fut pas fort capable de les rassasier.

Le Vendredi 6, ils trouvèrent deux hommes armés qu'ils prirent et qu'ils tuèrent après les avoir examinés. Et, descendant plus bas dans un village, ils auraient bien pu tuer deux paysans qui se sauvaient en chemise, mais le capitaine qui les commandait leur avait défendu de tirer sur les habitants de ce village-là, et leur avait seulement permis de prendre ceux qu'on pourrait, pour ensuite leur laisser la vie, ou les faire passer par les armes, comme il serait trouvé à propos, parce qu'on ne savait pas s'il n'était point resté là de frères qu'on persécutât, pour ne vouloir pas faire des actes de religion contraire.

Après quoi, ayant rencontré une femme qui, dans la précédente

(1) *En bas* est effacé.

guerre, avait secouru selon son pouvoir ceux qui défendaient le pays, mais qui avait eu le malheur de succomber et de se marier ensuite à un Savoyard, elle leur donna 24 pains, chacun de 4 à 5 livres, et leur promit de les servir selon ses forces, pourvu que ce fût secrètement, à cause des rigoureuses défenses, et comme elle demanda de plus si son mari, qui était un de ceux qui s'étaient sauvés en chemise, serait reçu au cas qu'il les allât joindre, ajoutant qu'elle irait volontiers avec eux, on lui dit qu'il n'y avait nul risque pour son mari s'il venait se rendre.

Sous ces bonnes conditions, ceux du détachement laissèrent cette femme, et voyant que les ennemis, qui les avaient découverts, tâchaient de leur gagner le dessus, ils se retirèrent en diligence, chargés de leurs pains, et étant montés à la Vachère, qui est une petite montagne, ils y trouvèrent trois ennemis, dont l'un voulant se sauver fut tué d'un coup de fusil; les autres deux furent pris et liés, et après avoir dit qu'ils avaient approché le camp des barbets, qui n'étaient qu'une cinquantaine à leur dire, ils ajoutèrent qu'il y avait quatre des leurs en sentinelle au sommet de la montagne, sur quoi on alla à eux en leur criant *qu'on était un détachement du Marquis de Parelle*, et deux d'entre eux étant descendus jusqu'à 60 pas, n'osèrent pas avancer davantage, commençant à soupçonner que le détachement ne dit pas vrai; mais ils prirent la fuite à la faveur d'un brouillard, bien qu'ils eussent pu faire ferme dans le poste avantageux que des rochers leur fournissaient pour se couvrir, et d'où ils auraient pu incommoder beaucoup le passage dudit détachement, qui put par ce moyen là retourner au camp, où il remit les prisonniers, et où les pains furent distribués, avec du vin et du riz que les autres avaient trouvé. On examina les prisonniers, dont l'un était sergent, que l'on fit passer par les armes, et l'autre chirurgien, à qui on donna la vie pour l'extrême besoin que l'on avait de son secours, les blessés souffrant beaucoup parce qu'on n'avait qu'un apothicaire qui, à la vérité, en prenait tout le soin possible, mais qui, ne pouvant pas suffire à tout, fut bien aise de cette jonction du chirurgien, qui promit qu'il ferait de son mieux.

Quand on se fut repu, on fit un nouveau détachement pour aller vers *Pumias*, dans le même but aussi de chercher des vivres. Ils rencontrèrent deux hommes qui, n'ayant pas voulu s'arrêter, furent tués, et puis, ne trouvant rien dans les maisons pour manger, ils s'en retournèrent à vide. Mais en arrivant au camp ils eurent la joie d'y entrer avec un autre détachement venu de *Bobi*, au nombre de 200 hommes, avec M.^r *Arnaud* qui, ayant commencé

de faire la prière, fut obligé de la faire courte, parce qu'on aperçut que les ennemis cherchaient de s'emparer d'un poste qu'il n'était pas à propos de leur laisser prendre, à cause qu'il était fort avantageux, au-dessus de la montagne de la *Vachère*, où le détachement Vaudois prévint par sa diligence d'environ 50 pas les ennemis, sur lesquels ayant fait une décharge, il en resta plus de cent sur la place et, ce qui est comme incroyable, pas un des Vaudois; mais après, les ennemis se mirent à couvert dans des rochers. Cependant, il vint inopinément aux Vaudois un détachement qui s'en était séparé depuis quelques jours, et qui en avait passé deux sans manger; et quand on leur eut donné du pain, à chacun la grosseur d'une noix, à cause qu'ils défaillaient, on retourna se battre au *Mont Cervin*, où le combat dura sept heures. Il n'y resta que trois Vaudois, qui furent *Jacques Robert*, *Michel Gardiol* et *Jean Rostaing*, et le S.^r *Bailli*, étant blessé, resta par les chemins lorsqu'on se retira aux Prals. Mais du côté des ennemis il y eut plusieurs morts, et entre autres six officiers, dont l'un était *M.^r du Tri*, sans qu'on ait pu savoir au juste le nombre des soldats; un Vaudois cependant assura d'en avoir vu tomber sept en bas avec un dragon, et de leur avoir ouï dire que c'était gros dommage que le brigadier eût été tué. Ils mettaient leur chapeau au bout du fusil pour faire consumer mal à propos la munition des Vaudois, qui leur criaient: *Lâches, montrez la tête, non pas le chapeau.*

Là-dessus, les brouillards devinrent si épais qu'il fallait demeurer quelquefois un demi quart d'heure sans tirer, ne pouvant pas découvrir les ennemis qui ne laissaient pas que de tirer sans cesse; et à cela se joignant la débilité où les Vaudois allaient tomber, faute d'avoir rien à manger, et pas même de l'eau pour boire, étant nécessaire de passer sous le feu de l'ennemi pour aller à une fontaine qui était à cinq cents pas de là, on trouva bon de se tirer de ce poste, ce que l'on fit à la faveur des brouillards, sans que les ennemis, qui, autant qu'on en pouvait juger, étaient au nombre de quatre cents, s'en aperçussent, ni sussent que l'on s'arrêta environ à une lieue de là dans un petit hameau d'un de ces rochers nommé *Turin*, où l'on fut obligé de manger des choux tout crus, n'ayant pas osé allumer du feu, de peur d'être découverts des ennemis qui, s'étant avancés à environ un quart de lieue de là, campaient au *Coulet*, sans oser passer plus avant.

Le lendemain, Vendredi 6 (1), on tira vers le *Perrier*, mais par

(1) Effacé et corrigé: *Samedi 7.*

des endroits si difficiles que si l'on eût manqué le pied, on se serait précipité (1); telle précaution que l'on put aussi prendre pour conserver le mulet dont on a ci-dessus parlé, on ne put pourtant pas le garantir d'un précipice, où il tomba. On passa bien par divers hameaux, mais on n'y trouva rien à manger, que des pommes aux arbres. Etant parvenus au Fayet, sur une petite éminence à une portée de mousquet du Perrier, on reconnut que les 150 hommes, dont on avait fait le rapport, y étaient. Les habitants voyant avancer nos Vaudois, se sauvèrent, laissant et abandonnant les soldats qui, au second coup qu'on leur tira, se retirèrent dans le couvent. Une partie de ce détachement Vaudois était d'avis de les aller forcer, mais le sentiment contraire prévalut, tant parce que les ennemis avaient rompu le pont, que parce qu'on était trop affaibli faute de nourriture, et que d'ailleurs on jugea qu'il y aurait de la témérité, en cet état, de risquer à perdre autant de monde qu'il en fallait perdre pour vouloir forcer des gens si bien retranchés dans un couvent qui est fortifié de bastions, et qui, outre sa situation avantageuse et naturellement forte, est gardé par une hauteur nommée la Croix de l'Escasse.

Enfin, voyant qu'il n'y avait rien à faire, on monta au Crouzet où, pour se rassasier de la faim et pour prendre des forces, on fit de la soupe avec des choux, des pois et des poireaux, sans sel, sans graisse et sans aucun assaisonnement, laquelle on mangea pourtant de bon appétit: après quoi on détacha huit hommes pour aller à Pral voir si les ennemis y étaient, et pour chercher en même temps des vivres.

XXIII ET XXIV JOURNÉE.

Un des huit ci-dessus mentionnés ayant rapporté qu'on pouvait aller à Pral, on s'y rendit le Dimanche 8 Septembre: et la faim pressant, on fit d'abord au plutôt moudre, ensuite on cuisit du pain, et voyant l'occasion assez favorable pour un peu se remettre de la fatigue et de la faim, on trouva à propos de demeurer deux jours, pendant lesquels on envoya butiner dans les villages d'autour, et enlever ce qu'il pouvait encore y avoir de blé sur les champs. Après cela on fit deux détachements, deux Compagnies partant pour Bobi, dont l'une était celle de Michel Bertin, avec qui M.^r Arnaud, après avoir distribué la Sainte-Cène à ceux du Val St-Martin, partit pour la distribuer pareillement à ceux de la Vallée de Luzerne. Et parce qu'il se doutait

(1) Ici se trouve une lacune dans le manuscrit. On y a suppléé en reproduisant, en italique, l'édition imprimée en 1880.

bien que les blessés qui pouvaient se trouver à Bobi avaient besoin d'un bon chirurgien, il prit avec lui celui de leurs prisonniers auquel on avait laissé la vie, à condition de servir les malades et les blessés. Etant en peine des blessés qu'on avait laissés dans le Pragela, on y envoya trois hommes pour avoir de leurs nouvelles: ces trois hommes en amenèrent cinq du pays, qui voulurent volontairement se joindre aux Vaudois, avec un soldat du bas Dauphiné qui y était demeuré blessé, et tous ensemble firent capture de 180 moutons, qu'ils amenèrent avec eux: on sut qu'ils appartenaient à Jean Passegonet, Consul de la communauté du Pragela, qui s'était révolté dans la dernière persécution, à la réserve d'onze qui appartenaient au médecin Perron, qui depuis sa révolte était devenu grand persécuteur; il envoya quelque petite somme d'argent pour les retirer, mais le tout fut perdu pour lui: il était aussi bien juste que ces deux traîtres payassent en quelque manière leur perfidie, car ils avaient tous deux guidé les troupes de France, fortes d'environ 200 dragons et de 400 fantassins, lesquelles arrivèrent le même jour, 8 de Septembre, près du champ de Bouchas, où M.^r Arnaud avait fait, le jour précédent, une belle prière avant que d'entrer dans la Vallée de Luzerne, et où elles auraient, deux heures plutôt, encore attrapé les Vaudois. Quoique ces troupes fussent si bien guidées et assez fortes pour chercher leurs ennemis, elles n'osèrent pourtant pas passer plus avant et se contentèrent de faire voir leur valeur à saccager le village de Jaussaud, de la vallée de Pragela, sous prétexte que les Vaudois y avaient passé la nuit en entrant dans leur vallée: les habitants eurent beau représenter qu'ils n'en avaient point été les maîtres, et qu'il avait fallu céder à la force, rien ne fut capable d'arrêter le pillage, et le malheureux consul, se plaisant dans ce désordre, et ayant découvert trois soldats Vaudois qui, ayant été blessés dans l'action de Salabertran, s'étaient cachés dans des buissons, il les livra aux Français qui, faisant une recherche plus exacte, en trouvèrent encore douze dans des caches: ces pauvres victimes furent menées à Briançon et, étant un peu remises de leurs blessures, conduites à Grenoble: mais Dieu ne voulant pas longtemps laisser impunie la perfidie du consul, qui de leur frère était devenu leur persécuteur, permit que le même jour qu'il se fit connaître pour un vendeur de chair humaine, il tombât du haut d'un escalier en bas, où il pensa se casser le cou, et où il se fit assez de mal pour reconnaître que, si sa chute n'était point tout à fait semblable à celle de Saul, elle avait pourtant le même principe et devait au moins lui servir d'avertissement.

XXV JOURNÉE.

Le 10 de Septembre, on fit un détachement pour aller à la Balsille prendre des armes qu'on y avait cachées, après les avoir gagnées sur les ennemis. Ce détachement revenant et passant à Macel, aperçut une grosse fumée qui montait et s'étendait sur le vallon, et s'étant avancés exprès sur une hauteur pour voir ce que ce pouvait être, on découvrit que les ennemis brûlaient les villages des environs du Perrier, ce qui fit juger qu'ils méditaient leur retraite. On envoya 80 hommes pour observer de près, mais la plus part de ceux-ci demeurèrent en chemin; ou s'en revint au camp, ne pouvant résister à une pluie extraordinaire qui les empêchait d'avancer: il n'y en eut ainsi que 15 qui, surmontant l'injure du temps, poussèrent jusqu'au Perrier et reconnurent que les ennemis en étaient décampés et y avaient seulement laissé une garde: ceux qui la composaient, voyant venir cette petite troupe de 15 personnes si résolues, se retirèrent sans attendre l'attaque, de sorte que 15 Vaudois entrèrent glorieux et victorieux dans le Perrier, où voyant les bons retranchements qui y étaient, ils ne purent assez s'étonner de la lâcheté qu'avaient eue les ennemis, d'abandonner un poste dont on n'aurait pu les chasser qu'avec une perte considérable. Ces 15 hommes ayant remarqué que les ennemis avaient brûlé tout autour, pour marque apparemment de ce qu'ils avaient été dans ces lieux, à leur exemple et pour confusion éternelle à ceux qui laissaient 15 hommes maîtres d'un tel poste, mirent le feu à l'église, au couvent, et ensuite aux maisons; après quoi, voyant qu'il était tard, ils s'en retournèrent à Prals et au Rodoret, où était leur camp.

XXVI JOURNÉE.

Le Mercredi 11, on fit un autre détachement de 120 hommes, qui allèrent jusqu'au pont de Pomaret, nommé le pont de Macel, où il y avait un corps de garde des ennemis: 12 soldats Vaudois, qui étaient demeurés au pont Raut, qui est au-dessus dudit pont de Macel, montèrent au fort (c'est une hauteur) pour y joindre des paysans que l'on y avait aperçus; ils en tuèrent un et en prirent un autre qui était un révolté depuis longtemps; après quoi, descendant au pont de Macel, et ayant découvert ledit corps de garde, ils firent signe aux autres d'avancer, ce qu'une quinzaine d'eux ayant fait (car les autres étaient dans les vignes), on marcha droit au corps de garde, qui lâcha d'abord pied et prit la fuite, laissant le poste libre à nos Vaudois, qui en tuèrent 4,

compris le révolté ci-dessus, et prirent prisonniers deux hommes, deux femmes avec trois petits enfants. Ce détachement s'était bien proposé de passer plus avant, mais les deux prisonniers, qui étaient Français, ayant dit qu'il montait sans cesse des troupes du Roi de France vers la vallée de Pragela dans le dessein d'y attaquer les Vaudois, on jugea à propos de retourner au plutôt à Prals, où en cas d'attaque le gros des Vaudois aurait sans doute besoin de tout son monde. Comme ces deux prisonniers avaient d'abord crié qu'ils voulaient se rendre, cette considération, jointe à celle que c'étaient des frères dévoyés, et qui n'avaient point été persécuteurs, fit qu'on leur donna la vie, à condition pourtant que l'un se joindrait à la troupe, comme il fit très volontiers, et que l'autre, s'en retournant, servirait en ce qu'il pourrait. Cependant on détacha quatre hommes pour aller à Pragela s'éclaircir si ce qu'on leur rapportait des ennemis était vrai, et on alla coucher au Rodoret et à Prals.

XXVII JOURNÉE.

Le 12, lesdits quatre hommes qu'on avait envoyés revinrent, rapportant qu'il était bien vrai que des troupes du Roi, venant de Cazal et de Pignerol, étaient montées par la vallée de Pragela: mais qu'après avoir campé pendant trois jours au pont de Salabertran, où ils faisaient jusqu'à 8000 hommes, sur un bruit qui courut que Cazal était investi par les Espagnols, elles s'étaient au plutôt retirées de ce côté.

L'on n'eut pas plutôt appris cette bonne nouvelle, qu'on en apprit une bien fâcheuse par deux exprès que ceux de Luzerne envoyèrent à ceux de St-Martin, avec instante prière qu'on allât les soutenir contre les ennemis qui, avec un gros de cavalerie et d'infanterie, avaient donné la chasse à un de leurs détachements et l'avaient poussé jusqu'à Bobi, dont il s'étaient même emparés. Sur cette nouvelle, le Conseil de guerre trouva à propos de commander un détachement vers Angrogne, pour obliger les ennemis à abandonner Bobi. On y envoya donc 80 hommes, qui furent coucher sur la montagne de la Zarra.

XXVIII JOURNÉE.

Le 13, ce détachement étant parti quatre heures avant le jour et à la faveur de la lune, arriva à la pointe du jour à la vue de Pignerol, près du couvent d'Angrogne, où s'étant arrêté, on envoya deux soldats à la découverte, lesquels rapportèrent n'avoir rien vu des ennemis: dans le même moment un capitaine découvrit 7 à 8 paysans, qui en-

traient dans une grange qui lui appartenait: on fit la prière, après quoi on envoya 30 hommes après ces paysans, dans l'opinion qu'il se formait là quelque embuscade. Ces 30 hommes, à la faveur d'un brouillard, s'avancèrent assez près d'eux, mais deux autres paysans, qui étaient cachés au-dessus et qu'on n'avait pas vus, avertirent les autres, ce qui fut cause qu'on ne les prit point. On courut pourtant après et on en tua trois, et deux femmes qui fuyaient; il y en eut même qui poursuivirent ces fuyards jusqu'au Couvent d'Angrogne, d'où ils essayèrent quelques coups qu'on tira sur eux; après quoi ils se retirèrent et furent joindre le reste du détachement, qui pendant ce temps-là avait attrapé un homme et une femme, par lesquels on sut qu'il était arrivé le jour précédent 300 hommes dans le Couvent, et qu'il y avait de la cavalerie à St-Germain; sur quoi on ne jugea pas à propos d'aller plus avant: on fit passer les prisonniers par les armes, et on envoya dire aux autres de venir joindre. En venant, ils rencontrèrent un mulet et deux ânes, qu'ils tuèrent, et prirent deux filles qui avaient changé de religion lors de la dernière persécution. Cette jonction faite, on découvrit un paysan dans un hameau un peu plus élevé, où l'on s'avança après avoir ôté le feuillage du chapeau, afin de passer pour des troupes de Savoie. Y étant arrivés, on prit le paysan et ses trois fils, dont deux étaient aussi grands que le père, et l'autre passait sa 15.^{me} année: on les fit passer par les armes, et on alla coucher dans des granges au Pra du Tour, qui est au-dessus d'Angrogne.

XXIX JOURNÉE.

Le lendemain 14, ledit détachement relâcha les deux filles, et selon l'ordre qu'il en avait, il partit pour aller joindre ceux de la vallée de Luzerne, qui étaient campés au-dessus de Bobi. Il rencontra en chemin quatre soldats, qui venaient dire de leur part qu'il fallait aller à Angrogne brûler tous les villages que l'on pourrait. La résolution prise d'aller exécuter cet ordre, et comme on se disposait à cette marche, on vit paraître un gros des ennemis sur la montagne, au moins de 500 hommes: on fit diligence pour gagner la hauteur, mais les ennemis en étant plus près, et s'étant aperçus de ce dessein, s'en saisirent les premiers: c'est pourquoi on prit à gauche pour s'emparer d'un poste à côté, où on arriva heureusement et sans que le grand feu que firent les ennemis en pût empêcher nos Vaudois: on se battit pendant une bonne heure et on l'aurait fait encore plus longtemps, et plus rudement, si le brouillard, la pluie et la nuit qui approchaient n'avaient obligé les ennemis à se retirer, avec perte de quelques-uns des leurs. On alla

ensuite coucher dans des cabanes à l'Infernette, où ne trouvant point de bois, on fut obligé de découvrir lesdites cabanes pour en faire du feu, et comme on avait envoyé trois hommes à la découverte, et pour découvrir où pouvaient être les ennemis, ils rapportèrent qu'ils avaient repris le chemin par où ils étaient venus.

XXX JOURNÉE.

Le 15, ledit détachement n'ayant pu pénétrer jusqu'à ceux de Luzerne, rejoignit son gros du Val St-Martin à Villesèche, où il s'était avancé pour y faire les vendanges; mais ceux de Pragela, qui y ont des vignes, ayant envoyé pour traiter, on leur permit de vendanger eux-mêmes moyennant cent écus de contribution, qu'ils apportèrent; et comme on fit alors deux détachements, il arriva à l'un des deux quelque chose assez plaisant: le premier, qui était de 116 hommes, étant allé côtoyer St-Germain, afin de donner la chasse au corps de garde que les paysans tenaient à Girbaud, pour empêcher qu'on ne vînt troubler la récolte de leur vin et de leurs châtaignes, on y arriva de bonne heure, et les ayant observés, on les attaqua dans le temps qu'ils s'exerçaient à tirer au blanc, et en effet un d'eux ayant tiré et, tout glorieux d'avoir bien adressé, s'étant écrié: Ha! le beau coup que ça aurait été si un Barbet avait été là!, on donna dessus, mais ils gagnèrent tous si promptement au pied, avec tous les paysans des hameaux voisins, que n'ayant pu être joints, ils passèrent par bonheur pour eux le pont de Pinache qu'ils rompirent aussitôt, voyant qu'on les poursuivait de près, et de peur qu'on ne les poursuivît plus loin, ce qu'on n'avait garde de faire, parce qu'on n'aurait pas voulu entrer sur les terres de France, qui pour lors semblait ne rien vouloir entreprendre contre les Vaudois, soit que ce fût une feinte, soit qu'il y ait eu quelques autres raisons, qu'on n'a pas pu pénétrer. En s'en retournant, on mit le feu à quelques maisons des hameaux par où on passa: et on y prit deux femmes piémontaises, qui s'y étaient établies: et comme on regagnait Villesèche par le haut des vignes de Pragela, on trouva du vin dans une cabane: on s'en rafraîchit, et ayant vu que les deux femmes prisonnières y prenaient goût, on eut le plaisir de voir avec quelle répugnance et avec quel déplaisir elles se virent obligées de boire à la santé du Roi Guillaume, de S. A. S. M. l'Electeur de Brandebourg, de M.^r le Duc de Schomberg et de L. H. P. L. E. G.

L'autre détachement, qui était descendu du côté de la Pérouse, avait pris quantité d'hommes, de femmes et d'enfants, desquels on renvoya tous ceux qui se dirent être sujets de France; mais la princi-

pale capture fut de deux insignes révoltés, qui servaient de guides au Marquis de Parelle; on les amena à la barbe du corps de garde de la Pérouse, et ayant là dressé une potence, on obligea l'un de ces deux misérables à y pendre l'autre; ce qu'ayant fait, pour son salaire il fut tué. Comme c'était ce jour-là la foire et qu'il y avait un grand concours de monde, on crut d'abord, avec un plaisir inexprimable, que c'était le Marquis de Parelle qui faisait pendre des Barbets: mais quand, un moment après, on apprit la vérité de cette exécution, cette joie se changeant tout à coup en tristesse et en épouvante, tous les marchands et tous ceux qui étaient venus à la foire, gagnèrent pays en confusion.

XXXI JOURNÉE.

Le 16, le Marquis de Parelle étant sorti du Pragela et ayant marché toute la nuit, passa le Cou de la Buffa et mit le feu à Villesèche, que les Vaudois avaient abandonné le soir précédent pour se retirer, deux heures avant la nuit, au Besset. On se mit en devoir de lui aller donner la chasse, mais comme on se mettait en devoir de l'attaquer par un endroit, où il était aisé de le défaire, il vint quelqu'un de la part d'un petit détachement, qui faisait savoir que, si on voulait les venir joindre, on battrait infailliblement l'ennemi. Cet avis qui n'était pas des meilleurs, ayant pourtant été approuvé, on trouva, en voulant faire la jonction de ces deux détachements, que les ennemis avaient passé le Cluson et s'étaient retirés en Val Pérouse, et ensuite campés au Pomaret, d'où ils envoyèrent quelques compagnies du côté de Riouclaret, où ils se fortifièrent, de même que sur le sommet de la Zarra, qu'ils appellent la Sea: et comme ils virent que les Vaudois, qui depuis quelques jours se trouvaient comme maîtres de la vallée St-Martin, battaient à force les grains qu'ils avaient enlevés des champs, pour en faire un bon magasin à Rodoret, ils envoyèrent des paysans pour brûler tous les blés aux environs de Riouclaret et de Fayet, et tâchèrent de toutes manières à les inquiéter et à leur faire abandonner un travail qui leur paraissait si préjudiciable: mais comme nos Vaudois avaient eu la précaution de former un camp volant, composé de volontaires, lequel les couvrait, toutes les démarches des ennemis ne furent point capables de les rebuter. Il y eut du côté du Pomaret pendant plusieurs jours des escarmouches, où un Vaudois, nommé Jean Bonnet, en vint aux mains avec un soldat, qu'il jeta par terre: un autre Vaudois, le voulant dans le même temps tuer, blessa malheureusement son camarade. Pour ce qui est dudit camp volant, étant fort vigilant, il fit des captures de convois assez bonnes, de sorte que tout était en bon état,

car le gros ayant fait bonne récolte, tant de blé, de vin, de pommes que de noix et de châtaignes, vivait assez tranquillement; mais aussi, d'un autre côté, il leur arriva un grand déplaisir par l'infidélité d'un de leurs capitaines, nommé Turel. Cet homme, sans aucun sujet de mécontentement, mais apparemment parce qu'il se mit dans la tête que les affaires des Vaudois étaient désespérées, ou qu'il ne se sentit plus capable de résister aux fatigues continuelles, médita si adroitement sa désertion, qu'on n'eut en aucune manière lieu de la soupçonner: il feignit d'aller avec un détachement à la Balsille, persuadant que de là il irait dans le Pragela y ménager des intelligences et y fomenter le commerce et la communication dont ils avaient besoin; son dessein ayant été applaudi, on le vit partir avec plaisir: mais peu après on reconnut malheureusement sa fourberie, en apprenant qu'il avait déserté avec son sergent, qui était son frère, un caporal, un cousin et deux soldats de sa Compagnie. S'il avait abandonné le parti des Vaudois par crainte d'une mort qui n'aurait pu lui être que glorieuse, il en trouva peu après une qui lui fut non seulement ignominieuse, mais même une des plus terribles, puisque ayant été pris et arrêté à Embrun il mourut à Grenoble sur un échafaud, ou plutôt tout vif sur la roue, avec la dernière mortification de se voir le plus malheureux de tous, douze autres en ayant été quittes pour avoir été pendus, six à sa droite et six autres à sa gauche, et plusieurs autres, selon les billets qu'ils tirèrent, envoyés aux galères, et quelques-uns au service dans les troupes du Roi.

Quelques-uns ont voulu croire que ce capitaine avait déserté pour s'approprier 60 pistoles qu'il avait emportées, mais plusieurs autres jugent qu'il faut que cet argent lui ait été remis de quelque manière que ce soit, puisque M.^r Arnaud, dans le témoignage qu'il a donné à sa veuve, ne fait aucunement mention dudit argent, comme on peut le voir par les termes dont il est conçu, ainsi qu'il suit:

Je déclare en vérité que lorsque le sieur Turel partit de nos vallées de Piémont avec son frère et quelques autres Français, il dit à quelques-uns de nos gens qu'il allait en Dauphiné pour tâcher d'avoir du secours, et qu'en ces terres il n'avait aucun sujet de mécontentement avec qui que ce soit, et que nous n'avons eu ensemble aucune difficulté. C'est le témoignage que je rends à Demoiselle sa femme, qui m'en a prié. Fait à Neuchâtel en Suisse, le 11 Octobre 1690.

HENRI ARNAUD

Ministre Vaudois.

Si nos Vaudois du Val St-Martin, s'étant rendus comme maîtres de cette Vallée, et y ayant fait une bonne récolte, se trouvaient assez contents de leurs progrès, ils étaient pourtant toujours fort inquiets de leurs frères de la Vallée de Luzerne, qui n'avaient encore pu les joindre et qu'ils n'avaient pu secourir: et comme sans doute le lecteur est lui-même dans l'impatience de savoir les aventures d'une si petite troupe, le commencement de la deuxième partie de ce livre va contenter sa curiosité.

DEUXIÈME PARTIE.

Le petit corps des 80 hommes qui se trouva malheureusement séparé du gros des Vaudois sans le pouvoir rejoindre, comme on l'a vu ci-dessus dans la 18.^{me} journée, a fait, pendant ce temps-là, des choses si prodigieuses et si surprenantes, que c'est ici où l'on peut bien remarquer que Dieu se sert souvent des plus petites choses pour en renverser de grandes: surtout si l'on considère que ce petit nombre fut plutôt diminué qu'augmenté, car la compagnie de Michel Bertin, laquelle alla joindre ces 80 hommes, n'était qu'un remplacement de l'escorte qu'ils avaient donnée à M.^r Arnaud, lorsque les Sieurs François Guigou, lieutenant de la compagnie de Prals, et Mathieu Malanot, de celle de Macel, étaient allés le quérir, et avec lesquels il coucha, en revenant, sous l'avance d'un rocher près de l'Aiguille. Cette petite poignée de monde, composée de gens fort résolus et incapables de démordre de ce qu'ils avaient si glorieusement entrepris pour la gloire de Dieu, songeant d'abord à se maintenir par la force du souverain bras de l'Eternel, forma une espèce de petit camp volant qui, le jour de la séparation (c'est-à-dire le 3 de Septembre), monta encore le même soir la montagne qui est au-dessus de la Tour, et s'approchant de la place trois heures avant dans la nuit, en passa le reste dans deux ou trois maisons au-dessus de Pra du Tour, où ces pauvres gens n'eurent à manger que quelques prunes et quelques noisettes, qu'ils avaient trouvées sur une montagne voisine.

Leur méchante fortune, ingénieuse à leur représenter toujours de plus en plus quelque sujet de désespoir, suggéra à un nommé Josué Mondon, de Bobi, de leur débiter pour nouvelle que tous leurs autres frères étaient perdus, et qu'ils s'étaient rendus au Gouverneur de Pignerol. Cette nouvelle qui, pouvant bien être véritable, semblait devoir leur abattre le courage, ne les ébranla en aucune manière, et il n'y eut

que cinq qui, quoique braves gens, désertèrent sur ce rapport, s'imaginant qu'ils allaient tomber comme des victimes entre les mains des ennemis; encore le nommé Boissé, de Villar, qui en était un, revint-il après la déclaration favorable du Prince.

Le septième de Septembre, le pain leur manquant, ils envoyèrent dix des leurs chercher des pommes; mais lassés d'en vivre ainsi à demi, après quelques jours de patience, et la faim les pressant, ils résolurent de faire un effort et de tout hasarder pour trouver des vivres. En effet, ils envoyèrent quelque cinquante hommes en Queyras, d'où ils emmenèrent 7 ou 800 brebis avec quelques génisses: les paysans ne manquèrent pas de les venir redemander, mais on ne leur rendit qu'une partie des jeunes vaches qu'on avait, moyennant quelque argent, outre des médicaments et du sel qu'ils apportèrent: on avait aussi retenu deux de ces paysans pour battre du blé, mais l'un, sous prétexte d'aller chercher du sel, échappa et l'autre se sauva de peur. Dieu les ayant favorisés d'un tel rafraîchissement corporel, ils crurent devoir aussi en chercher un spirituel et plus essentiel, en participant à la table sacrée du Seigneur dans un pré du lieu, nommé le Serre du Cruel, où M. r Arnaud leur distribua la Sainte-Cène: et ce fut aussi là qu'après la prédication, Samuel Gras et sa belle-fille, qui avaient succombé à la dernière persécution, furent reçus à la paix de l'Eglise, avec quelques autres venus de Queyras, après avoir tous fait la réparation due et convenable en pareil cas.

De là on descendit à diverses reprises au Villar, où les ennemis ne s'étaient pas logés lors de la déroute causée par le Marquis de Parrelle, parce qu'ils l'avaient trouvé tout en feu: mais comme il était toujours à craindre que les troupes de S. A. R. ne revinssent se poster dans le Couvent, on y mit souvent le feu, et voyant qu'à cause de l'épaisseur des murailles, aussi bien qu'à cause des voûtes, on trouvait trop de difficultés à le mettre en ruine, on s'avisa d'en venir à la sape, pour faire tomber le clocher, et on en vint à bout le 20 de Septembre. Deux jours après, ce camp volant battit encore la campagne du côté de Cabriol, pour observer les ennemis qui étaient à la Tour, d'où ils décampèrent pour aller à Bobi, qu'ils prirent. Cependant le détachement eut divers petits avantages funestes à quelques paysans et principalement à un insigne révolté, nommé Jean Mélie, qui pour sa récompense fut tué. La cavalerie ennemie étant survenue et ayant à faire à si peu de gens, les obligea à abandonner la plaine en se battant en retraite: mais aussi elle ressentit la bravoure des Vaudois par la quantité de blessés qu'elle eut, avec la confusion de n'avoir blessé qu'un seul de leurs soldats.

Le 24 de Septembre, le détachement sortant du Villar, où il s'était retiré le soir, rencontra une troupe de soldats ennemis: d'abord nos Vaudois attaquèrent ces gens qui, après quelque résistance, firent semblant de prendre la fuite, pour les attirer dans une embuscade du régiment des Gardes; mais voyant qu'on se défiait de la ruse, et qu'on ne les poursuivait point, ils revinrent à la charge sur le détachement, lequel ils repoussèrent jusques sous Bobi, sans tuer ni blesser pourtant aucun de ses gens: marque visible que la main de l'Eternel était toujours avec eux. Les ennemis ayant aperçu les brebis des Vaudois paître, détachèrent quelque trente soldats pour en aller faire butin: mais au lieu d'y gagner quelque chose, ils y perdirent trois des leurs, qui restèrent sur la place.

Quoique les ennemis n'eussent qu'une si petite troupe en tête, ils ne laissaient pourtant pas d'en avoir beaucoup peur, oui même jusqu'à se retrancher à Bobi, et jusqu'à n'oser sortir de leurs retranchements; l'alarme était toujours fort grande au moindre bruit qu'ils entendaient: de sorte que les Vaudois, avec un petit camp volant de quarante-quatre hommes, battaient librement la campagne. Ce camp volant s'étant aussi rendu à Rora, y tua plus de 30 personnes, tant hommes que femmes, qui se sauvaient: une femme fut épargnée, parce qu'elle avait quatre ou cinq enfants; on renversa l'église, on brûla toutes les maisons, les forges eurent le même sort, et les deux frères Roy, qui les tenaient, y perdirent la vie. Tout cela se passa à la vue du fort St-Michel, qui ne fit pas la moindre démarche pour y mettre ordre: et le détachement passant plus haut, et descendant son butin vis à vis de l'Essart, passa sans obstacles jusqu'au Pont Vieil, d'où il emmena encore vingt-huit vaches et quelques vingt brebis ou chèvres.

Le lendemain, les ennemis ayant reçu de la cavalerie à Bobi, allèrent camper au Collet de Garin, dans la pensée que le camp y passerait; mais Dieu qui veillait à sa conservation, lui inspira un autre chemin, car il descendit heureusement à la Combe de la Ferrière, au-dessus de Bobi.

Le sixième, les ennemis dressèrent une embuscade à la Cercena, mais on les aperçut du Serre le Cruel, qu'ils montaient pour y attirer les Vaudois; sans balancer sur ce qu'on avait à faire, on fut les attaquer, et cela se fit avec tant de vigueur, qu'on les fit décamper; il n'y eut pourtant qu'un homme des leurs tué, et trois ou quatre autres blessés; pour les Vaudois, ils ne firent aucune perte, aussi bien qu'en diverses autres escarmouches, comme à la Combe de Val Guichard et aux Combettes, où les ennemis ont toujours eu quelques morts et blessés,

ce qui les dépitait tellement, que de rage et colère ils brûlaient tous les blés où ils passaient.

Comme on vit qu'on ne pouvait plus battre la campagne, ni descendre dans la plaine à cause de la cavalerie arrivée à Bobi, on songea aux moyens de l'empêcher de subsister; et en effet, la nuit du 11 au 12 Octobre, les Vaudois firent brûler toutes les granges qui étaient autour de Bobi, et qui étaient remplies de fourrage. Le même jour, comme M.^r Arnaud prêchait dans une hutte du Serre le Cruel, on aperçut un détachement des ennemis qui s'étaient embusqués dans les vignes: aussitôt un parti des Vaudois partit pour les en dénicher, et fut si heureux de ne perdre aucun des siens, et au contraire de tuer et de blesser plusieurs des ennemis, qui furent repoussés jusqu'à Bobi.

Le 13 Octobre, les ennemis ayant fait dessein de munir de vivres le fort de Mirabouc, firent leurs détachements quelques heures avant le jour; ils montèrent à la Cercena afin de surprendre le Serre le Cruel, et ayant à la pointe du jour gagné le haut, les sentinelles des Vaudois les aperçurent et lâchèrent aussitôt deux coups de fusil, pour en avertir leurs gens qui, après avoir mis le feu au Serre le Cruel, afin que les ennemis n'y pussent pas habiter, se retirèrent aux Pausettes, où l'on se battit tout le jour; il en coûta aux ennemis sept ou huit morts et autant de blessés, et aux Vaudois un mort sur la place, nommé Salomon, et quatre blessés, dont deux moururent quelques jours après, savoir le capitaine Joseph Martinat, de Bobi, et David Maissemiglie, de Quayras: et comme on avait à l'Aiguille les otages et les blessés, on les fit conduire le même jour par un détachement à la vallée de St-Martin; mais la nuit les surprenant sur le Col de Julien, on fut beaucoup fatigué, car il fallut marcher et fendre les neiges jusqu'à la ville de Prals, où on les laissa après avoir passé par la basse du Chœur du Col de Julien.

Pendant que les ennemis amusaient ainsi les Vaudois aux Pausettes, ils firent d'un autre côté passer leur convoi à Mirabouc: le détachement qui le conduisit brûla le moulin au haut de Bobi et celui de Larmant, avec tout le foin et toute la paille qui y pouvait encore rester, et de peur que les Vaudois ne s'y retirassent, il jeta en bas tous les toits des maisons, et ruina dans tous les jardins tout ce qui aurait pu contribuer à leur subsistance, espérant par là les exposer à l'injure de l'air et du temps, et les faire crever tant de faim que de froid: ce qui, paraissant comme infaillible, serait aussi arrivé si Dieu n'y avait par sa divine grâce pourvu, en faisant visiblement éclater la merveille de leur conservation.

Tel était l'état de ces pauvres gens, quand une partie d'eux se

retira au Clos de Ferrand, sous un toit qui était échappé à la fureur des ennemis, et le reste dans des trous de rochers, qui leur tinrent lieu de baraques. Cependant chaque compagnie du camp volant se mit à faire quelques huttes à l'Aiguille, afin d'y pouvoir retirer quelques vivres, que l'on y apportait des Prals, tout le reste de la communauté de Bobi étant détruit.

Pendant quelque petit relâche qu'on eut, sans être inquiété des ennemis, on se fortifia le mieux qu'on put aux Pausettes, qui sont au pied de l'Aiguille. Les ennemis de leur part, ne songeant pas moins à leur sûreté, et ne se contentant point d'être bien retranchés à Bobi, envoyaient tous les soirs une garde de 60 hommes à Sibaud, qui est au-dessus dudit Bobi. Ceux-ci, craignant d'être insultés, firent tout autour de leur corps de garde un fossé profond de la hauteur d'un homme. Les Vaudois, après avoir dispersé et mis en fuite un parti qui brûlait quelques maisons autour de Clerret, partirent au nombre de quelque soixante hommes (car c'était tout ce qui en était resté dans cette vallée après la bataille des Pausettes) pour aller attaquer ledit corps de garde de Sibaud. Pour le pouvoir faire avec succès, on convint qu'aussitôt qu'on aurait tiré sur la sentinelle, un chacun se jetterait à corps perdu sur les retranchements dudit corps de garde, pour s'en rendre maîtres les armes à la main. On se sépara donc en deux bandes, et un capitaine ayant bien remarqué le lieu où était la sentinelle, s'en approcha si à propos que, l'ayant tirée, il la jeta par terre: alors chacun faisant son devoir et franchissant en un moment les retranchements, on fondit sur le corps de garde; cela se fit avec tant de vigueur et tant de précipitation, que ceux qui y étaient, s'éveillant, cherchaient les uns leurs armes, les autres du feu pour allumer leurs mèches, et d'autres à se sauver. En effet le capitaine, quoique blessé à la cuisse, se précipita du haut de la roche de Sibaud, avec quelques autres de ses gens, dont un demeura pendu à un arbre, auquel il s'accrocha en sautant. Enfin on en tua 34, dont on prit les armes, et les Vaudois n'eurent dans cette action qu'un homme légèrement blessé à la cuisse. Ce glorieux succès jeta ceux de Bobi dans une si grande consternation que, pour les rassurer, on leur envoya aussitôt de la cavalerie: mais les ennemis, prévoyant bien que l'entreprise de Sibaud n'avait été faite que pour se frayer le chemin de Bobi, et appréhendant que les Vaudois ne vinssent les en chasser pour s'y poster eux-mêmes, peu de jours après il le rasèrent, de même que les maisons de la ville, où ils ne laissèrent pas une pierre sur pierre, et puis se retirèrent ainsi assez honteusement. Le 17, qui était le Jeudi, quelque vingt Vaudois, dans une fort longue escarmouche, tuèrent encore quelques soldats des ennemis.

Voici mots pour mots ce qu'on écrivit ensuite de Turin touchant ladite action de Sibaud:

Ceux de Luzerne ne tiennent pas devant nos troupes, et sont éparpillés en pelotons: ils tracassent de temps en temps nos corps de garde: quand ils les trouvent sur leurs gardes, ils se sauvent, mais le dernier du passé, en ayant trouvé un endormi, ils tuèrent 13 soldats, qu'ils dépouillèrent sur le champ, et l'officier, qui était tout jeune, n'eut que le temps de se sauver, avec 4 ou 5 autres tous blessés.

Comme les ennemis choisissaient presque toujours le Dimanche pour attaquer les Vaudois, les troupes du Duc montèrent le Samedi au soir au Serre le Cruel, mais en ayant aperçu une brigade qui venait par derrière, parce qu'elle venait de la Combe de Val Guichard, craignant que ce ne fût une feinte pour se jeter dans Bobi, elles rebroussèrent chemin à bride abattue. Sur la fin de la semaine suivante, les ennemis ayant assemblé non seulement tous leurs soldats, mais même tous les bandits, tous les paysans et généralement tout ce qu'ils pouvaient faire marcher, les Vaudois ne doutèrent nullement que ce ne fût pour les attaquer, et dans la vue de les forcer à l'Aiguille. C'est pourquoi ils envoyèrent promptement Michel Michelin à leurs frères du Val St-Martin, qui étaient encore au nombre de 4 ou 500, pour leur faire savoir le dessein des ennemis et que sans secours ils ne voyaient pas la moindre apparence de pouvoir garder le Col Julien: cependant, par précaution, ils posèrent deux sentinelles pour passer la nuit à la Cercena, afin d'observer les démarches des ennemis. Ces deux sentinelles rapportèrent, le Samedi matin, que les ennemis étant sortis de Bobi quelques heures avant le jour, avaient fait trois détachements, le plus gros desquels était allé à la Combe de Ferrière, le deuxième à la Cercena, montant sur la cime des côtes de Cendron, et que le troisième s'était venu camper au Clos de Ferrand, après avoir laissé une garde à Balangier. Sur ce rapport on envoya deux hommes sur le Col de la Favrie, pour découvrir si le détachement des ennemis qui était passé à la Combe de la Ferrière, irait à Mirabouc ou s'il prendrait le chemin de les venir attaquer. Ces deux hommes ne furent pas plutôt arrivés sur ledit Col de la Favrie que, selon l'ordre qu'on leur en avait donné, ils tirèrent trois coups, signal qui donnait à entendre qu'on allait être attaqué. Les Vaudois, ne se trouvant point en état de soutenir avec honneur une si rude attaque, abandonnèrent les retranchements qu'ils avaient faits aux Pausettes, et se retirèrent dans les rochers de l'Aiguille, d'où ils envoyèrent encore un petit garçon pour avertir de-rechef leurs frères du Val St-Martin, que, s'ils n'envoyaient point de

secours, le Col de Julien allait être perdu. Cette appréhension n'était que trop bien fondée, puisque ceux qui devaient eux-mêmes les encourager et les conduire, bien loin de garder le Col de Julien, abandonnèrent mal à propos l'Aiguille, où, si l'on avait fait son devoir, jamais les ennemis ne seraient entrés; mais les officiers, se croyant trop faibles pour défendre ce poste, en sortirent par le haut, et les soldats les ayant suivis, on laissa ainsi en proie les huttes et baraques aux ennemis qui, y entrant le lendemain Dimanche, les trouvèrent pleines de vivres: ils jetèrent une grande quantité de pains en bas des rochers, brûlèrent les baraques avec les châtaignes qui y étaient, et comme ils se disposaient à emmener le peu de bétail qu'ils y trouvèrent, par malheur le berger, qui gardait les moutons de ceux qui étaient au Rodoret, et qui ne savait point ce qui s'était passé, s'avisa imprudemment de mener son troupeau à l'Aiguille, de sorte que, tombant entre les mains des ennemis, le tout fut pris. Un officier de S. A. R. ayant trouvé dans une des baraques un exact journal de tout ce que les Vaudois avaient fait depuis leur départ jusqu'au 17 d'Octobre, le porta à la Cour de Turin. Ce journal, après avoir passé en plusieurs mains, parvint enfin en original, par une voie inconnue, en celles d'un homme de lettres de Genève, et cet homme l'ayant reconnu pour être de la main du Sieur Paul Renaudin, alors jeune homme et natif de Bobi, lequel d'étudiant s'était fait soldat, et est aujourd'hui ministre dans les Vallées, en régala le bon vieillard Josué Janavel, peu de jours avant la fin de ses jours. Cet excellent personnage versa comme un torrent de larmes, en partie considérant tant de merveilles que ces pauvres gens avaient faites, et en partie pénétré de douleur, voyant que leurs souffrances n'avaient point encore pris fin, quoique son courage ordinaire, et qui l'a accompagné jusqu'à sa mort, et sa confiance en Dieu lui fissent espérer qu'elles cesseraient infailliblement bientôt.

Il aurait été beaucoup plus agréable de recouvrer ce journal par une occasion moins fatale que celle de la perte de l'Aiguille: quoiqu'il en soit, ayant été écrit fort fidèlement et avec beaucoup d'exactitude, et ayant fourni plusieurs bons mémoires pour cette histoire, on a toujours été bien aise, non seulement de l'avoir recouvré, mais même qu'il ait porté si miraculeusement des nouvelles des Vaudois où on ne savait quoi que ce soit d'eux, de même qu'eux ne savaient aussi rien de ce qui se pouvait passer dans le reste du monde. Il est vrai qu'après cela un de leurs lieutenants ayant été au pays de Vaud, où il avait demeuré, on y apprit de lui, avec autant de joie que d'étonnement, qu'en 14 combats que les Vaudois avaient essuyés ou livrés, depuis leur rentrée chez eux, ils avaient presque toujours eu l'avan-

tage et qu'ils n'avaient pas même perdu plus de 20 Vaudois, quoiqu'il restât parmi eux très peu d'étrangers, Français ou Suisses, soit qu'ils eussent été tués ou qu'ils eussent déserté.

Pour revenir à ceux qui avaient abandonné l'Aiguille en sortant par le haut, ils auraient bien pu tomber entre les mains des troupes ennemies: mais Dieu, qui les conduisait, couvrit leurs ennemis d'un nuage si obscur, qu'ils ne virent point cette petite troupe fugitive, excepté qu'ils en découvrirent quelques-uns qui étaient demeurés derrière, sur lesquels ils coururent; mais la petite troupe s'en étant aperçu, fit aussitôt volte face et les garantit de leurs mains: de sorte que, perdant l'Aiguille, ils ne perdirent pas un de leurs gens, car 3 d'eux, qui étaient restés dans ledit poste, en sortirent la nuit et rejoignirent quelques jours après.

Les ennemis, s'imaginant que les Vaudois n'avaient abandonné l'Aiguille que pour s'aller poster au Col de Julien, firent aussitôt un détachement pour les prévenir, mais en vain; car ils n'en avaient seulement pas conçu le dessein, au contraire, ils profitèrent de la nuit pour traverser les appareils de l'Alpe de Subiasque, qui sont des précipices effroyables, où des nuages les plus obscurs les surprenant et leur ôtant la connaissance de la route, ils ne marchaient qu'en tâtonnant et toujours tournoyant: ce qui les fatigua d'une manière presque incompréhensible, et mit ces pauvres gens dans un si grand désordre, que quelques-uns, dans l'obscurité, prirent le chemin du Val St-Martin, et quelques autres celui d'Angrogne, et pour comble de malheur, la division s'en mêlant, pensa achever leur perte: car n'ayant alors point de bons chefs, capables d'empêcher qu'un chacun ne fît à sa tête, les uns voulaient aller à la Combe des Charbonniers et les autres à Balmadaut, tellement que ne s'accordant point entre eux, au lieu de bien s'unir pour résister à l'ennemi et pour remédier à leur destruction, ils la cherchèrent en se séparant fort mal à propos.

Cette séparation fut cause qu'on ne put pas aller à Balmadaut, ne se sentant pas assez forts pour attaquer deux corps de garde qu'il y avait: et la contestation ayant emporté beaucoup de temps, on ne crut point pouvoir atteindre la Combe du Val Guichard, qui était fort éloignée: ainsi on se vit obligé de se retirer pendant le jour dans les Viailles, qui est un poste assez avantageux, mais où l'on souffrit bien du froid, parce qu'étant environné de la soldatesque ennemie, on n'osait seulement pas montrer le nez pour recevoir la chaleur du soleil. Pendant ce temps-là, les ennemis ravageaient l'Aiguille et cherchaient partout ce peloton de Vaudois: ayant aussi aperçu ceux qui avaient pris le chemin d'Angrogne, ils crurent de les envelopper en allant

camper les uns sur la Cime de Cavais, et les autres (sans le savoir pourtant) tout près du détachement fuyard, à l'Alpe de Subiasque, où ils se mirent aussitôt à se retrancher.

La nuit qui survint fut d'un grand secours cette fois pour les pauvres Vaudois, qui avaient les ennemis si près d'eux; ils reçurent aussi les ténèbres avec encore plus de joie que l'on ne reçoit ordinairement la clarté du jour: et craignant d'avoir été découverts, ils voulurent en profiter en se mettant en chemin, prévoyant bien que le lendemain ils ne manqueraient pas d'être attaqués, quoique, si cela fût arrivé, on n'aurait pas eu bon marché d'eux, car combattant en désespérés, ils auraient vendu bien cher leur vie. Enfin, décampant à la sourdine, ils ne purent pourtant pas marcher dans un lieu pareil à celui où ils étaient sans faire rouler quelques pierres, dont le fracas fut entendu des ennemis, qui en furent alarmés et tirèrent trois coups de fusil à l'aventure; mais les Vaudois n'ayant garde de leur faire réponse, avançaient toujours pays, et passèrent heureusement au Bastier: je dis heureusement, parce que cet endroit étant un passage fort étroit, et ayant toujours été gardé, ils reconnurent pour un effet visible de la Providence divine, le bonheur de n'y trouver aucun obstacle. Ils peuvent aussi dire que tout fut miraculeux pour eux en cette occasion, comme en bien d'autres: en effet, n'est-il point surprenant que les ennemis étant campés tout autour de l'Aiguille, et occupant la cime des montagnes, les Vaudois qu'on cherchait de tous côtés passent pourtant sans être vus ni découverts à la Cercena, de là au pont de Pagan et ensuite à la Combe Guichard, où ils se retirèrent au Fragmon. Ils y demeurèrent jusqu'à ce que les ennemis, ayant appris qu'une brigade Vaudoise, sous le commandement du vaillant capitaine Laurent Buffe, faisait de grands ravages du côté d'Angrogne, décampèrent la nuit pour lui aller faire tête. Alors nos Vaudois, qui depuis leur fuite de l'Aiguille n'avaient presque osé se montrer, commençant à respirer l'air, se rendirent promptement à la Combe de la Ferrière pour y cueillir des châtaignes qui leur furent d'un grand secours, manquant alors de vivres: car les ennemis, croyant les affamer, avaient mis des gardes à toutes les combes; mais comme, pour épargner les soldats, ils avaient mis en quelques-unes seulement des paysans, il fut facile aux Vaudois de leur donner la chasse. Quand on fut revenu de la Combe de la Ferrière, ces pauvres gens envoyèrent du côté de Bobi, pour y cueillir en sûreté leurs châtaignes: ceux qui y avaient été envoyés rapportèrent que les ennemis sortaient dudit lieu de Bobi. Sur cette nouvelle, on s'embusqua à Marbec; les ennemis, qui croyaient que les Vaudois fussent du côté d'Angrogne, et qui marchaient sans se défier de rien, furent

fort surpris quand cette embuscade se mit tout à coup à faire feu sur eux; on leur tua, entre autres, un capitaine Chevalier de Malte, et plusieurs soldats; ils eurent aussi beaucoup de blessés, desquels un mourut en chemin. Après cette expédition on alla à l'Aiguille, pour voir de quelle manière les ennemis avaient traité cet endroit: et dans le temps qu'on s'occupait à y ramasser quantité de châtaignes et beaucoup de morceaux de pain, qu'on trouvait de côté et d'autre, on fut bien surpris de voir arriver quelques frères qui, venant du Val St-Martin, racontèrent ce qui leur était arrivé. Ces frères, écartés depuis si longtemps, étaient marchés droit au Rodoret, dans la pensée d'y rejoindre enfin la petite troupe des Vaudois: mais ils trouvèrent justement que les Français, qui étaient venus par Abries en Queyras, en avaient emporté les retranchements, de sorte que ne sachant de quel côté pouvaient avoir tiré leurs frères, de peur de tomber entre les mains des ennemis, ils avaient rebroussé chemin et étaient venus ainsi par bonheur à l'Aiguille.

Les ennemis, ayant remarqué par leur calcul que les Vaudois avaient été chassés du Rodoret le même jour qu'ils avaient été obligés d'abandonner l'Aiguille, se flattant et conjecturant de là tout à leur avantage, s'imaginaient les avoir déjà comme tout à fait exterminés: effectivement quelques Français réfugiés, qui étaient arrivés avec ceux de la Vallée de St-Martin, voyant les choses dans un si pitoyable état et apprenant que les Français faisaient un corps de 10.000 hommes et les Piémontais un autre de 12.000, se figurant que tout était perdu, se retirèrent fondant en larmes.

Comme on avait trouvé sur le capitaine ci-dessus tué à l'action de Marbec un mémoire au long et bien instructif de tous les endroits, où les plus cachés et les plus secrets, où les Vaudois avaient retiré du blé, de la farine et d'autres munitions de bouche, et qu'on s'imagina bien que ce détachement des ennemis n'était en marche que pour enlever tous ces vivres, on eut le soin de les transporter fort diligemment dans d'autres lieux.

Une partie des Vaudois étant retournés à la Combe du Val Guichard, les ennemis en furent si surpris, qu'ils s'en retournèrent tout confus d'où ils étaient venus. Cependant il arrivait toujours aux Vaudois quelque chose de mortifiant, car neuf ou dix Français réfugiés, qui s'étaient joints à leur troupe et qui, avec les autres, avaient juré près de Bobi de vouloir vivre et mourir avec eux, faussèrent une promesse si solennelle en désertant de la Combe des Charbonniers: il est vrai que ces déserteurs voulurent en quelque manière adoucir la perte qu'on faisait d'eux, car ayant sur leur route trouvé à Prals Broue plus

de quatre-vingts chèvres, ils les envoyèrent aux Vaudois qui en donnèrent deux à chaque compagnie, mais le reste, ayant été envoyé à la Combe du Val Guichard, tomba entre les mains d'un détachement des ennemis: une trentaine de Vaudois voulurent aller après ce détachement, mais une garde, qui avait été posée sur le Collet de Guérin, les obligea de se retirer, et on apprit même que 7 desdits déserteurs avaient été arrêtés.

Les ennemis, voyant que les Vaudois trouvaient toujours le moyen de leur échapper, eurent enfin recours à la ruse: sous prétexte de faire quelques propositions, ils envoyèrent un sergent qui, bien instruit, leur vint dire que M.^r de Haye, l'un des commandants Piémontais, serait bien aise de s'aboucher avec eux. Le nommé Jean Gras, dont il a déjà été parlé et qui leur était déserté, étant venu avec ledit sergent, était demeuré un peu derrière; ledit sergent l'appela, et après avoir fait quelques petites façons, il avança et fut aussitôt arrêté prisonnier. Son père l'étant venu voir à Marbec, fut épargné à cause de son âge et renvoyé avec un billet, par lequel on faisait savoir que si M.^r de Haye voulait avoir une conférence avec les Vaudois on la pourrait tenir le Mardi suivant à la Pause de Peirela, pourvu qu'il n'amenât avec lui qu'un seul soldat sans armes. Le lendemain le sergent vint demander aux Vaudois s'ils voulaient tenir leur parole: quoique ceux-ci vissent bien que cette seconde démarche n'était qu'un piège qu'on leur dressait pour arrêter quelques-uns de leurs principaux, et par là les obliger à relâcher ledit Gras, qui comme un traître était si nécessaire aux ennemis, ils répondirent pourtant audit sergent qu'ils étaient encore tout prêts d'entrer en conférence: mais, pour prévenir toute surprise, on envoya des soldats à tous les ponts avec ordre d'observer exactement jusqu'au moindre mouvement des ennemis, et quoiqu'on eût avis qu'un détachement s'était embusqué, le jour prescrit étant venu, on ne manqua pourtant pas, de la part des Vaudois, de se rendre au rendez-vous; mais n'y ayant pas trouvé mondit Sieur de Haye, on se retira sans pouvoir parlementer et sans avoir pu découvrir par quelle raison ce Général, qui en avait lui-même fait faire la proposition, au lieu de venir, envoya après, par manière de gasconnade, le père de Jean Gras avec le billet suivant: Si vous n'avez rien à me dire, j'ai encore moins à vous parler: et nous renvoyez Jean Gras, qui a été pris sur la bonne foi. Si on avait eu envie d'agir contre la bonne foi, on aurait arrêté aussi le sergent: mais d'avoir arrêté un traître à qui on n'avait rien promis, et qui même n'était pas envoyé ni venu sur la bonne foi, puisqu'il était demeuré derrière, on ne peut en aucune manière et sans injustice reprocher aux Vaudois

qu'ils aient manqué de bonne foi en cette occasion. Ils ne firent aussi aucune réponse sur cet article, s'étant contentés de répondre à mondit Sieur de Haye simplement de la manière suivante: Si vous fussiez venu au lieu assigné, comme nous y avons été, nous vous aurions parlé: ainsi la faute vient de vous, et non de nous, qui avons été si souvent trompés, que nous n'avons pas tort de nous méfier à présent de nos ennemis. C'est pourquoi nous sommes toujours les mêmes pour vous parler si vous venez au lieu assigné.

Les Vaudois, faisant réflexion sur ce que M.^r de Haye leur avait marqué dans son dernier billet: Prenez vos mesures, conçurent bien par là qu'à cause de leur petit nombre, ils devaient éviter autant qu'ils pouvaient la rencontre de leurs ennemis: c'est pourquoi aussi ils se retirèrent partie à Marbec et partie à l'Armaglier. Ceux qui furent à Marbec n'y furent pas plutôt, que prévoyant que les ennemis pourraient apparemment tenter quelque attaque au Val Guichard, ils envoyèrent au plutôt dire à ceux qui étaient à l'Armaglier, qu'ils eussent à les venir joindre le lendemain matin: ceux-ci, obéissant à cet ordre, se mirent en chemin et ayant rapporté que dans leur marche ils avaient découvert celle des ennemis, on trouva à propos de se retirer promptement à Barione, poste assez avantageux et qu'ils occupèrent effectivement, dans la résolution de vendre bien cher leur vie en cas d'attaque.

Les ennemis, de leur côté, furent dans toutes les combes, et y furant de tous côtés, ils y trouvèrent, à la vérité, presque toutes les caches où les Vaudois avaient leurs vivres, sans pourtant les découvrir dans leur poste: ce qui leur causa tant de dépit, qu'ils résolurent de tout mettre en usage pour une fois en venir à bout. Croyant y parvenir sans que les Vaudois pussent davantage leur échapper, ils postèrent des paysans du côté de Mirabouc, dans la vue de les attaquer tant par le haut que par le bas. Le soir étant survenu, les Vaudois descendirent dans la combe, et allèrent le lendemain à l'Essart, où les paysans les ayant découverts, vinrent non seulement fondre sur eux, mais même envoyèrent sur le champ avertir un détachement qui était sorti de Bobi, qu'il était temps de venir, qu'ils avaient trouvé les Barbets et qu'on en aurait bon marché. Ces pauvres gens se comptant perdus, et considérant le motif pour lequel ils avaient résolu de perdre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, sans beaucoup s'étonner, se retirèrent dans une maison ruinée aux Vallons, et ayant fait des trous d'où ils pouvaient faire feu, ils se défendirent vaillamment toute la journée. Les ennemis, voyant qu'ils ne pouvaient pas se rendre maîtres d'eux, s'avisèrent de les vouloir envelopper: mais nos vaillants Vaudois, ayant conçu leur dessein, firent une si vigoureuse sortie, qu'ils les en

empêchèrent. Sur le soir, il vint aux ennemis un secours de Bobi, qui devait effrayer les Vaudois: mais pour leur consolation la nuit, venant aussi à leur secours, ensevelit dans ses ténèbres l'image de leur perte, qu'ils avaient eue toute la journée devant leurs yeux. Cependant ils n'eurent dans cette action qu'un blessé, qui s'appelait François Martinat, et qui par la négligence de son frère tomba le lendemain entre les mains des ennemis: cet homme se battit en désespéré, tout blessé qu'il fût, car son fusil ayant manqué, il se défendit encore la bayonnette à la main, jusqu'à ce qu'enfin un coup de sabre lui tranchant la tête, trancha le fil de ses jours. Les ennemis ayant appris que cet homme était celui qui avait si adroitement conduit l'affaire de Sibaud, furent fort réjouis de sa perte, comme on le peut voir par l'extrait suivant d'une lettre de Turin, du 11 Décembre 1689:

Je vous ai marqué que l'entrevue avec les Barbets n'a abouti à rien: il n'en resté que 40 dans la Vallée de Luzerne, qui sont fort fatigués de la guerre, et qui sont ceux qui avaient envie de se rendre, d'autant plus que leur chef s'est trouvé être un des trois que l'on arrêta dernièrement. C'est un homme de distinction par sa bravoure, et c'est lui qui égorgea si proprement le corps de garde de Bobi: il a été reconnu par les Capucins, ce qui le jeta dans une grande consternation. Il en reste 400 dans les hauteurs de Luzerne, à un village nommé Balsille: les Français ont jugé à propos de les laisser assez en repos, et ils ont même commencé à défilier pour se retirer. Cependant M.^r de l'Ombraillé étant ici, on dit que S. A. R. l'a engagé à faire encore un nouvel effort, et même il est allé à ce sujet s'aboucher avec M.^r d'Herleville. S. A. R. a aussi fait venir le Marquis de Parelle, qui attend, dit-on, le résultat; mais l'on croit que tout ce que l'on pourra entreprendre sera inutile, les Huguenots continuant d'avoir du Pragela tout ce dont ils ont besoin; jamais on n'avait tant cuit de pain dans un village qu'un jour qu'il allèrent justement le voler: et la fortune voulant les favoriser, fit que dernièrement un berger, s'étant trop avancé, tomba entre leurs mains avec tout son troupeau, de sorte qu'ils en ont assez pour leur carnaval, et selon toutes les apparences, ils passeront tranquillement l'hiver dans les Vallées. L'on croit aussi que nos troupes seront employées ce printemps à autre chose.

L'auteur de cette lettre avait sans doute ouï sonner l'horloge, comme la suite le fit voir six ou sept mois après. Mais revenons à cette pauvre petite troupe, au secours de laquelle nous avons dit que la nuit était venue si à propos. Les ennemis prirent toutes les précautions les plus apparentes pour ne pas les manquer; ils postèrent des gardes

dans toutes les avenues, et s'attendaient de les attaquer avec succès le lendemain matin; mais eux, s'étant divisés en trois ou quatre petites bandes, trouvèrent encore moyen d'échapper, et en effet ils se glissèrent si adroitement, qu'ils arrivèrent heureusement les uns à la Combe de Guichard, d'autres à Balmadaut, et les autres à Cumien, au-dessus du Villar, où ils se tinrent cachés le mieux qu'il leur fut possible.

Dans cet état ils avaient, entre autres déplaisirs, celui de se voir divisés; mais Dieu les rassembla bientôt fort miraculeusement, lorsqu'ayant été chercher des châtaignes du côté de Malpertuis, ils se retrouvèrent: bientôt après ils firent aussi rencontre des ennemis, qui allaient à la Combe de Ferrière, qui tuèrent un des leurs, et qui en prirent un autre nommé Jean Ruel, de Rora, qui, à ce qu'on dit, avait été blessé, tandis que les autres se sauvèrent au haut du Barriont, et de là se retirèrent du côté de Balmadaut, où, ne sachant de quoi vivre, ni quel poste occuper, où ils pussent demeurer en sûreté, et craignant même que les neiges ne les vinssent renfermer, ils ne virent aucun remède à tant d'inconvénients, sinon de se séparer derechef, en allant les uns d'un côté et les autres de l'autre, sans savoir ni que faire ni que devenir, et n'ayant devant les yeux que la fatale pensée de juger que les ennemis n'attendaient rien autre chose sinon que les frimas vinssent achever de les perdre misérablement. Lorsqu'ils envisageaient eux-mêmes leur perte comme inévitable, et qu'ils n'avaient pour toute consolation que leur confiance en Dieu, Sa Divine Majesté inspira à ceux du Val St-Martin de les envoyer chercher, ce qui les mit à couvert de toutes insultes; il n'y en eut que douze qui ne les suivirent point et dont les aventures passent encore tout ce qu'on a déjà vu.

Ceux-ci, qui s'étaient retirés dans une grande balme derrière l'Essart, n'osaient en sortir de peur que, laissant sur la neige leurs traces, elles ne les vendissent à leurs ennemis. Quelques jours s'étant ainsi écoulés et le peu de vivres qu'ils avaient ayant été dissipé, la faim les obligea à tout hasarder. Un Dimanche qu'il neigeait, ils sortirent donc de leur balme, pour aller chercher quelque peu de blé et de farine, et dans le dessein de se retirer après dans la balme de la Biava, qui est un poste très avantageux. Le lendemain, les paysans ayant découvert leurs traces imprimées sur la neige, se mirent à les suivre à la piste au nombre de 125; (1) et peu s'en fallut qu'ils n'environnassent ceux qui étaient dans ladite balme; mais Dieu leur avait inspiré de se retirer un petit quart d'heure avant que les ennemis vinssent. C'est pourquoi un qui était resté dans la balme courut promptement

(1) Ici reprend le manuscrit.

ment après les autres pour les avertir, de sorte que, profitant de l'avis, ils jetèrent sur la neige les fardeaux dont ils étaient chargés, et se retirèrent en diligence au sommet de la montagne en un poste favorable, où les ennemis, suivant pas à pas leur piste par la neige, croyaient de les aller prendre en vie, mais derechef Dieu donna aux Vaudois la force et le courage de leur résister si vigoureusement que des quinze premiers coups de fusil qu'ils tirèrent ils en blessèrent treize, comme on l'a su des ennemis mêmes venant pour parlementer, ce qui n'est pas une petite merveille que douze, dont il n'y avait encore que deux qui tirassent, tinssent ainsi contre cent vingt-cinq, dont il y eut assurément 4 ou 5 morts, et 7 ou 8 blessés, sans que les douze eussent autre mal que la fatigue et le froid, dont étant à demi morts ils se retirèrent dans cette balme de la *Biava*, qu'on a dit, passant par des précipices effroyables; mais deux jours après, voyant qu'il leur faudrait périr dans un lieu si froid, ils redescendirent dans la Combe, pour aller chercher la retraite de la *Lauze* au *Val Guichard*, afin d'y passer l'hiver, et d'aller, en cas d'attaque, vendre chèrement leur vie sous quelque pointe de rocher. Mais comme ils prenaient cette route sur le soir, voilà qu'inopinément ils rencontrent leurs frères du Val St-Martin, et comme ils étaient tout épouvantés, croyant que ce fussent des ennemis, ils jetèrent encore une fois leurs faix dans la neige, et se mirent à l'affût au coin d'une maison, d'où tirant, il leur arriva de tuer un des autres, et puis après s'être reconnus ils pleurèrent de joie d'avoir retrouvé leurs frères et d'apprendre qu'il y en avait encore un assez bon nombre au *Val St-Martin*.

Le lendemain, cette troupe ainsi renforcée ayant passé le *Col de Julien*, toute joyeuse se rendit à la *Balsille*, dans le Château, ou plutôt dans les rochers de laquelle ils trouvèrent les autres qui avaient quitté le *Rodoret*, et où ils apprirent que les ennemis, après avoir rasé les deux tiers du bourg de *Bobi*, n'y laissant pas une pierre, avaient fortifié le reste d'une muraille sèche avec des guérites.

CHAPITRE CINQUIÈME

contenant les aventures de ceux qui étaient restés au Val St-Martin jusques à la réunion dont on vient de parler, avec ce qui leur arriva dans leur commune retraite à la Balsille jusqu'aux deux grandes attaques de ce poste là.

Après avoir suivi, dans les deux chapitres précédents, les traces du petit parti qui se sépara des autres au *Villar*, il est juste que nous venions retrouver le gros que nous avons laissé sur la fin de Septembre logé à *Villesèche* et aux environs, comme aux *Prals* et au *Rodoret* et où, comme le corps que nous venons de voir, qui était allé en Val Luzerne, avait eu en tête les gens du Duc, eux au contraire eurent après cela presque toujours à faire avec les gens du Roi de France.

Il est vrai que ce changement d'ennemis n'arriva pas d'abord, et que ceux du *Val St-Martin* furent encore poussés par le *Marquis de Parelle* jusqu'à ce qu'ayant perdu tous les autres postes, on se fût réfugié à la *Balsille*. Voyons ce qui les y achemina.

Le Samedi 15 d'Octobre 1689, qui fut le jour de la désertion de Turrel, les Vaudois, tant Piémontais que Français, qui étaient aux *Prals* se mirent en marche sur le soir pour se joindre à ceux qui étaient au *Rodoret*, où l'on avait amassé force blés, et où était le gros avec les otages et les blessés. Et ils y venaient sur ce qu'on leur avait envoyé représenter la nécessité qu'il y avait de le faire. à cause que les ennemis avaient paru le jour précédent, et arrivant au camp quelques heures avant jour ils aperçurent un détachement des ennemis sur la cime de la montagne, mais ne les reconnaissant pas, ils sifflèrent deux ou trois fois, ce que les ennemis entendant ils sifflèrent aussi, tellement que les Vaudois les ayant approchés furent bien étonnés de voir qu'on leur tira dessus, ce qui les obligea de se retirer tout épouvantés, et ce fut alors qu'il y en eut qui, traversant de prodigieuses montagnes, allèrent dans la Vallée de Luzerne où, trouvant, comme nous avons vu, ceux qui avaient perdu l'*Aiguille*, il y en eut plusieurs qui perdirent courage et désertèrent. Le bétail, que M.^r Arnaud leur avait aussi écrit d'amener au *Rodoret*, n'y vint point, parce qu'il se trouva que les bergers avaient voulu le mener à l'*Aiguille*, près de laquelle il fut pris, ainsi qu'il a été dit.

Quelques autres de ce même détachement de *Prals*, n'ayant pas voulu suivre les autres, qui ne pouvant pas passer au *Col de Julien* allèrent par le *Queyras* en *Val Luzerne*, allèrent coucher à l'*Alpe de la Salse*, et de là, traversant pendant quelques jours de grands précipices, ils arrivèrent au sommet de la montagne, d'où ils découvrirent le gros qui travaillait à s'accommoder à la *Balsille*, où il venait de se réduire après avoir perdu de cette manière le *Rodoret*.

Le Dimanche 16 d'Octobre, M.^r *Arnaud*, revenu depuis peu, distribua la Cène dans un pré proche de *Besset*. Mais ce jour-là même, le *Marquis de Parelle*, après avoir marché toute la nuit pour passer la montagne de la *Buffa*, descendit avec son armée sur *Villesèche*, qu'on abandonna, et dont il fit brûler tout l'envers jusqu'au *Perrier*, faisant même tuer un de ses soldats parce qu'il avait dit qu'on les menait à la boucherie; en effet, il ne fut pas monté à *Riouclaret*, qu'on y envoya contre lui un détachement de cent hommes qui prit un convoi au milieu de deux de leurs bataillons.

Quelques jours après, le camp volant, que les Vaudois du *Rodoret* envoyaient tous les jours au *Col de Clapier*, dit qu'il avait vu les ennemis descendre aux flambeaux par la Vallée de *Salabertran*. Et le Samedi 22 d'Octobre l'ennemi fit mettre le feu à la *Balsille*, par quelque révolté, ce qui obligea le détachement du *Col de Clapier* d'y aller, mais en vain, car on ne vit personne, ce qui fit comprendre que c'était une feinte de l'ennemi afin qu'on lui laissât le libre passage du *Col de Clapier*.

Un faux espion encore, qu'avaient les Vaudois, travailla à leur faire prendre le change, en leur disant qu'il devait descendre des ennemis par le *Col del Pis*, ce qui fut cause qu'on envoya un détachement à la *Balsille*, qui amassa des pierres en un lieu fort avantageux au-dessus et qui rencontra au lieu d'ennemis des gens qui ne valaient pas plus, puisqu'il trouva le capitaine *Fonfrède*, son lieutenant et 21 soldats qui désertaient; ce qui se découvrit, parce qu'ils ne se rendirent qu'à peine aux instances que le capitaine du détachement leur fit de se joindre à lui, et qu'ils ne le firent que parce qu'ils voyaient qu'il entraînait dans un soupçon qui l'aurait porté à faire main basse sur eux s'il avait été bien assuré de leur dessein, qu'ils ne manquèrent pourtant pas d'exécuter pendant la nuit; mais, croyant de fuir la main des hommes, celle de Dieu les attrapa, puisqu'ayant été pris par les ennemis, ils furent tous pendus, excepté *Antoine Blion* de *St-Jean*, capitaine, qui resta prisonnier.

Et au sujet de ces désertions, il ne faut pas oublier qu'en ce temps-là on reçut une lettre d'un capitaine Suisse, qui était en

garnison à la Pérouse, par où il demandait s'il y avait quelqu'un parmi les Vaudois qui voulût prendre parti dans sa Compagnie, puisque *Turrel* leur commandant avait été pris. On fit traduire en français cette lettre par un soldat de Neuchâtel qui avait voyagé en Allemagne, et on lui fit en allemand une réponse qui portait que les exemples du passé devaient servir de règle pour le présent et pour l'avenir, et que celui-là même de *Turrel* était un des plus remarquables.

Ce même jour-là, l'ennemi, au nombre de plus de deux mille hommes français, qui étaient campés au *Pragela*, entra dans la *Vallée St-Martin* par le *Col de la Tana*, et ils vinrent camper aux *Champs la Salse*; comme ils montaient dans la vallée, un petit détachement que l'on avait fait tira sur eux plusieurs coups auprès du *Perrier*; mais comme les ennemis étaient en si grand nombre, il fallut se retirer sur les rochers et joindre l'autre troupe qui était occupée à faire un bastion (1) près de *Fontaines*; mais le détachement trouva que l'on avait déjà abandonné ce lieu-là, par où l'ennemi devait monter pour aller à *Prals*, et à l'entrée de la nuit on se réduisit tous au *Rodoret*, après avoir laissé un corps de garde à l'avenue du Collet. On tint d'abord conseil sur ce qu'il y avait à faire, voyant bien qu'il n'y aurait pas moyen de tenir au *Rodoret*, vu le grand nombre d'ennemis qu'on avait vu qui s'approchait pour l'attaquer. La désunion ne fut pas petite, les uns voulant aller du côté de *Bobi* et les autres du côté d'*Angrogne*, parce que le capitaine *Buffe* y était allé avec un petit camp volant, qui eut cependant bien de la peine à s'en tirer, puisque les ennemis l'environnaient de toutes parts, en sorte que pour joindre les autres, qu'il trouva enfin à la *Balsille*, il lui fallut passer sur les terres du Roi.

Mais pour empêcher que ces pauvres gens ne s'allassent perdre, comme ils auraient fait, soit qu'ils fussent allés du côté de *Bobi*, soit qu'ils eussent pris le chemin d'*Angrogne*, puisque les ennemis étaient partout en campagne de ce côté-là, et que pour comble de malheur on ne tenait plus l'*Aiguille*, Dieu permit que le capitaine *Poulat* et son sergent dissent de si bonnes raisons en faveur du Château de la *Balsille*, qu'ils firent consentir les troupes de s'y retirer.

Cette résolution prise, on convint aussi que pour l'exécuter plus facilement, ou du moins sans avoir l'ennemi aux trousses pendant la marche, il fallait faire mine de se vouloir défendre, c'est

(1) Corrigé, d'une autre main: *redoute*.

pourquoi l'on se mit à faire, du côté par où ils devaient venir, des retranchements tout nouveaux, qui leur fissent croire qu'il ne serait pas aisé de les forcer; mais après les avoir haussés du mieux qu'on put, on les abandonna deux heures avant le jour, et l'on se mit à marcher par une obscurité si grande, qu'il fallut que les guides s'affublassent de linceuls ou de chemises et de tout ce qu'on put trouver de blanc, qu'on leur jeta sur les épaules, afin qu'on ne les perdît pas de vue.

Le chemin était si difficile que les plus vigoureux avaient de la peine à s'en tirer, marchant bien souvent à 4 pieds et ce fut en ce trouble que les otages se sauvèrent, ayant corrompu le garde qui se retira avec eux. Cependant deux des blessés suivirent, toujours à cheval, sans se précipiter, comme il est tout évident qu'ils l'auraient fait, sans un secours tout visible et tout particulier de Dieu qui les conduisait, car jamais les Vaudois n'ont repassé par là, ce qui leur arriva souvent depuis, que les cheveux ne leur dressassent en la tête de voir comme ils avaient passé de nuit, où ce n'était qu'avec le plus grand danger, et qu'avec la plus grande peine, qu'on osait passer de jour.

Ce fut pourtant sans autre accident qu'ils arrivèrent à la *Balsille*, au lieu appelé *al Châtels* ou le *Château*, où ils se confirmèrent dans la résolution d'y attendre de pied ferme l'ennemi, sans plus courir de montagne en montagne, comme ils avaient fait si souvent.

D'abord ils se mirent à se retrancher tout autour; ils firent des chemins couverts et chaque Compagnie fut obligée de faire tant de toises de fossés ou de murailles, selon que les Compagnies étaient grosses ou petites. Leurs cabanes, au nombre de passé 80, furent toutes creusées dans la terre avec de petits conduits ou des rigoles tout le tour, pour empêcher l'eau d'y entrer. On faisait le prêche deux fois le Dimanche et une fois le Jeudi, et la prière soir et matin; après quoi on prenait deux hommes des grosses Compagnies et un de celles qui n'étaient pas fortes, avec un capitaine tour à tour, pour travailler à leurs fortifications, qui étaient des retranchements ou des coupures l'une sur l'autre, autant que le terrain en put permettre, ce qui alla jusqu'au nombre de dix-sept, dont, quand on aurait forcé l'une, il aurait fallu parler à la seconde, et ainsi consécutivement, les assiégés pouvant, s'il le fallait, se retirer de l'une à l'autre.

Ils montaient la garde tous les soirs pour garder l'entrée du chemin de la *Balsille*, le pont et le moulin. Et à l'égard de celui-ci, il y a une particularité digne de remarque: c'est que la meule de

ce moulin, laquelle a toujours tourné jusqu'à ce qu'on y ait mené le canon pour la dernière attaque, avait été jetée dans la rivière, il y avait cinq ans, par les frères *Tronc* ou *Poulat* de la dite *Balsille*, l'un des frères ayant dit : *Ce ne serait point tant mal fait de la cacher, peut-être pourra-t-elle nous servir un jour.* On la tira donc de la *Germanasque*, où elle avait passé tout ce temps-là couverte de sable et de pierres, et, à l'aide d'un levier ou d'une barre que l'on passa au milieu, douze hommes la portèrent une grande demi-lieue et en rebâtirent le moulin, qui a servi aux Vaudois tant qu'ils ont tenu la *Balsille*. Il est vrai qu'outre celui-là ils eurent encore un autre moulin à une demi-lieue loin, qui était celui de *Macel*; mais parce que le chemin en était assez ouvert pour pouvoir être insulté de divers endroits, il n'était pas si fréquenté; cependant parce que le premier était petit, et qu'on n'y pouvait moudre chaque jour que trois hémines par Compagnie, et que chacun était bien aise de faire sa petite provision de farine pendant qu'on avait le temps et les moulins, on se servait de tous les deux, ayant mis deux meuniers au premier et un au second, dont nous aurons bientôt occasion de reparler, puisqu'il faut que nous revenions à considérer les démarches des ennemis.

Ceux-ci, étant venus pied à pied au *Rodoret*, furent bien étonnés de n'y trouver autre chose que les petites provisions des Vaudois, qui, parce qu'ils y avaient aussi un moulin, y étaient fournis de pain et de farine, outre quoi ils y avaient des châtaignes, des noix, des pommes et du vin. La peine des Français fut à deviner où ceux qui avaient amassé ces munitions de bouche pouvaient s'être retirés avec leurs munitions de guerre. Leur première pensée ayant été que ce pouvait être à *Pral*s, ils y allèrent, et y restèrent quelques jours et tandis que les troupes du Duc, selon le concert pris entre eux, occupèrent le *Col de Julien* pour couper la communication avec ceux qui étaient en *Val Luzerne*, les Français campés à *Macel*, à la *Salse* et aux *Pral*s, commandés par M.^r de l'*Ombraille*, se saisirent de tous les postes du *Val St-Martin*, de sorte qu'ils tenaient comme enfermés les Vaudois qui, pour assurer la *Balsille*, gardaient un poste avancé nommé le *Passet*, duquel les ennemis, qui les avaient enfin découverts, voulant les attaquer, s'approchèrent et même, s'étant levé un brouillard si épais qu'à peine se voyait-on à sept ou huit pas, ils s'en prévalurent, et bâtirent là-dessus un stratagème, qui est qu'ayant laissé d'un côté quelques soldats seulement qui faisaient beaucoup de bruit, en criant sans cesse : *Qui vive ! Qui vive !* leur gros gagna cependant le haut, en faisant le tour et

surprit un corps de garde dont il approcha presque à se pouvoir saisir par la casaque; mais, quoiqu'ils tirassent comme à bout portant sur les Vaudois, Dieu permit qu'il n'y en eût aucun de tué ni de blessé, ce qui paraît incroyable, et qui servit à les consoler de la perte qu'ils avaient faite de *David Cardon* dans une escarmouche des jours précédents.

Les ennemis ayant par cette ruse gagné le *Passet*, s'avancèrent Vendredi 29 pour attaquer le Château de la *Balsille* faisant plusieurs détachements qui, depuis le Vendredi jusqu'au Dimanche au soir, demeurèrent dans des bois inhabitables, nonobstant la neige qui ne discontinua point de tomber, jusques là qu'on a su que plusieurs en eurent les pieds gelés, et que si on les eût suivis on les aurait tous précipités. Pendant ces trois jours qu'ils environnèrent le Château ils firent plusieurs offres, mais inutiles, et croyant de passer le pont pour brûler l'autre partie du village de la *Balsille*, qui est séparée par la rivière, les deux premiers qui l'essayèrent furent tués sur ledit pont et le troisième blessé. Mais, le lendemain 30, ils firent un si grand effort, qu'ils passèrent le dit pont pour accomplir leur dessein, ce qui avec ceux des jours précédents leur coûta une soixantaine de morts et de blessés, sans qu'aucun des Vaudois eût le moindre mal.

Le Dimanche au soir, 31 d'Octobre, huit jours après qu'on eût quitté le *Rodoret*, les ennemis se retirèrent à *Macel* et à la *Salse*, gardant, outre cela, le Col du *Clapier*, afin qu'on ne pût pas aller en *Pragela*; mais un jour, ayant fait un détachement, on les attaqua si vertement au-dessus dudit Col qu'on en défit un grand nombre. Il est vrai que du côté des Vaudois le capitaine *Gardiol*, qui fut blessé à l'épaule, en mourut quelque temps après, faute de médicaments.

C'est sur ce même Col que les ennemis, ayant aperçu le capitaine *Buffe*, qui venait de *Garnier* avec dix soldats, firent trois embuscades qui toutes déchargèrent sur eux, sans que ceux-ci reçussent aucun mal.

Le 6 de Novembre; les ennemis firent un détachement considérable pour venir à *Macel* briser le moulin, ce qui fut fait, et en voici l'occasion. Trois hommes des Vallées, qui avaient changé de religion, avec la sœur de *Jean Frasque*, capitaine de la Compagnie de la *Tour*, allèrent voir les Vaudois à la *Balsille*, et le plus méchant de tous, qui était fils d'un certain *Jean Nicol* (1) de la communauté

(1) *Nicol*, corrigé *Micol*. Les deux formes du nom ont été en usage jusqu'au XVIII^e siècle.

de *Chabrans*, limite de la *Maneille*, qui avait changé de religion il y avait 15 ans, se montrant digne fils de ce méchant père, dit à son retour à *Bobi* à *Salignac*, qui y était avec sa Compagnie toute de révoltés, que le moulin de *Macel* n'était point gardé, qu'il était éloigné de la place et qu'on attraperait quelques-uns de ces gens, qui venaient y moudre sans corps de garde. Ce *Salignac*, avec cet espion et ce traître, s'en vinrent à la *Pérouse* où était M.r de l'*Ombraille*, qui commanda 500 hommes de ceux qui étaient au *Perrier* et à la *Maneille* dans le *Val St-Martin*, et de ceux de *Boursset* et de *Garnier le Maure* de *Pragela*, pour cette belle expédition d'aller rompre un moulin; et en effet ils surprirent quelques *Vaudois* qui faisaient du pain à un village voisin, auxquels ils donnèrent la chasse après une grande décharge qu'ils firent autour dudit village, qui n'aboutit pour eux qu'à prendre trois pauvres réfugiés Français, dont deux qui étaient malades se sauvaient en chemise; ils les tuèrent sur l'heure et leur coupèrent la tête et pendirent au cou de l'un les marques naturelles de son sexe, et pour celui qui était en santé, ils l'obligèrent de porter les têtes des deux autres à la *Pérouse*. Ce bon personnage priaît Dieu avec tant de zèle et parlait au monde avec tant de douceur que le juge du lieu, tout catholique romain qu'il était, le demanda à M.r de l'*Ombraille* pour valet; mais celui-ci, qui ne parlait jamais que de tout exterminer, menaça le juge de le faire pendre avec. Il est vrai que M.r le Marquis d'*Erville*, gouverneur de *Pignerol*, ne voulut point qu'on pendît ce prisonnier sur les terres de son gouvernement, ce qui fut cause qu'on l'exécuta au *Château du Bois*, terre de la Vallée de *Pragela*, après quoi l'on mit sa tête sur une perche afin que les soldats qui venaient de France et qui passaient par là le vissent. Et les curés et les gardes allaient incessamment disant *que c'était là la fin des Barbets*.

On ne saurait assez louer tout ce que fit et que dit ce réfugié Français. Il fit une belle et ardente prière à son Dieu, laquelle édifia tous les assistants, dont la plupart avaient changé de religion et qui pleuraient voyant une fermeté et une constance qui leur reprochait leur faiblesse. Lorsqu'il montait sur l'échelle, il dit à la Justice et au bourreau *qu'il était bien aise de mourir, qu'il ne voulait point changer de religion et qu'il souffrait pour une cause juste. Que les Vaudois avaient encore du pain, du blé, du sel et de la poudre. Qu'ils avaient encore assez de gens pour se défendre, et que pour lui, qui n'était qu'un, que l'on faisait mourir, Dieu leur en susciterait cinq cents.* Prophétie qui eut son accomplissement quelques

mois après à la déclaration du Prince. Cet homme-là était fort craignant Dieu et c'était la charité qui l'avait porté, ce matin-là qu'il fut pris, à aller à ce village pour avoir soin de ses deux camarades et pour tâcher de les faire venir avec les autres, si leurs forces le permettaient. Une des choses sur quoi on le questionna le plus, fut de tâcher de savoir de lui, d'où les Vaudois prenaient leur sel; mais sans vouloir leur dire ce qu'il en savait pour ne les pas trahir, il dit simplement, ce qui était une vérité et en quoi il ne blessait point sa conscience, qu'ils en tiraient du salpêtre même.

C'est ainsi que parmi ce nombre de Français qui, après s'être joints aux Vaudois, témoignèrent ensuite de la légèreté en désertant, comme on l'a remarqué, il y en eut pourtant quelques-uns de la même nation qui se trouvèrent de meilleure trempe, et du caractère de ces derniers était certainement le S.^r *François Huc*, natif de la ville du *Vigan* en *Cévennes*, qui, étant parti avec les Vaudois, les a toujours fidèlement servis en qualité de lieutenant de la Compagnie de *François Tronc*, faite d'une partie de celle des volontaires, en récompense de quoi il fut fait capitaine dans les religionnaires fournis par S. M. B. et par M.^{rs} les États. Le bon témoignage qui lui a toujours été rendu par tous ceux qui le connaissaient, et surtout par M.^r *Arnaud* qui l'a toujours loué de valeur, de zèle et de probité, nous a portés à faire cette petite digression à son sujet, avec d'autant plus de justice qu'il est un de ceux, des papiers duquel on a tiré une bonne partie de ces mémoires qui, n'étant venus que de personnes consciencieuses, ne contiennent que la pure vérité des faits.

Or, soit que la saison, qui rendait désormais le pays impraticable, le voulût ainsi, soit que les ennemis fussent las de se morfondre inutilement, ils se déterminèrent d'abandonner tout le haut depuis cette affaire du moulin de *Macel* et du *Col de Clapier*, d'où descendant ils criaient aux Vaudois qu'ils attendissent à *Pâques*. Les Français abandonnèrent donc *Macel*, la *Salse*, *Fontaines*, le *Rodoret* et *Prals*, qu'ils rasèrent entièrement après en avoir tiré tous les blés et tout ce qu'ils jugeaient pouvoir servir à l'entretien des Vaudois, et brûlèrent presque toutes les maisons, les granges et les gers (1), se retirant à la *Maneille* et au *Perrier*, où ils firent des retranchements avec de hautes palissades autour de leurs corps de garde pour les mettre hors d'insulte, n'ignorant pas ce que savaient faire les Vaudois.

(1) Corrigé, d'une autre main: *Paillers*.

Dès lors ceux-ci, qui restaient encore au nombre de 400, et qui n'avaient pour tout nid que leurs huttes qu'ils avaient plutôt fouies que dressées à la *Balsille*, eurent là une espèce de répit parmi de fréquents avis qu'on viendrait les visiter, les uns disaient au 1 de Janvier, les autres au 2 de Février, et enfin les derniers à Pâques. Cependant cela ne les épouvantait pas, surtout réfléchissant qu'ils étaient venus à la *Balsille*, sans savoir de quoi ils y vivraient le lendemain, qu'il leur réussit d'amasser des choux et des raves qu'ils mangeaient sans graisse et sans sel, en faisant bouillir du blé pendant plusieurs jours jusqu'à ce que, comme on a dit, ils eussent relevé le moulin de la *Balsille*, où ils éprouvèrent des merveilles bien capables de couvrir de confusion ceux que la défiance avait fait retirer, puisque, quelque soin que prissent deux Puissances si considérables pour faire mourir de faim et de froid les Vaudois, Dieu leur faisait trouver des retraites et des vivres, ce qu'ils expérimentèrent d'une façon toute particulière lorsqu'ils se furent ainsi renfermés dans la *Balsille*, qui était au commencement comme une espèce de prison d'où ils n'osaient pas sortir le nez et cependant ce fut de là qu'ils se firent des provisions, quelquefois même pour assez longtemps.

On remarque même qu'une fois, après être entrés là dedans, on disputa longtemps si l'on ferait un détachement pour aller butiner vers *Pramol* et vers *St-Germain*, et enfin on le fit contre l'avis de plusieurs qui disaient que l'on s'allait perdre, et bien en prit de l'avoir fait, puisque sans cela l'on aurait manqué de tout, car le lendemain qu'on fut de retour, il tomba une prodigieuse quantité de neige qui les enferma. Une autre fois, après avoir quasi tout consumé, on résolut un détachement pour le *Pragela*, le temps étant très mauvais, qui devint ensuite beau pour aller au haut de la montagne, où l'on fut à l'entrée de la nuit, et le lendemain au point du jour on se trouva au même endroit de retour pour le quartier. En un mot, Dieu, qui à leur arrivée aux Vallées de *St-Martin* et de *Luzerne* leur fit trouver du pain, du vin et de la viande pour se nourrir les premiers jours, de même que de la farine et du riz, des légumes, du blé dans les maisons et dans les champs, coupé et à couper, les jardins en bon état, bonne récolte de châtaignes et de vin, qui aurait suffi pour deux années à quatre fois plus de gens, continua de leur procurer la subsistance dans leurs plus grandes détresses, surtout par la merveille des blés qui, n'ayant pas été moissonnés partout, se conservèrent sous les neiges en Janvier, en Février et jusqu'en Mai de l'année suivante, qu'ils en recueillirent

qui n'étaient presque point gâtés, et principalement ceux de *Rodoret* et de *Prals* qu'on allait recueillir lorsque la venue des Français en fit abandonner le dessein, et que la Providence voulut qu'ils restassent sur les champs, autrement ils auraient été brûlés dans les granges et aux gerbiers (1), et n'auraient pas servi, comme ils firent, à nourrir les Vaudois, qui les moissonnèrent au cœur de l'hiver en les tirant de dessous les neiges.

Pendant cet espèce de calme, les Vaudois, se trouvant les coudees un peu plus franches, envoyaient de fréquents détachements tantôt par leur propre Vallée pour ramasser le reste des blés, tantôt en celle du *Pragela* pour du pain, et tantôt en celle de *Queyras* pour du sel et pour de la graisse.

Leurs plus fréquentes courses étaient en *Pragela*, et surtout aux bourgs de *Garnier* et de *Bourset*, et un jour qu'ils avaient de leurs gens en ce dernier lieu, le syndic leur dit qu'on voulait parlementer et qu'il fallait qu'il vînt trois ou quatre capitaines avec sept ou huit soldats pour conférer le Mardi suivant, qui échéait au troisième jour de l'an 1690, et il donna même un billet au capitaine qui avait bu avec lui, qui portait le même avis, et qu'il avait quelque chose de bon à leur dire; ce qui était une insigne trahison que cet apostat leur brassait, afin qu'ils ne vinssent plus demander de pain dans ces villages, car on a su depuis qu'il avait dit qu'il aimait mieux dépenser tous les jours quelques pistoles du sien à maintenir les soldats que de souffrir que les Vaudois y allassent plus rien querir. En effet, par l'avis qu'il donna aux ennemis de ce qu'il avait tramé contre les Vaudois, les Français envoyèrent promptement 200 hommes en garnison à *Bourset*, qui mirent quelques embuscades aux avenues, de sorte que les Vaudois ayant ajouté foi à la proposition de ce fourbe et ayant envoyé au jour convenu un capitaine accompagné de quelques soldats, comme ils approchaient du *Bourset*, une des embuscades fit sur eux une si furieuse décharge que *Michel Bertin*, qui était le capitaine, fut tué, à qui ils coupèrent ensuite la tête; deux soldats furent blessés, mais de légères contusions, l'un à l'oreille et l'autre à l'épaule, et tout le reste reçut des coups au chapeau, aux souliers et à la casaque. Mais cette trahison ne tarda pas d'être vengée, car les soldats de *Bourset* paraissant ensuite sur le *Col de Clapier* pour tâcher de surprendre une vingtaine de Vaudois qui y étaient, on fit un petit détachement qui les harcela si bien tout le jour, qu'il y eut des ennemis 60 tant morts

(1) Remplacé, d'une autre main, par *Pailliers*.

que blessés. (1) Outre quoi l'on alla brûler les maisons autour de Bourset et tout le village de la *Troncha*.

Quand ceux de *Bobi* allaient en parti, on les exhortait fort à ne se pas exposer à aller du côté de chez eux, le danger y étant trop grand à cause des corps de garde des ennemis; cependant, un des derniers jours de Janvier, quelques-uns qui en voulaient prendre le chemin, venant à découvrir trois hommes armés qui s'en allaient à *Mirebouc*, leur coururent sus, et en tuèrent un, qui portait des lettres, par où l'on apprit ce qui se passait dans le monde, et ainsi plusieurs articles qui furent de grande consolation aux Vaudois à qui ceux de *Bobi* les apportèrent, et ce qu'il y eut de particulier est qu'on connut visiblement que Dieu avait dirigé cet événement pour consoler ces pauvres gens, et pour les encourager par les bonnes nouvelles que ces lettres leur apprirent, car celui qui portait les dites lettres au Gouverneur de *Mirebouc* était parti de *Briqueras* contre le sentiment des siens, et ceux de *Bobi* étaient aussi sortis de la *Balsille* contre l'avis de leurs frères. Cependant la Providence Divine, qui avait ses fins, voulut que *Villefranche* partît de *Briqueras*, et que ceux de *Bobi* sortissent de la *Balsille* pour le rencontrer.

Le Dimanche 12 de Février st. nouv., on vit arriver à la *Balsille* le nommé *Parander* de *St-Jean* et *Nicolas*, fils d'un maître *Richard* de *Prals* habitué à *Bobi* et une sœur d'*Etienne Jean Frasque* de la *Tour*, mariée à un papiste. Ledit *Parander* prenait prétexte d'apporter un billet du *Chevalier Vercellis*, commandant du Fort de la *Tour*, pour *Jean Puy*, beau-frère de *David Mondon*, prisonnier à *Turin*, mais dans le fond ce n'était qu'un artifice pour découvrir la contenance qu'on tenait, l'état du poste, si l'on était beaucoup de monde et si l'on avait des vivres; du moins c'était la pensée de la plus part des soldats, qui ne les regardaient que comme des espions, et qui trouvèrent qu'il y avait de l'excès à la complaisance qu'eurent les officiers de les laisser aller, parce qu'ils avaient été de la religion. Le billet du *Chevalier Vercellis* était en italien et conçu en ces termes:

David Mondone desidera parlare à suo cugnato il quale si dice Pietro Pouï o Ponteto, à tal effetto havendo parlato à Messer Parandero nelle Carceri di Torino accio il medemo si pigliasse la pena di portarsi nelle montagne e parlarli per veder se vuol condescendere à quello detto Mondone desidera e volendo andare à Torino se gli darà

(1) La phrase suivante est ajoutée en marge, mais de la même main.

un salvo condotto in forma tale che potrà andare e ritornare al suo posto da dove partirà, senza li sia inferta alcuna molestia, e detto Parandero anderà seco à Torino, e per tal fatto si è permesso ad Anna Fraschia sorella di Giov., il quale haverà la bontà di farla parlare al detto cognato di Mondone ed insieme à Messer Parandero, e mi confido in tutto à Giov. Fraschia.

Lucerna, li 10 Febraro 1690.

Il Cavalier VERCELLIS, comandante.

Havranno la bontà di spedire subito la suddetta Fraschia e Parandero i quali raccomandando à Gonino e Giacomo Sibilia.

C'est-à-dire:

David Mondon souhaite de parler à son beau-frère, qui s'appelle Pierre Puy ou Pontet, et pour cet effet il a parlé au Sieur Parander dans les prisons de Turin, afin que celui-ci prît la peine de se porter aux montagnes et de lui parler pour savoir s'il veut donner les mains à ce que ledit Mondon désire, et s'il veut aller à Turin on lui donnera un sauf conduit en telle forme qu'il pourra aller et s'en retourner à son poste, d'où il sera parti, sans qu'il lui soit fait aucun déplaisir. Et ledit Parander ira avec lui à Turin. C'est pour le même fait qu'on a aussi donné permission à Anne Frasque, sœur de Jean, lequel aura la bonté de la faire parler audit beau-frère de Mondon, de même que le Sieur Parander, et je me remets du tout à Jean Frasche.

A Lucerne, le 10 Février 1690.

Le Chevalier VERCELLIS, commandant.

On aura la bonté de dépêcher au plus vite ladite Frasque et Parander, laquelle je recommande à Gonin et à Jaques Sibille.

Le S.^r Puy, qui s'appelle Jean et non pas Pierre, fit la réponse suivante en la langue du billet qu'il avait reçu:

Io Giovanni Puy ho ricevuto il bolettino scrittomi da parte di Davide Mondone mio cugnato, il quale è detenuto nelle carceri di Torino. Ringratisi umilissimamente il Sig.^r Cavalier Vercelli che m'ha inviato il Parandero, la Fraschia e due altri huomini per darmi quel aviso e mi rallegro sommamente di saper che il sudetto Mondone sia in sanità. Per portarmi a vederlo a Torino io non posso presentemente con salvo condotto, ma se havessi ostaggio sufficiente nelle mani de' nostri potrebbe pigliare d'altre misure. Quelli quattro che hanno portato il bollettino sono rinviati in pace e con passaporto.

Balsiglia, li 13 Febraro 1690.

JOHANNE PUY.

Ce qui signifie :

Moi Jean Puy ai reçu le billet qui m'a été écrit de la part de David Mondon, mon beau-frère, lequel est détenu dans les prisons de Turin. Je rends très humbles grâces à M.r le Chevalier Vercelli, qui m'a envoyé le S.r Parander, la Frasque et deux autres hommes pour me donner cet avis, et je me réjouis extrêmement d'apprendre que ledit Mondon est en bonne santé. Pour ce qui est de me porter à l'aller voir à Turin, c'est à quoi je ne puis pas présentement me résoudre sous la simple foi d'un sauf conduit, mais si j'avais un otage suffisant entre les mains de nos gens il se pourrait faire que je prendrais d'autres mesures. Les quatre personnes qui ont apporté le billet ont été renvoyées en paix et avec passeport.

A la Balsille, le 13 Février 1690.

JEAN PUY.

Le dernier jour de Février, Jaques Richard revint à la Balsille avec des lettres du Chevalier Vercelli à Jean Puy, comme aussi de M.r Gautier, châtelain de la Tour, à M.r Arnaud son beau-frère, d'Antoine Belion à Barthélemy Belion son frère, et de Joseph Osasque à Jean Frasque. Comme toutes ces lettres sont essentielles à cette histoire, on sera bien aise de les lire avec les réponses.

LETTRE du Cheval.^r Vercelli à Jean Puy dans la Vallée S.-Martin.

Jean Puy. *J'ai fait savoir à votre beau-frère par Parander, qui a été à Turin lui parler, lequel lui a dit que vous ne voulez pas l'y aller parler sans une caution personnelle; ainsi le même votre beau-frère a fait supplier S. A. R. pour avoir cette caution, mais la même A. R. a de nouveau dit qu'il lui semble que le passeport vous doit être suffisant, et quand vous serez disposé d'aller à Turin le fera aller avec vous dans une maison particulière. Je n'ai point voulu manquer à vous faire savoir ces sentiments. Comme l'on a été d'accord à vous envoyer, Jaques Richard sera en compagnie du fils de Monsieur le patrimonial Gautier, lequel fils portera une lettre à Monsieur Arnaud son oncle. Au reste je prendrai part aux intérêts de votre beau-frère Mondon; pour cet effet, si vous voulez lui complaire d'aller à Turin, vous y pouvez venir avec toute assurance et même je vous y accompagnerai si vous voulez et y serai vous trouver à l'endroit que l'on trouvera à propos, dans lequel endroit je vous promets en foi d'homme d'honneur et Cavalier de vous y rendre. Enfin si vous voulez je vous assure de nouveau que je ne vous tromperai point, n'ayant jamais eu semblable pensée, et vous y servirai de tout ce que je pourrai.*

Je vous aurais envoyé plutôt si le temps l'eût permis. L'on m'a fait tenir une lettre de Pignerol qui va à Belion, que je vous envoie; elle est de son frère et je suis, pour vous rendre service,

du Fort de S.^{te} Marie de la Tour, ce 27.^e Fév.^r 1690,

Le Chevalier VERCELLIS, commandant.

RÉPONSE de Jean Puy au Cheval.^r Vercellis.

De la Balsille, le 3 Mars 1690.

Monsieur,

Je vous ai des obligations particulières à cause des soins et des peines que vous prenez pour mon beau-frère David Mondon. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir correspondre à ce qu'il souhaite, et avoir le bien de le voir, mais je ne puis par plusieurs raisons, n'étant pas maître de moi-même et ne pouvant rien faire que ce que le Conseil trouve à propos. Il y a longtemps que je connais votre probité et que vous êtes un Chevalier d'honneur et de mérite, qui ne me tromperiez point. J'en suis très assuré, et je me ferais à votre parole s'il était possible d'aller présentement à Turin. Je n'ai point vu le fils de M.^r Gautier. Jaques Richard dit l'avoir laissé à Bobi à cause de la rudesse de la montagne et du temps. Je vous prie de faire tenir l'incluse à Belion à Pignerol, que son frère lui envoie et je vous serai encore obligé. Si l'on avait à dire quelque chose pour le bien public, on prendrait le temps et le lieu, et pour la personne vous seriez la plus propre et la plus intelligente du monde, puisque vous faites gloire de tenir votre parole comme les chrétiens doivent faire et les hommes d'honneur, ne croyant point qu'on veuille faire comme l'on a fait jusqu'à présent, car lorsqu'on parlait avec des billets on cherchait à nous surprendre et à nous détruire, si Dieu l'avait permis. Je vous souhaite bénédiction du ciel et des degrés d'honneur toujours plus considérables dans les Vallées, pour plusieurs raisons, étant avec obligation et respect

Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur

JEAN PUY.

LETTRE de M.^r Gautier à M.^r Arnaud

aux montagnes de la Vallée St-Martin alle Rochialle.

Du Fort de S.^{te} Marie de la Tour, ce 27 Fév.^r 1690.

Monsieur et beau-frère,

J'ai eu de vos nouvelles par la femme de Jaques Oger, sœur de Jean Fraschia, qui m'a dit que vous êtes en bonne santé; j'en suis bien

aise, mais ne vous puis pas dire le semblable, car je suis été fort malade, et encore suis mal dispos. J'ai appris que l'on a écrit à Jean Puy touchant son beau-frère David Mondon, qui désire de lui parler. Il ne doit pas faire difficulté ayant un sauf conduit de S. A. R. et la parole de M.^r le Chevalier Vercellis, commandant à ce Fort, qui est un Cavalier et homme d'honneur à qui l'on se peut fier, et qui a beaucoup de crédit auprès de S. A. R., comme même je l'ai vu par des lettres de M.^r le Général des Finances Marelli, et moi en particulier l'ai expérimenté par la libération qu'il a fait avoir à ma femme quelques jours passés. Nous lui avons beaucoup d'obligation. C'est pourquoi je vous prie de conseiller ledit Jean Puy de se fier de lui et faire comme il lui écrit. Il ne le trompera point, car je puis dire qu'il n'a jamais trompé aucun par le passé. Votre venue en ces quartiers m'a bien porté du dommage, mais il se peut encore y remédier en m'écrivant vos sentiments par la voie de mon fils Henri votre neveu, que je vous envoie exprès, tout faible et jeune qu'il est, n'épargnant aucun moyen pour voir si l'on pourrait avoir une fois quelque paix. Car par la paix toutes choses fleurissent; au contraire, par la guerre, tout se détruit. O combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix. Là où il y a la paix, Dieu y habite. M.^r le Chevalier Vercelli s'y emploiera aussi pour votre service en particulier. Ayez la bonté d'avoir soin de mon fils, et me le renvoyer par l'homme qui l'accompagne; en attendant cette grâce de votre bonté, je ne vous puis dire autre pour le présent, sinon que je suis tout ruiné, corps et biens. Quant à la famille, tout se porte bien et se recommandent tous et suis

Monsieur et beau-frère

Votre très humble et très affectionné serviteur et beau-frère

JAQUES GAUTIER.

RÉPONSE de M.^r Arnaud à M.^r Gautier son Beau-frère.

De la Balsille, le 3 Mars 1690.

Monsieur et beau-frère,

J'ai reçu la lettre que Jaques Richard m'a rendue de votre part. Vous me marquez qu'Henri mon neveu me la rendrait, mais je ne l'ai pas vu, parce que la montagne était trop difficile à passer et le temps trop incommode. Ledit Richard m'a dit de l'avoir renvoyé de Bobi, à quoi je me rapporte. Je suis bien aise de savoir que vous êtes encore en vie, mais je souhaiterais que vous jouissiez de santé pour pouvoir travailler avec succès pour le bien public, qui serait la plus

belle occupation d'un homme de bien et d'honneur. Vous me dites que par la paix tout fleurit et que par la guerre tout se détruit et que vous souhaiteriez de savoir mes sentiments là-dessus; les voici sans aucune réserve et avec toute fidélité. Vous savez que nos pères ont possédé les Vallées de temps immémorial, qu'ils ont très fidèlement servi LL. AA. RR., payé les impôts selon les ordres et obéi à tout ce qu'on leur demandait. Cependant ils ont été chassés de leurs maisons depuis quelques années pour s'en aller errant avec leurs familles dans des pays étrangers, d'où ils n'entendaient pas la langue. Il ne faut donc pas trouver étrange si ce pauvre et obéissant peuple a eu à cœur de revenir dans les lieux de leur naissance pour habiter et posséder les héritages que leurs ancêtres leur avaient laissés de tout temps. Notre intention n'était point et n'est point encore de faire la guerre à S. A. R., notre Prince naturel. Nous savons que Dieu est le Prince de la paix, et que Jésus-Christ dit que bienheureux sont ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu, et ceux qui ne souhaitent que la guerre ne peuvent espérer ces glorieux titres. Vous voyez donc qu'on ne demande que de rendre à Dieu ce qui lui appartient, et à César ce qui lui est dû, et qu'on ne fait mal à personne sinon qu'on nous en veuille faire. Nous croyons qu'on aura la bonté d'y faire quelque juste réflexion, surtout dans ce temps fâcheux que presque tous les peuples ont l'épée tirée les uns contre les autres, et qu'on verra sur la terre et sur la mer des ruisseaux de sang. Dieu apaise envers nous son courroux, car sa colère est fort allumée contre le genre humain, et donne quelque repos à ceux qui le souhaitent. Je vous salue avec toute la famille et prie le Seigneur qu'il vous bénisse et vous redonne la santé, étant avec passion

Monsieur et beau-frère

Votre très humble et très affectionné serviteur

HENRI ARNAUD P.

**LETTRE d'Antoine Belion à Bartélemi Belion son frère à la Balsille
ou en son absence à Jean Frasque.**

De Pignerol, le 17 Février 1690.

Mon très cher Frère, j'ai été assez malheureux, en me retirant, d'avoir été arrêté dans le Gouvernement de Pignerol. Je le suis d'autant plus que tous ces M.^{rs} m'assurent que S. A. R. nous aurait donné des passeports si nous les eussions demandés; ainsi profitez de mon malheur et diminuez-le ayant recours à la clémence de sa dite A. R., qu'on me fait espérer qui voudra bien me comprendre dans le

nombre de ceux qui lui en demanderont. Envoyez-moi la réponse par la même voie que celle-ci vous sera rendue. L'on m'assure si bien ce que je vous dis qu'il ne tiendra qu'à vous autres de jouir de votre liberté. L'on vous donnera toutes les assurances que vous désirerez. Vous savez bien que Dieu ne vous commande pas de prendre les armes contre son Roi et contre son Prince. Ne faites pas tort à vos enfants en les quittant comme cela. Prenez bien vos mesures, que peut-être une autre fois vous n'aurez pas cette liberté. Ne manquez point de répondre à ma lettre, et profitez de ce que je vous dis, et faites-en part à ces autres M^{rs}. Grâces à Dieu, je me porte bien. Je prie Dieu que ainsi soit de vous et de tous ceux qui voudront croire ce que je marque dans la présente.

Votre affectionné frère

ANTOINE BELION.

RÉPONSE de Bartélemi Belion à son frère.

De la Balsille, le 3 Mars 1690.

Mon très cher frère, je suis bien aise d'avoir appris de vos nouvelles. J'en étais en peine depuis votre détention à Pignerol. Si vous jouissez de santé j'en loue Dieu avec vous, mais si vous êtes prisonnier vous ne pouvez accuser que vous-même, car vous savez bien le serment d'union que vous aviez prêté à Dieu avec tous les autres. Cependant vous l'avez oublié avec quelques autres aussi, qui êtes tous tombés où vous ne croyiez pas; ainsi connaissez que le Dieu du ciel a les bras assez longs pour châtier ceux qui ne lui rendent pas ce qu'ils lui ont promis. Vous me dites et même conseillez que S. A. R. nous accordera des passeports, si nous les lui demandons, et que nous ne devons pas abandonner nos enfants qui sont encore en Suisse, ni prendre les armes contre les Rois ni contre les Princes et que Dieu ne le commande pas. Je m'étonne que vous ayez eu de telles pensées puisque votre conscience sait bien que nous ne sommes pas rentrés dans notre pays pour en ressortir, que nous ne voulons point le bien d'autrui, mais seulement les héritages que Dieu avait donnés à nos pères de tout temps et que nous avons possédés jusqu'à présent, n'ayant autre but que de remettre nos familles en repos dans les lieux de leur naissance, au lieu qu'elles sont dispersées parmi des peuples desquels elles n'entendent pas la langue. Il est vrai que Dieu ne commande point de prendre les armes ni contre Princes ni contre Rois, et qu'il défend de répandre le sang innocent, à peine de son sévère jugement. Mais, loué soit son Saint Nom, nous ne sommes pas coupables de ce crime, puisque nous n'avons jamais pris ni ne voulons

prendre les armes contre aucun Souverain, mais seulement nous défendre contre ceux qui nous brûlent nos blés, nos maisons, et désolent la patrie que Dieu nous avait donnée de tout temps, sans que nous soyons coupables d'aucun crime, ni que nous leur ayons jamais fait aucun mal, notre intention n'étant seulement que de passer nos jours en repos, rendre à Dieu ce qui lui appartient et à César ce qui lui est dû. Je vous prie d'examiner ces vérités avec un esprit de quiétude, et de croire que je prie Dieu qu'il vous console et bénisse, étant toujours votre affectionné frère

BELION.

Quant à la dernière lettre, qui est celle du S.^r Osasque à Jean Frasque, quoiqu'elle soit en italien, de même que la réponse, nous nous contenterons de les rapporter toutes deux fidèlement traduites en français pour ne pas trop grossir le volume.

**A M.^r Frascchia Delli Munetti di S.^t Gian Compag.^a du S.^r Belion
aux trois dents au Val St-Martin.**

M.^r Frasque, je vous prie de vous informer de ceux qui tuèrent les frères Chamots forgerons, qui travaillaient aux forges de Roras, si jamais les dits frères, lorsqu'on les conduisit à Roras, déclarèrent où ils avaient leur argent, si c'était dans leur cassine ou ailleurs, car je sais qu'ils offrirent deux cents pistoles afin qu'on leur laissât la vie, et si vous avez quelque document ou papiers qui aient été pris aux dits frères par vos troupes, j'espère que vous me les enverrez, de quoi je vous aurai très grande obligation, et vous me ferez la grâce de me répondre sur ce fait. Ensuite je voudrais bien au reste que vous vous disposassiez à bien penser à votre état, et je vous supplie de prendre le parti de vous éloigner d'ici et de vous en retourner d'où vous êtes venus, ne doutant pas qu'on ne vous accorde le passage.

Je suis votre serviteur

JOSEPH OSASQUE.

De Lucerne, le 26 de Février 1690.

RÉPONSE.

M.^r, J'ai reçu votre lettre; je souhaiterais de savoir ce qu'est devenu l'argent des frères forgerons qui furent pris aux forges de Roras. Je vous dirai qu'ayant prié quelques-uns du détachement de me dire la vérité de ce fait-là, je n'en ai tiré autre chose sinon que les forgerons n'avaient point d'argent avec eux, et que, quand ils furent menés à Roras, ils confessèrent que l'argent était dans leurs maisons, où il est

resté avec tout le reste de ce qu'ils avaient, sans qu'on leur ait pris un seul clou. Voilà M.r pour le premier chef. Dans l'autre vous nous dites de prendre des passeports pour retourner d'où nous sommes venus. Je vous prie de vous ressouvenir que, si nous sommes rentrés dans notre patrie, notre intention était et est encore premièrement de rendre à Dieu l'adoration qui lui est due, et à César ce qui lui appartient, et après cela de reprendre nos héritages que nos ancêtres nous ont laissés de temps immémorial, de ne faire tort à personne à moins qu'on ne nous en fasse, étant une chose naturelle même aux oiseaux de rechercher leurs nids en sa saison.

Je salue tous M.rs nos amis et je demeure, M.r, votre serviteur

JEAN FRASQUE.

Quelques jours après, le Marquis de Parelle envoya derechef un exprès avec une nouvelle dépêche des parents de M.r Arnaud, laquelle parlait ainsi :

La lettre que vous nous avez écrite n'est pas de mise au temps où nous sommes, ni au lieu où vous êtes. Votre obstination vous perdra tous. Votre ruine entière s'approche, et vous ne serez plus à temps quand vous croirez de l'être encore. Profitez-en, vous remettant sans perdre un moment de temps. C'est votre sœur et votre frère qui vous en avertissent et vous en prient de tout leur cœur. Le porteur vous en dira davantage. Adieu, croyez-le, croyez-nous, c'en est fait de tous vous autres si vous faites autrement. Non autre, je suis de tout mon cœur

M.r et très cher frère

votre etc.

Votre sœur vous salue.

Mais M.r Arnaud ne fut pas plus ébranlé de cette nouvelle lettre si pressante qu'on ne l'avait été de celle qui suit, qui avait été écrite à la généralité et qui venait d'une personne de grande distinction et qui en effet était touchée de commisération pour ces pauvres gens, qu'il comptait qui allaient être tous égorgés ; c'est pourquoi nous ne marquerons ni son nom ni le lieu d'où il écrivait, en date du 11 Janvier 1690

À Monsieur Arnaud et aux autres Officiers des Troupes Vaudoises

à la Balsille.

Messieurs,

Comme je vois que vous êtes sur le point d'être accablés par la multitude des troupes que le Roi envoie pour vous sortir de votre poste,

et qu'elles sont commandées par M.r de l'Ombraïlle, qui est pire qu'un diable, et qui a su occuper tous les postes de Queyras et de cette vallée par le moyen desquels ils se trouve en état de vous forcer de tous côtés, j'ai cru qu'il était bon de hasarder ma vie et celle du porteur de la présente pour vous apprendre que vous seriez bien reçus et auriez bon quartier si vous vous expliquiez à fond. Je vous prie de faire diligence à me faire réponse secrètement, car je serais perdu, ayant à faire à un homme comme M.r de l'Ombraïlle. Je fais partir cet ouvrier pour votre bien; tâchez à le renvoyer qu'il ne soit point vu. J'espère que tout ira bien. Je vous conjure de penser à ce que je vous dis, comme étant avec passion

Votre très humble et très

ob.^t serv.^r

Mais surtout, Messieurs, que les troupes ne voient pas ce garçon, et déchirez la présente, car si on la trouvait je serais pendu.

Le S.r Richard n'emporta autre réponse aux parents de M.r Arnaud, sinon qu'il leur faisait ses baisemains, et qu'il ne leur répondait pas parce qu'il avait perdu son écritoire.

La nuit du 10 au 11, 20-21 Mars, les Vaudois tuèrent deux paysans du côté de *St-Germain*, et le Mercredi 12 on fit un détachement qui s'en alla du côté de *Pramol*. Les uns se portèrent aux *Barricades* pour attendre ceux qui voudraient se sauver; mais, comme le temps fut des plus fâcheux, plusieurs se sauvèrent à la faveur de l'épaisseur des brouillards. Les autres, après avoir donné la chasse à un corps de garde d'une vingtaine de paysans, brûlèrent plusieurs maisons et poussèrent jusqu'à *St-Germain*, où *Augustin Belleinat* fut tué par les ennemis, et en même temps *David Prin Miquelot*, par l'imprudence d'un Vaudois. On eut aussi quatre ou cinq blessés, mais il en coûta la vie à environ 90 des ennemis (1) [qui avouèrent encore à ceux qui allèrent quérir du sel vers le *Villars de Pinache* qu'il y en avait 120], et l'on emmena force bétail, dont une partie demeura par les chemins. (1) [Ce qui arriva à bon port fut d'un grand secours et acheva de remettre les malades, qui avaient beaucoup souffert pour n'avoir pas eu de quoi faire du bouillon. Ce fut en ce temps-là que le S.r *Droume*, réfugié en Suisse, venant de ce pays-là par *Pinache*, arriva à la *Balsille* avec un billet qui portait qu'on pouvait lui ajouter foi et qu'on ne manquerait pas de manufacturiers, ce qui voulait dire de secours; on sut par lui le triste sort de l'entreprise de *Bourgeois*, mais il ajouta que toutes ses trou-

(1) Ce qui est entre [] est mis en marge dans le manuscrit.

pes ayant été chassées de Suisse étaient allées au Wirtemberg et tiraient paye, toujours en vue du Piémont. On le redépêcha incessamment, ayant promis à ceux qui l'avaient envoyé qu'il les reverrait avant Pâques. Il avait un passeport de Turin, qu'un nommé *Rosan de Pragela*, qui avait déserté avec *Fonfrède*, lui avait prêté, mais qui n'empêcha pas qu'il ne fût arrêté à *Suse*, en s'en retournant, et mené prisonnier à *Turin*, quelqu'un apparemment l'ayant trahi].

Le 27 Mars, des soldats de la *Maneille* vinrent du côté de *Macel* planter une dizaine de piquets, sur lesquels ils attachèrent des cartes avec adresses à divers Français, qu'ils invitaient à se rendre. Il y avait une invitation générale conçue en ces termes :

Messieurs les Français qui êtes dans les Vallées, nous Retournat et Jaques Causse, vous donnons avis que le Roi fait grâce à tous les Français qui viendront se rendre comme nous avons fait, et vous aurez la conscience en repos et si vous voulez vous retirer on vous donnera des passeports. Nous sommes dans la Colonelle du Régiment Du Plessis, fort contents. Profitez de l'avis que nous vous donnons. Jaques Causse. A. Retournat.

Le reste s'adressait à des particuliers en cette forme :

Mes chers amis, Clapier David et Etienne, vous êtes avertis que le Roi accorde une amnistie à tous ses sujets qui viendront poser les armes comme nous. Nous sommes dans le Régiment Du Plessis, à la Colonelle. S. A. en fait de même; profitez de l'occasion. JACQUES CAUSSE. RETOURNAT.

Mais tous ces pièges furent inutilement tendus.

Le 2 Avril, la découverte tua deux soldats du côté de la *Maneille* et un à *Prals*.

Le 3, un petit détachement étant allé à *Bobi*, tua quatre payans qui ramassaient des châtaignes, dont la plupart s'étaient conservées, de même qu'une grande partie des grains.

Le 17, les Sieurs *Parander* et *Richard* arrivèrent à la *Balsille* faire derechef des propositions de la part du Marquis de *Parelle*, à qui le Conseil de guerre trouva bon que l'on écrivît la lettre suivante :

A Son Excellence

Monseigneur le Marquis de Parelle, etc.

Monseigneur,

Ce n'est pas dès aujourd'hui que le peuple des Vallées a reconnu l'affection que vous leur avez toujours témoignée. La réputation de V. E. s'est si bien établie dans le monde, et surtout dans les Allemagnes, que le nom de Parelle y est dans une estime toute particulière.

Vous continuez encore, Monseigneur, à nous donner des marques de la générosité de votre âme en nous envoyant Parander et Richard, qui nous ont fait quelques propositions pour le bien public. Le Conseil s'étant assemblé, on a pris la liberté d'écrire à V. E. et de la prier instamment de continuer ses bons offices pour le bien et le repos des familles et des peuples et de représenter, s'il vous plaît, à S. A. R. :

1° Que ses sujets des Vallées ont été en possession des terres qu'ils avaient de temps immémorial, et que ces terres leur ont été laissées par leurs ancêtres.

2° Qu'ils ont de tout temps payé exactement à S. A. R. les impôts et les tailles qu'il lui plaisait de leur imposer.

3° Qu'ils ont toujours rendu une fidèle obéissance aux ordres de S. A. R. dans les mouvements qui sont arrivés dans ses Etats.

4° Qu'en ces derniers mouvements, suscités contre ses fidèles sujets par d'autres que par le mouvement de S. A. R., il n'y avait pas seulement un procès criminel dans les Vallées, chacun s'occupant à vivre paisiblement dans sa maison en rendant à Dieu l'adoration que toutes les créatures lui doivent rendre, et à César ce qui lui appartient. Ce peuple ayant beaucoup souffert dans les prisons, et à sa sortie se voyant dispersé parmi les peuples dont il n'entendait pas la langue, V. E. ne trouvera pas étrange s'ils ont eu à cœur de revenir dans leurs terres, puisqu'en leur saison les oiseaux reviennent chercher leurs nids et leurs habitations, leur intention n'étant pas de répandre le sang de personne, hormis qu'on ne voulût répandre le leur. Ce peuple croit donc de ne faire tort à personne s'il demeure dans ses terres, pour être, comme ci-devant, avec toutes leurs familles très bons et très fidèles sujets de S. A. R. le Prince souverain que Dieu leur avait donné. Nous prions avec soumission V. E. de soutenir nos raisons pour le bien des fidèles sujets de S. A. R. et de croire que nous faisons une estime très particulière de V. E., comme la connaissant depuis longtemps; nous aurons d'autant plus de sujets de prier Dieu pour sa conservation et pour celle de S. A. R. et de toute sa Royale Maison, surtout en ce temps que Dieu est courroucé contre toute la terre.

Si V. E. avait la bonté de nous honorer d'un mot de réponse, ces deux hommes pourraient nous l'apporter très assurément. Espérons qu'on agira avec nous de bonne foi dans toutes ces affaires, comme nous faisons gloire de le faire de notre part et d'être avec affection et respect

Monseigneur, de V. E.

Les très humbles et très obéissants serviteurs, et pour tous

H. ARNAUD P.

P. ODIN.

P.S. Nous avons de particulières obligations à V. E. des soins qu'elle a pris pour nos prisonniers et nous la prions de continuer ses charitables offices de plus en plus envers eux.

On écrivit en même temps au Chevalier Vercellis en ces termes :

Monsieur,

Nous avons bien voulu charger Parander et Richard d'une de nos lettres pour vous la rendre de notre part, sachant que vous aimez le repos des peuples et la conservation des Etats. Nous avons pris la liberté de vous déclarer nos sentiments dans une lettre que nous nous étions donné l'honneur de vous écrire. Nous croyons qu'en les examinant sans passion, et avec un esprit de paix et de douceur, on les trouvera raisonnables. Nous espérons encore que vous aurez la bonté d'y faire quelque juste réflexion et de les appuyer de votre autorité pour le repos des familles et le bien du public, qui est assurément l'occupation des belles âmes qui imitent Dieu, qui est le Prince de paix. Nous vous disions que les peuples ne croient point de faire tort à personne lorsqu'ils espèrent de posséder les héritages qu'ils avaient possédés de tout temps, de rendre à Dieu ce qui lui appartient et à César ce qui lui est dû. Vous êtes en une estime si grande dans l'esprit de tout ce peuple qu'on espère de voir par votre moyen changer la face des affaires, puisque, dans l'état où elles sont, on ne peut attendre que de grandes désolations de tous côtés. Si on nous honore de quelque réponse on le peut faire en toute assurance par ces deux hommes, moyennant qu'on agisse de bonne foi et sans aucune réserve, comme nous le ferons de notre part, étant avec une singulière affection,

Monsieur,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs, et pour tous

H. ARNAUD P.

P. ODIN.

Le 22 Avril, un détachement de 100 Vaudois (1) [allant tâcher de prendre le convoi qui venait de deux en deux jours à la *Maneille* et au *Perrier*], tua dix ou douze personnes, tant soldats que paysans, près du *pont de la Tour*, et dans le nombre un curé qui venait avec des ouvriers pour tailler sa vigne. Ceux du *Perrier* firent un détachement pour les suivre, mais sans succès, car ils se retirèrent sans dommage après avoir brûlé les baraques des ennemis du côté du *Pouet*. Et en s'en retournant ils prirent un soldat, qui se dit être de Savoie et valet d'un capitaine de dragons, et quand ils l'eurent mené à la *Balsille*, ils l'obligèrent de jeter dans la rivière les corps morts qui étaient aux environs depuis qu'on entra dans la Vallée en Septembre, et qui paraient extrêmement.

(1) Ce qui est entre [] est mis en marge dans le manuscrit.

CHAPITRE SIXIÈME.

Où l'on décrit le siège et les deux grandes attaques de la Balsille avec ce que devinrent les Vaudois après la perte de ce poste, jusqu'à leur retour en grâce avec leur Prince.

Comme l'histoire que nous rapportons ici est une espèce de tragicomédie, il se trouve que plus nous approchons du dénouement, plus l'intrigue propre à en faire désespérer devient forte.

Les Français, ne voulant pas avoir menacé en vain les Vaudois tout l'hiver qu'ils viendraient leur rendre visite au printemps, crurent d'en avoir si bien pris les mesures que le Dimanche matin, dernier d'Avril 1690, ceux de la *Balsille* en virent défiler les troupes par le bas de la vallée, par le *Col de Clapier* et par le *Col del Pis*. Ces dernières avaient demeuré deux jours sur la montagne, dans la neige et sans feu, pour n'être pas découverts, et s'embrassant les uns les autres afin de se défendre du froid, attendant le signal et l'ordre de donner, et donnant aussi le temps à mille ou douze cents paysans, tant du Val *Queyras* que du *Pragela*, de leur accommoder les chemins et de leur porter des vivres, et qui tendait aussi à bien investir la place et à faire que, chaque détachement ayant bien eu le temps de venir au poste qui lui avait été assigné, les Vaudois fussent enveloppés à ne pouvoir échapper par aucun endroit; mais, heureusement pour eux, ils avaient fait quelques baraques avec des meurtrières à la troisième enceinte du Château, pour pouvoir tirer de là sur la montagne, chaque compagnie selon le poste qui lui avait été marqué s'étant fait sa baraque et ses meurtrières ou embrasures et aussi son monceau de pierres, pour en régaler ceux qui essaieraient de monter, quoique plusieurs de ces pierres ne fussent pas bien propres à pouvoir être maniées. Et pour entendre cela il faut savoir que ce Château naturel est un rocher sur lequel il y a une espèce de plaine labourable avec une fontaine ou deux, et c'était là le terreplain qui était occupé par ces baraques.

L'abord en était très difficile; mais comme il l'était un peu moins du côté du ruisseau, c'était là que M.^r *Arnaud* avait pris un soin particulier de faire travailler et où il avait travaillé lui-même à fortifier l'endroit par une bonne palissade garnie et épaulée encore de plusieurs petites murailles, qui pouvaient arrêter les enne-

mis, qui sans cela seraient sautés sur les assiégés et les auraient massacrés. Les dragons se campèrent le Lundi matin à la gauche du Château dans un bois. Ensuite ils traversèrent la rivière et s'embusquèrent le long de l'eau. Le feu continuel qu'on fit sur eux en tua et en blessa un grand nombre, lors même qu'ils étaient au bois, mais beaucoup plus quand ils furent près du ruisseau. Quelques centaines d'hommes de S. A. R., qui étaient dans le haut, ne firent que tenir leur poste, soit que leur ordre le portât ainsi, soit qu'ils ne voulussent pas enlever aux Français la gloire de cette journée, dont plusieurs d'entre eux se seraient volontiers passés.

Leur gros, venant d'en bas, s'approcha des masures de la *Balsille*, mais pour s'en retourner bien vite avec force morts et blessés. Un ingénieur qui, d'une hauteur vis-à-vis du Château, avait longtemps spéculé avec des lunettes d'approche l'endroit le plus propre à donner l'assaut, ayant remarqué que ce serait à la droite du Château, où était la palissade, donna incessamment avis que c'était par là qu'il s'y fallait prendre; mais au point que l'on y allait avec ardeur, au nombre de 4 ou 500, il se mit à neiger d'une telle force, et le temps devint si épais que, reconnaissant l'impossibilité de l'entreprise, ils se dévalèrent plutôt qu'ils ne descendirent par où ils étaient venus, les moins prompts étant froissés par des pierres que l'on leur roula et atteints de coups de fusil; et comme ceux des Vaudois qui étaient dans les postes les plus avancés leur coururent après, ils prirent le S.r *de Parat*, lieutenant-colonel du régiment d'*Artois*, qui était blessé à la cuisse, avec deux sergents qui le portaient et qui lui avaient promis de ne le pas abandonner. Il demanda la vie sous promesse de se faire racheter, disant qu'il était et qu'il avait 42 ans de service.

On le mit au Château dans une baraque, et après qu'on eut fait diverses questions aux deux sergents, qui dirent entre autres choses que ledit S.r Parat avait dit aux soldats qui étaient descendus avec lui: *Mes enfants, il faut aller camper ce soir dans les baraques*, on les tua parce qu'on s'aperçut qu'ils minaient leur évasion, qui aurait été de trop grande conséquence, parce qu'ils avaient vu l'état des choses. On trouva 30 corps des ennemis sur la place, dont l'un était celui d'un capitaine. On gagna quatre-vingts mousquets, plusieurs fusils et diverses autres choses. Sans la neige qui commença de tomber un quart d'heure avant l'assaut, ils auraient fait bien du fracas, puisqu'ils avaient presque tous la bayonnette au bout du fusil sans qu'elle empêchât de tirer. La merveille ordinaire en fut encore, qui est que des Vaudois il n'y eut aucun mort.

Les ennemis se retirèrent, ce jour-là même 2 Mai, à *Macel*, et si l'on les avait poursuivis un peu plus loin que l'on ne fit, il n'en serait pas échappé un seul. Les Piémontais, qui pendant l'assaut n'avaient été que spectateurs de dessus la montagne de *Guignevert*, quoique la neige empêchât de voir, allèrent camper à *Champ la Salse*.

Le lendemain, 3 Mai, la première chose qu'on fit après la prière, fut de couper les têtes des 32 morts et de les planter de deux en deux posées sur les palissades, pour récréer la vue des ennemis. Et comme on avait dit à M.*r de Parat* que, pour se faire panser, il fallait qu'il fît venir un chirurgien, parce que le chirurgien italien, que les Vaudois avaient recouvert miraculeusement à *Angrogne* en Septembre dernier, et qui était très habile, était mort quelques jours auparavant, ledit S.*r de Parat* écrivit au camp un billet, par où il priait qu'on lui mandât son chirurgien major. Ce billet fut donné à un jeune garçon du régiment volontaire des Vaudois, avec ordre de le porter près de la *Maneille* au bout d'un bâton qu'il planterait en terre, après avoir crié et s'être fait entendre aux troupes qui y étaient. Sur cela les Français envoyèrent audit S.*r de Parat* des médicaments et de l'eau de vie avec le chirurgien, à qui il dit que *s'il ne se sentait pas capable de le guérir il en ferait venir un de deux cents lieues, s'il était nécessaire*. Ce chirurgien demandait de s'en retourner, mais on lui mit une garde auprès, de même qu'au S.*r Parat*, et on l'obligea de traiter les malades et les blessés que l'on avait à la *Balsille*, qui étaient en fort petit nombre, puisque même en cette action on n'avait eu que deux blessés.

Parmi ce qu'on trouva au S.*r de Parat* sur son corps, était son ordre, en cette forme :

Ordre pour le Régiment d'Artois.

Il tirera les cinq cents meilleurs hommes de son régiment, y compris les sergents et tambours avec dix capitaines, dix lieutenants et dix sous-lieutenants. Il fera distribuer aux dits cinq cents hommes pour quatre jours de pain en passant à la Pêrouse. Avertir les soldats de se charger des autres vivres nécessaires pour pareil temps. Prendre trois cents livres de poudre, 300 livres de plomb et cent livres de mèche pour être distribuée aux dits cinq cents hommes. Il partira le 28 courant pour aller ce même jour camper au Chiori, autrement dit le Clos de Malanot.

Le 29, il ira camper proche Maniglia, un peu au-dessus montant au Col du Clapier, pour s'approcher des endroits où il y a quel-

que bois, afin que les soldats en puissent couper pour se chauffer. Il faudra porter cinquante tentes et des marmites, pour que les dits cinquante hommes puissent faire de la soupe.

Il sera fait, au camp de Maniglia, un détachement de cinquante hommes, deux sergents, commandés par un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant, lesquels iront occuper le poste de Maniglia le 30 au matin, d'où partira le régiment de Cambrésis pour s'avancer, ainsi qu'il lui aura été dit par son ordre.

Les cinquante tentes et les marmites seront laissées aux dits cinquante hommes détachés qui doivent demeurer à Maniglia. L'on aura soin que les soldats aient des haches ou serpes pour pouvoir couper du bois et se chauffer.

Il leur sera fourni des petits clous pour mettre sous les talons de leurs souliers.

On demanda au dit S.r de Parat de combien était le détachement qui avait fait cette attaque et il dit qu'il était d'environ quatre mille cinq cents hommes, outre sept cents paysans du *Pragela* ou de *Queyras*; mais, quelques jours après, des Vaudois de retour du *Pragela* et de *Pérouse* dirent d'avoir appris que les morts ou blessés des ennemis montaient à 400 et que les assiégeants avaient été sept mille soldats et sept cents paysans.

Le Jeudi 4 Mai, les ennemis confus et fatigués et quelques-uns à demi morts, de ceux surtout qui pendant ce mauvais temps avaient été sur le haut des montagnes, se retirèrent sur les terres du Roi pour s'aller rafraîchir à dessein de revenir, ne pouvant digérer cet affront, et résolus de périr tous plutôt que de n'en pas venir à bout. Ce même jour M.r *Arnaud* prêcha selon sa coutume, et comme il pleura lui-même, il fit pleurer presque tous ses auditeurs. Et parce que, entre les autres choses qu'il avait touchées, il avait fort insisté sur la bonne foi avec laquelle il fallait agir pour le partage du butin, le sermon ne fut pas fini que chacun apporta ce qu'il avait des dépouilles de l'ennemi, qui fut exposé dans un champ du Château, armes, habits, linges et autres choses, de sorte que la plus grande partie du meilleur ayant été vendue à l'enchère et le reste donné aux indigents, il y eut pour distribuer quinze soldes à chacun de ceux qui portaient les armes.

Avant que de passer aux suites de cette fameuse action, on sera peut-être bien aise de voir comment les ennemis mêmes en ont parlé.

EXTRAIT d'une LETTRE, de Turin, du 6 Mai 1690.

M. r le Nonce faisant aujourd'hui sa sortie, je n'ai le temps que de vous dire que les Français ont attaqué inutilement le Fort de Balsille et ont été obligés de se retirer après avoir perdu cent cinquante soldats, trois capitaines et un enseveli dans la neige, deux de tués, quelques subalternes et quelques autres blessés, un colonel et un lieutenant-colonel, et ce dernier pris prisonnier avec deux sergents qui étaient restés pour le couvrir. Ils ont trouvé quinze ou vingt officiers dans le Fort, vêtus à galons or et argent, qui l'ont traité en gens de guerre fort humainement, lui ayant permis d'envoyer prendre le chirurgien-major de son régiment, et tout ce qui lui pouvait faire besoin; ils lui ont dit qu'ils n'étaient pas des canailles de Barbets, comme on les a voulu faire passer, mais gens soldoyés et bien payés par un grand Prince. Ils ont les plus beaux et les meilleurs retranchements qu'on puisse voir en pareils endroits. Conclusivement, ils ont été bien attaqués et bien défendus.

Mais voici une relation venue du camp même des ennemis, qui donne de toute la chose un détail des mieux circonstanciés.

Du 8 Mai 1690.

Monsieur de Catinat, lieutenant-général des armées de France, étant venu en Piémont avec ordre, entre autres choses, d'exterminer les Vaudois, et avec plus d'espérance d'y réussir mieux que n'avait fait l'Ombraile, de la conduite duquel la Cour était tout à fait mécontente, avait différé de les attaquer à cause de l'obstacle que les neiges formaient à son dessein, en étant tombé en abondance en ce pays-là sur la fin d'Avril de la présente année 1690. Mais les autres commissions dont il était chargé, par rapport, soit au Duc de Savoie soit au Gouverneur de Milan, ne lui donnant pas le temps d'attendre que les montagnes en fussent absolument nettoyées, il se résolut de faire, dans les premiers jours du mois de Mai, une tentative assez forte sur les Vaudois, pour, en les enveloppant de tous les côtés, les abîmer en un seul coup.

Il fit pour cela réflexion sur le poste occupé pour lors par ces gens, à qui l'on donne le nom de Barbets, qui se trouva être un endroit de la Vallée de St-Martin appelé Balzille, presque aux pieds d'une langue de montagne, qui, s'étendant entre la plus haute des Alpes nommée le Guignevert et une autre assez haute nommée le Col du Pis

du côté du Pragela, fait deux vallons qui en rendent l'accès comme impossible. Elle s'élève au milieu de ces deux montagnes en talus et a le dessus tout hérissé de pointes de rocher qui sont autant de forteresses, se trouvant même que, sur la plus haute de ces pointes, les Vaudois ont construit un petit Fort, qui est comme inaccessible et par conséquent comme imprenable.

Voilà ce que M.^r de Catinat entreprenait de forcer, voulant se rendre maître de la Balsille et du Fortin, parce que qui n'aurait pris que l'un ou l'autre n'aurait encore rien fait, puisqu'il serait resté toujours une forte retraite aux Vaudois.

Il se pourvut donc de troupes suffisantes pour la réduction de ces deux postes, destinant à cela les régiments de Bourbon, Vexin, Cambrésis, Artois, la Sarre et du Plessis, comme aussi les dragons de Languedoc, et un détachement de 400 hommes que fournissait le Duc de Savoie, sous le commandement de M.^r de Rouenette. Après quoi il les distribua de cette sorte: il assigna aux régiments de Cambrésis, Vexin et du Plessis, avec les Savoyards, la charge de s'emparer du Fortin qui a communication avec Balzille, par toutes ces pointes de rocher dont on vient de parler, et en chacune desquelles il y a des retranchements et des gens qui les défendent.

Pour lui, se réservant l'attaque de la Balzille, il se mit à la tête des régiments de Bourbon, Artois et la Sarre, avec celui des dragons de Languedoc, suivant séparément l'un et l'autre de ces deux gros détachements.

Pour réussir à l'attaque du Fortin, on crut qu'il fallait s'emparer des hauteurs qui sont à ses côtés, et ainsi qu'il fallait grimper sur le Guignevert qui est à la gauche, et sur le Col du Pis qui est à la droite. Cambrésis et les Savoyards tinrent celle-là, et du Plessis celle-ci.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'on monta sur le Guignevert, la plus inaccessible des montagnes. On avait fait la résolution de se rendre sur le haut seulement au matin du 2 Mai, pour attaquer tous ensemble, mais la crainte des inconvénients, qui deviennent et plus affreux et plus insurmontables la nuit, fit que, ne voulant pas s'y exposer, on résolut à Salse, où l'on commença à monter le 1 Mai, de tâcher d'en venir à bout ce jour-là même, et en effet on fit plus de trois lieues de montée si rude qu'on n'osait pas regarder en arrière, de peur que la tête ne tournât, les chemins fermés par la neige ne s'ouvrant qu'à la faveur des pionniers qui les frayaient. Quand on arriva à la portée de la hauteur, qui fut sur les trois heures après-midi, on l'envoya reconnaître croyant qu'il y aurait des ennemis, mais n'y ayant trouvé personne on s'en saisit par une garde de soixante et

dix hommes que l'on y mit, soutenue par une autre de cinquante un peu plus bas. Et bien en prit d'avoir ainsi gagné le dessus de la hauteur avant la nuit, sans quoi il aurait fallu périr, puisqu'on n'y fut pas plutôt arrivé qu'il se mit à tomber une effroyable quantité de neige et qu'il s'éleva un brouillard tellement épais qu'il n'aurait pas permis de pouvoir tenir aucun chemin et qu'on serait infailliblement tombé dans des précipices, ce qui fit qu'on se consola encore de se trouver sur le sommet d'une montagne, sans qu'il y eût ni eau ni bois à plus de deux lieues à la ronde, sans tentes et sans couvert, quoique le vent, la grêle et la neige ne cessassent point de toute la nuit.

Malgré tout cela, Cambrésis et les Savoyards, qui avaient gagné les hauteurs du Guignevert par la droite, et les régiments du Vexin et du Plessis, qui en avaient fait autant sur la gauche par le Col du Pis, parurent chacun de leur côté sur les éminences le matin du 2, et ces quatre corps se portèrent à l'attaque du Fortin. Vexin et du Plessis, qui en étaient les plus près, furent les premiers à la vue, et Cambrésis n'y arriva que longtemps après les premières escarmouches, tandis que M.^r de Rouenette, avec les Savoyards, descendait du Guignevert sur le Pelvou qu'il avait ordre de garder, comme le seul passage par où les Vaudois auraient pu se sauver, quand ils auraient été forcés.

Mais on reconnut bientôt qu'on était bien éloigné de là. Vexin et du Plessis, qui avaient gagné une bonne lieue de chemin sur Cambrésis, et deux pour le moins sur les Savoyards, commencèrent sur les dix heures à former deux lignes d'attaque, qu'ils conduisirent pendant une heure assez également; mais celle de la gauche n'ayant pu tenir les chemins, tant ils se trouvèrent impraticables, fut obligée de remonter pour se joindre à celle de la droite qui, après toutes les difficultés qui se rencontrent sur une montagne couverte de dix pieds de neige sans chemin et à travers des rochers inaccessibles, arriva enfin dessus à la portée du mousquet du Fortin, mais l'ayant trouvée si fort escarpée qu'on ne pouvait en descendre sans se précipiter, et d'ailleurs l'intervalle du Fortin et du rocher se trouvant traversé par trois gros retranchements, on fit avancer les pionniers soutenus de détachements pour faciliter les approches, et cette manœuvre dura trois heures, pendant lesquelles les Savoyards continuaient à descendre pour aller joindre M.^r de Catinat à l'attaque de la Balzille, suivant l'ordre qui venait de leur en être signifié par le commandant de Cambrésis, à qui ils avaient envoyé demander ce qu'on voulait qu'ils fissent, parce qu'ils s'ennuyaient d'être à ne rien faire au Pelvou, tandis que tout le reste était en action.

Mais alors il s'éleva un brouillard et une tempête si grosse qu'une partie de l'armée crut, sur mon témoignage et sur celui de quelques autres officiers qui, de même que moi, avaient vu plusieurs fois arriver ainsi la même chose si à point nommé, que le Ciel s'intéressait à la conservation de ces gens-là, qui semblaient avoir les éléments à leur disposition. Tant y a que cet évènement leur fut si favorable qu'il fit cesser l'attaque du Fortin et que les Français, de même que les Savoyards, pensèrent être engloutis par ces ravines qu'ils appellent des Lavanches, et ne se retirèrent que par miracle à travers d'affreux précipices, et sautant de rocher en rocher pendant trois heures avec de la grêle parfois jusques sous les bras durant une demi heure, à quoi succéda une véritable neige qui les aurait ensevelis s'ils n'avaient enfin rencontré le couvert d'un bois.

L'attaque de la Balzille, à laquelle il faut que nous venions, n'a pas eu un plus avantageux succès pour les Français; au contraire, au lieu que de l'autre côté il n'y a quasi eu que des empêchements et des frayeurs, ici il y a eu pour eux bien de la perte et du carnage.

M.r de Catinat, ayant ouï le feu d'en haut qu'il s'était donné pour signal de son attaque, fit d'abord avancer tous les grenadiers de la Sarre, Artois et Bourbon, qui étaient avec lui, chacun soutenus par leurs régiments, mais comme Balzille n'est pas si fort au pied de la langue de montagne que l'on a décrite, qu'il n'y ait encore une montée de plus de deux cents pas, mais si raide qu'à peine s'y peut-on tenir, il est aisé de juger de la peine et du danger avec lequel on y grimpe quand elle est défendue par un feu aussi grand que celui qu'on faisait du dedans. Il faut avouer que cela n'empêcha point aux Français de monter avec leur courage ordinaire et que la chute des blessés et des mourants ne les rebutait point, si lorsqu'ils furent près de s'attaquer aux palissades ils ne se fussent vus accablés d'une grêle de pierres, à laquelle il leur fut impossible de résister, non plus que n'avaient fait les autres à la tempête dont il a été parlé, qui leur boucha le peu de passage qu'il leur restait et qui leur fit enfin lâcher prise pour se retirer avec la précipitation dont ils sont capables lorsque leur premier feu est passé et que la peur se met parmi eux.

Ce fut là où fut la grosse tuerie, puisqu'ils y perdirent plus de deux cents hommes entre lesquels il y a une vingtaine d'officiers, dix de tués et autant de blessés, deux colonels dont l'un est M.r le Marquis de Brac, colonel de la Sarre, blessé à la cuisse mais sans danger, à ce qu'on dit, et un lieutenant-colonel d'Artois, nommé M.r Para, qui s'étant trop avancé pour réparer la faute qu'il avait faite d'arriver trop tard au poste qui lui avait été assigné, fut blessé à la cuisse sans

autre secours que de deux de ses sergents qui, dignes d'une immortelle louange, ne pouvant pas l'emporter, restèrent avec lui et aimèrent mieux s'exposer à tous les périls qui sont attachés à une prison telle que celle qu'ils avaient à craindre, que d'abandonner leur officier.

Ils ne furent pas longtemps sans être pris, parce qu'ils n'étaient pas à vingt pas de la palissade, et les Vaudois, contre leur coutume, ont bien traité le lieutenant-colonel et on dit que c'est à la persuasion d'un de leurs commandants, qui est Français et qui l'avait connu. Ils ont permis à un chirurgien de l'aller panser et à son valet de chambre de l'aller servir, ce qui fait douter de la nouvelle que l'on a fait courir ensuite qu'ils ont égorgé les deux sergents et jeté leurs corps par leurs remparts quoique la fidélité de ces deux hommes méritât un autre sort.

Voilà le succès de cette fameuse attaque projetée depuis si longtemps et qui devait éteindre les Barbets, qui auraient tous été pendus au bout de six heures; elle a produit un effet bien contraire, puisqu'elle les a enflés au point d'oser sortir sur l'arrière-garde des Français, dont ils mouchèrent encore quelques-uns, comme ils se retiraient de la montagne. On veut qu'il leur en ait coûté une vingtaine des leurs, tombés dans une embuscade qu'on leur avait dressée; mais cela n'est pas vraisemblable, vu la manière dont descendirent ceux qui avaient attaqué le Fortin, et qu'ils en firent de même sur l'arrière-garde de M.^r de Catinat qu'ils suivirent pendant plus de deux lieues et à qui ils tuèrent une dizaine d'hommes et en blessèrent bien autant.

Il y a apparence que cela a rebuté les Français, puisque toutes les troupes de France sont retirées et qu'il n'y en a plus dans la Vallée de St-Martin, et que M.^r de Catinat est à Pignerol pour se mettre à la tête des troupes destinées contre le Milanais et qu'on dit être de vingt mille hommes.

Le lecteur, ne prenant de ce narré que ce qu'il a de beau, corrigera aisément ce qu'il y a de défectueux, à l'aide du récit que nous avons fait à l'avance, et où nous avons touché la raison qu'on eut d'user envers les deux sergents d'une rigueur qui autrement aurait eu effectivement quelque chose d'inhumain, à quoi nous ajoutons que nous n'avons pas fait dessein de justifier toutes les démarches des Vaudois, au cas qu'il s'y trouvât quelque chose qui ne fût pas dans les règles, leur nom, quelque vénérable qu'il puisse être pour son antiquité, ne les dispensant pas de la commune loi des hommes qui sont tous sujets à faillir.

Après avoir rapporté, comme nous avons fait, l'ordre qui fut trouvé à M.^r de Parat, il ne sera peut-être pas hors de propos que nous fassions aussi part aux curieux des charmes ou préservatifs

comme on voudra les appeler, qui furent trouvés dans les habits des soldats, qui ne furent pourtant pas gardés par là de périr à cette attaque, quoiqu'ils se fussent imaginés que ces *caractères* et ces invocations les rendraient invulnérables. On les a en original. L'un n'est que manuscrit, et nous laissons aux connaisseurs de ces sortes de choses de juger si c'est un de ces prétendus charmes par lesquels on se figure de pouvoir se rendre dur.

Voici comment il est bâti :

× agra × batome ×

Les autres sont imprimés sur de petits carrés de papier.

I.

Piscina Christus quæ nobis sit
Cibus Borrus P. 1690.

2.

Ecce cru × cem Domini
Nostri Jesu Christi fugite
partes adversæ vicit Leo
de tribu Juda radix Da-
vid Aellel. Aellel. ex S. An-
tonio de Pad. homo na-
tus est in ea Jesus Maria
Franciscus sint mihi salus.

3.

Benedictio Sanctiss. Virg.
Mariæ ad apostolos Be-
nedicat vos filii et totum
hunc mundum Dominus
Deus Pater et sponsus
Meus Jesus Christus Filius
Unigenitus meus Spiritus
Sanctus amor meus Amen
Ex S. Andrea Cretense.

4.

Christus vincit + Christus
regnat + Christus imperat
+ Christus ab omni malo
me defendat + Christus
Rex in pace venit Deus
homo factus est et ver-
bum caro factum est Jesus
Nazareus Rex Judæorum.

5.

Qui verbum caro factum est et
Rhabitavit in nobis nascens ex
Maria Virgine per ineffabilem pietatem
et misericordiam suam piissimam
et angelorum sanctorumque omnium
maxime apostolorum et evangelistarum
suorum Joannis et Matthæi, Marci et Lu-
cæ Antonii Ubaldi Bernardi Margaretæ
et Catharinæ, ipsum quæso ut dignetur me
liberare et præservare ab omni infestatio-
ne sathanæ et ab omnibus incantationi-
bus, ligaturis, signaturis et facturis minis-
trorum eius qui cum Patre et Spiritu Sancto vi-
vit et regnat in Sæcula Sæculorum Amen.

Tous ces mêmes billets imprimés, à la réserve du premier qui commence par Piscina etc., se trouvent recueillis avec d'autres dans une carte volante que l'on a aussi, imprimée des deux côtés avec ce titre général sous ces deux signes :

I H S
U

MR A

Oratio contra omnes tum maleficorum
tum Dæmonum incursus.

c'est-à-dire : Prière contre toutes les attaques des personnes qui usent de maléfices et des démons.

Et au bas on lit cette approbation de l'Inquisiteur de Turin :

FR. BARTHOLOMÆUS ROCCA DE PALERMO Inq.
TAURINI vidit, permittitque ut imprimatur.

Quelques jours après leur retraite, les Français envoyèrent au S.r de Parat dix pistoles. Il fit faire une baraque pour lui et pour son chirurgien, dont les frais allèrent à quatre écus, qu'il donna aux ouvriers. Il voulut aussi donner le reste de son argent à M.r Arnaud qui honnêtement le lui laissa. Comme il demandait sa liberté moyennant rançon, on lui dit de la part du Conseil de guerre

que l'on n'avait pas besoin d'argent, mais qu'on demandait seulement de l'échanger avec les prisonniers qui étaient à *Turin*. Il dit que l'Ambassadeur de France qui y était, à savoir M.*r* de *Rebenac Feuquières*, était son intime ami.

Les ennemis laissèrent passer quelques jours sans lui envoyer son nécessaire, soit que ce fût une feinte pour faire croire qu'on ne se souciait pas de lui, soit qu'on fût occupé à de plus grands soins, comme en effet on aperçut bientôt que les Français n'avaient pas perdu de vue les Vaudois, ne songeant au contraire qu'à les perdre pour se venger de l'affront qu'ils en avaient reçu le 2 Mai. Il est vrai que M.*r* de *Catinat*, qui en avait tâté, n'eut pas envie d'y retourner risquer, avec sa personne, ses espérances du bâton de Maréchal de France, quoique, s'il eût cru d'y réussir, du moins à les forcer, comme fit M.*r* de *Feuquières*, à qui il en endossa le fardeau, peut-être lui en aurait-il envié la gloire, toute imparfaite qu'elle fut.

A peine huit jours s'étaient-ils écoulés, depuis qu'ils avaient été repoussés, qu'ils revinrent attaquer la *Balsille* par un siège qui ne les en rendit maîtres qu'au bout de quatorze jours, après lesquels, par une merveille qui ne sera jamais assez admirée, ils prirent le poste sans prendre les assiégés.

Ce fut le Samedi 10 Mai que la découverte de *Cuculion* envoya un homme pour avertir que les ennemis venaient, et le S.*r* *Richard*, que le Marquis de *Parelle* envoyait, se joignant à cet homme-là, ils vinrent au Château après être descendus par le *Col du Pis* et l'on se retira des lieux avancés pour se renfermer tous à la *Balsille*, et le trouble où l'on fut à cette nouvelle déranger les mesures que l'on avait prises pour communier le lendemain 11, Dimanche, jour de Pentecôte, parce que ce soir là même du Samedi les ennemis vinrent camper au *Passet*. Ceux qui étaient à *Boursset* descendirent par le *Col du Clapier* et il en descendit aussi par le *Col du Pis*. Ils vinrent tambour battant, et pour environner les Vaudois de toutes parts ils firent un camp au *Passet*, un autre au-dessous du pied près de la *Balsille*, un troisième dans le bois du *Clos Dalmian*, un quatrième un peu plus haut et un cinquième dans le bois de l'envers du Château au *Serre de Guignevert*. Ils s'avancèrent dans la nuit près des mesures de la *Balsille* et de la rivière, où ils firent une redoute d'où, aussi bien que du *Clos Dalmian* et de l'envers, ils tiraient sans cesse, les balles portant jusqu'au lieu où étaient les Vaudois, sans tuer aucun; mais deux furent blessés dans les baraques, dont l'un mourut quelques jours après.

Pour faciliter leurs approches, outre qu'ils avaient fait venir

une grande multitude de paysans, tous les soldats qui étaient au camp étaient obligés de faire chacun une fascine, après quoi, pendant la nuit, chacun portait sa fascine aux lieux ordonnés, où ils en faisaient deux rangées, mettant de la terre entre deux, en sorte que le château fut bientôt environné d'une ligne de circonvallation, car, d'abord qu'ils gagnaient un pas de terrain, ils le couvraient d'une traverse et quand ils voyaient paraître seulement le chapeau d'un Vaudois ils lui tiraient cent coups de fusil; et pour eux ils avaient des claies tissées de laine que les balles ne pouvaient pas percer, et que les premiers se mettaient au-devant. De plus, parce que à cause de leur grand feu on n'osait pas aller de jour à la fontaine, jugeant bien qu'on ne pouvait pas se passer d'y aller au moins de nuit, ils tiraient continuellement de ce côté là, sans pourtant atteindre personne.

Au bout de quelques jours, ils invitèrent à parlementer, le demandant non seulement par une sarbatane, mais encore par un drapeau blanc qu'ils arborèrent au pied; on y envoya un soldat, à qui un de leurs officiers dit *qu'il y avait de quoi s'étonner qu'une poignée de gens comme eux osât faire la guerre à un si grand Roi qu'est le Roi de France. Que si l'on voulait quitter le poste et prendre des passeports pour se retirer on en donnerait et outre cela cinq cents pistoles à chacun. Qu'à la vérité les Vaudois feraient périr de brave monde, mais aussi qu'à la fin on les aurait.* Et l'on prit ce temps là de la part des ennemis pour envoyer des remèdes et des vivres au S.r de Parat, que les Vaudois firent monter à la deuxième enceinte du Château, afin qu'à tous égards il y fût plus en sûreté. Alors il écrivit à un officier de ses amis, nommé *Chartongne*, en lui disant fortement que pour avoir sa liberté il fallait demander à S. A. R. de rendre les S.rs *Moutous* et *Bastie* ministres, *Malanot* chirurgien et *Martines* armurier, et qu'on ne voulait point d'argent pour sa rançon. Ledit S.r *Chartongne* fit réponse qu'il lui rendrait compte de sa commission le soir ou le lendemain, après avoir parlé à M.r le Marquis de *Feuquières*, commandant, qui était allé visiter des postes.

Le soir, M.r de *Feuquières*, soit qu'il ne trouvât pas à propos de risquer d'être refusé de S. A. R., soit par quelque autre motif, ne voulant point entendre à cet expédient, écrivit ce billet à M.r de *Chartongne*:

Vous direz à ces Messieurs que je n'entrerai point par échange en proposition pour la liberté de M.r de Parat, mais bien pour la

rançon, telle qu'elle peut avoir été tenue dans les guerres passées d'Allemagne. Que d'ailleurs ils devraient songer à éviter les dernières extrémités, ayant ordre de ne point quitter cette entreprise qu'après la fin, et qu'ainsi s'ils veulent entrer en proposition sur cela ils peuvent le faire, mais qu'ils doivent songer qu'on leur accorderait présentement des choses desquelles il ne serait plus temps lorsque le canon aura tiré.

FEUQUIÈRES

Le S.r de Chartongne, envoyant ce billet à son ami, l'accompagna de celui-ci :

A Monsieur de Parat, prisonnier à la Balsille,

M.r le Marquis de Feuquières, qui est ici et qui est chargé du siège, m'a commandé, Monsieur, de vous mander que sur l'échange que ces Messieurs vous proposent, ils parlassent plus clairement qu'ils ne font, parce que la liberté que l'on pourrait donner à un des prisonniers de S. A. R. ne pourrait être que pour sortir du pays, étant absolument inutile de croire que l'on voulût laisser entrer un homme dans un lieu que l'on ne quittera pas tant qu'aucun de ceux qui y sont à cette heure y seront. Vous devez être persuadé que M.r le Marquis de Feuquières, qui est de vos amis de longue main, fera toujours tout ce qu'il se pourra qui sera de votre satisfaction.

J'attends de Pignerol les onguents que vous m'avez envoyé demander et sitôt qu'ils seront ici je vous les enverrai; je n'ai pu trouver de poule, mais je vous envoie quatre livres de bœuf et une feuille de papier, et je suis tout à vous

CHARTONGNE.

P.S. L'on ne vous envoie qu'une feuille de papier à telle fin que vous écriviez au dos; l'on en usera de même tous les jours

Et outre les pains que je vous envoie.

Le 13 Mai.

Les Vaudois firent à cela une réponse digne de leur ordinaire fermeté, et il faudrait ne les point connaître pour la trouver téméraire ou fanfaronne.

RÉPONSE des Vaudois aux Propositions de M.^r de Feuquières et ainsi à tous les Français.

Messieurs,

Quoique vous croyez que nous soyons bien pauvres, nous n'avons pas besoin d'argent pour la rançon de M.^r de Parat, notre prisonnier. Il vous sera permis de lui envoyer leurs nécessités pour quatre ou cinq jours, sans nous amuser tous les jours à monter et à descendre.

Les propositions que nous avons à faire présentement sont que, n'étant pas sujets du Roi de France, ni ce monarque maître dans ces terres ici, nous ne pouvons faire de traité avec aucun de vos Messieurs. Et étant dans les héritages que nos pères nous ont laissés de tout temps, nous espérons, à l'aide de Celui qui est le Dieu des Armées, d'y vivre et d'y mourir, quand nous ne resterions que dix. Si votre canon tire, nos rochers n'en seront pas épouvantés et nous les entendrons tirer.

Outre ce que les Vaudois avaient fait voir de leur valeur par le passé, ils ne se démentaient pas pendant le siège, ne se passant guère de nuit qu'ils ne fissent quelque sortie. Ils en firent une, entre autres, du côté droit du Château, où les ennemis se fortifiaient sur une roche qui commandait les retranchements des assiégés; ils tirèrent sur les Français à brûle pourpoint et en tuèrent plusieurs; mais ce fut en cette occasion que *Joseph Pelenc* fut malheureusement tué par un des siens parce que, étant resté en arrière, et les Vaudois criant: *Qui va là*, il eut peur et s'entrecoupa, ce qui fut cause qu'on tira sur lui.

L'on fit même des détachements pour aller brûler en *Pragela* et pour apporter des vivres au Château, où plusieurs revinrent chargés de pain et les autres firent beaucoup de ravages, ayant brûlé entre autres le village de *Bourset*. Quatre soldats Vaudois, sachant que des paysans portaient ordinairement des vivres aux dragons qui étaient embusqués ou campés à la gauche du Château, descendirent par la porte ordinaire du Château et attendirent les paysans sur le grand chemin couvert tirant du grand camp à celui des dragons; après quoi ils en tuèrent chacun un, et prirent et emportèrent leurs pains au Château.

L'exposition du drapeau blanc et la sommation par le porte-voix de se rendre ou au Roi ou à Madame Royale, car les Français ne parlaient que de cette Princesse et non pas du Duc, se faisait presque tous les jours, disant que *l'on se retirât en Suisse, sans souffrir davantage par les montagnes*, et ils ajoutaient que si M.^r de Parat

avait besoin de quelque chose, on n'avait qu'à sortir l'Enseigne, et le drapeau n'était pas plutôt retiré qu'on faisait grand feu de part et d'autre.

Comme M.^r de Feuquières vit que la mousqueterie, quelque horrible qu'en fût le feu, n'aboutissait, étant seule, qu'à perdre des balles et de la poudre, exécuta son projet qui était de guinder du canon sur le *Guignevert*, où il en avait déjà fait agencer les batteries, et quand il y fut placé, il fit derechef arborer le drapeau blanc en y ajoutant le drapeau rouge, pour dire *que si l'on ne se rendait pas avant que le canon eût tiré, on n'aurait point de quartier*, et voyant que les Vaudois n'en étaient pas plus ébranlés qu'auparavant, il prépara tout pour en venir à un assaut général.

Le 13 Mai en fut le prélude, car le matin, avant le jour, il fit avancer des soldats au-dessous du bois du *Clos Dalmian* au bord de la rivière, du côté où étaient les Vaudois, et derrière des rochers, où ils demeurèrent tout le jour sans feu, quoiqu'il fût bien froid, et on se tira plusieurs coups durant le jour.

Le soir ils se retirèrent, et les Vaudois, qui faisaient feu sur eux, auraient beaucoup plus tiré s'ils n'avaient prudemment jugé qu'il ne fallait pas prodiguer leurs munitions. Ceux des Français qui étaient à la montagne, ayant vu que la garde Vaudoise les avait découverts, allaient et venaient sur le sommet de la montagne, afin que, les croyant en petit nombre, on n'en tint pas compte; cependant ils montèrent sur le rocher qui dominait le corps de garde et, y ayant dressé des parapets, ils tirèrent de là avec des couleuvrines ou des fauconneaux, dont les balles étaient aussi grosses que des œufs, de quoi un soldat Vaudois fut blessé au genou dans une baraque. Et la nuit même ils s'avancèrent vers le corps de garde à la portée du pistolet, tirant incessamment, de manière qu'il fut force d'abandonner ce poste et de se retirer plus bas, pendant quoi deux canons tiraient continuellement au Château, et surtout à la demi-lune, qui n'étant qu'une simple muraille sèche, elle fut bientôt percée en divers endroits et les pierres faillirent même à tuer quelques-uns de ceux qui gardaient ce poste.

Ce fut enfin le lendemain, 14 Mai, que se fit la grande attaque. Ils commencèrent à canonner dès le grand matin, de sorte qu'avant midi ils eurent déjà tiré 114 volées de canon qui, portant des boulets de 14 à 15 livres, eurent aussitôt fait de grandes brèches à des murailles qui n'avaient été dressées que pour résister au mousquet, quoique M.^{rs} *Catinat* et *l'Ombraile* eussent dit qu'ils voulaient prendre les Vaudois sans gâter une livre de poudre. Quand ils en

eurent reconnu l'effet, ils s'animèrent à donner l'assaut bien rude par trois différents endroits, les uns montant à l'endroit du bois de *Clos Dalmian*, les autres par la porte du Château et les autres par le ruisseau, sans craindre ni le feu des Vaudois, ni les lourdes pierres que plusieurs de ceux-ci roulaient sur eux. La mousqueterie des Français était si drue que leurs balles étaient aussi épaisses que grêle, tirant tout à la fois plus de 10 mille coups, de sorte que, avant que les Vaudois pliassent, il y eut passé cent mille coups tirés sur eux, par où pourtant, quoiqu'ils fussent à portée, il n'y eut personne d'entre eux qui fût ni tué ni blessé. Ils se battirent en retraite jusqu'au retranchement appelé le *Cheval la Brune*, où ils avaient aussi quelques baraques. Ils passèrent pour cela sous le feu d'une redoute que les ennemis avaient faite au ruisseau, mais un brouillard les couvrit heureusement. On avait annoncé à M.^r de *Parat* que, si l'ennemi forçait le Château, l'on se verrait contraint de le tuer, à quoi il avait répondu: *Je vous pardonne ma mort*, et en effet sa garde l'ayant abandonné, un Vaudois qui se retirait tout des derniers tua ce pauvre lieutenant-colonel, lui donnant un coup de pistolet à la tête, ce qui est la véritable manière de sa fin, quoiqu'en aient voulu dire d'autres relations, que nous rapporterons aussi. Un autre Vaudois, ayant été assez téméraire pour rebrousser afin de prendre ses chemises, l'ennemi le surprit, et il fut saisi avec un malade qui ne pouvait pas se remuer.

On eut quelques blessés en montant au retranchement (1) que l'on vient de dire, et s'y étant un peu reposé, pendant que les ennemis furetaient dans les autres postes et retranchements que l'on leur avait abandonnés, on convint (2) de se retirer secrètement pendant la nuit, sans quoi l'on ne pouvait s'attendre à autre chose qu'à être coupés en pièces.

Mais, quelque sage que fût cette résolution, la difficulté était de l'exécuter, étant aussi entourés qu'on l'était des corps de garde que les ennemis avaient mis de toutes parts, croyant d'exécuter leur massacre le lendemain, ayant placé du monde au bord du ruisseau, à la montagne de *Guignevert* et depuis la *Balsille* jusqu'au bas, fermant ainsi tout l'entredeux des montagnes et faisant de grands feux partout pour se chauffer. Cependant Dieu, qui voulait faire voir une de ses plus grandes merveilles dans la conservation

(1) Ce mot est une correction, d'une autre main. Le mot primitif était *Bric*.

(2) Ce mot remplace les mots primitifs: *fit couvrir parole*.

de ces gens-là, précisément au point fatal que leur perte était, humainement parlant, inévitable, permit premièrement que l'obscurité de la nuit étant anticipée par celle d'un épais brouillard qui se leva, leur fournît déjà un peu plus de temps qu'ils n'en auraient eu sans cela pour l'exécution de leur dessein; mais ce qui fut le principal c'est que ce même capitaine *Poulat* qui avait été l'auteur de la venue des Vaudois à la *Balsille*, où ils s'étaient si bien maintenus pendant cinq ou six mois, fut aussi l'instrument de leur heureuse évasion de ce lieu dans une si pressante nécessité de l'abandonner; car ce vaillant homme, qui était du lieu et qui avait la pratique de tous les endroits qui y aboutissaient, ayant remarqué, à la faveur de ces feux que nous avons dit que les Français faisaient à peu près tous les postes qu'ils occupaient, alla s'aviser d'un ravin ou précipice effroyable par lequel il dit qu'il fallait se sauver, n'y ayant aucune autre issue pour échapper à l'extrémité du péril où l'on se voyait réduit; on le crut et, se remettant à la Providence de Dieu, on défila tout doucement par ce trou quand on l'eut trouvé, marchant la plupart du temps assis ou en appuyant un genou à terre ou en se tenant à des branches d'arbres et en faisant de fréquentes pauses, pendant lesquelles il y en avait qui se hasardaient de tâtonner s'il y avait du terrain où l'on pût asseoir le pied; on fit une bonne partie du chemin tout déchaus, *Poulat* qui servait de guide ayant ordonné que l'on ôtât ses souliers, tant pour mener moins de bruit que pour mieux sentir sur quoi l'on marchait et si c'était sur quelque chose qui eût de la consistance. On passa tout contre un des corps de garde des ennemis qu'on s'aperçut même qui faisait faire la ronde, ce qui fut cause que le plus sourdement qu'on put on fit un certain détour qu'on n'aurait pas fait, et comme on avait déjà pris le contour il arriva qu'un des fuyards, en se voulant aider des mains, laissa tomber un petit chaudron qu'il emportait, lequel fit quelque son en roulant par dessus des pierres, ce qui fut suivi d'un: *Qui va là !* que la nuit et ce détroit de montagnes rendaient encore plus affreux. Cependant ce chaudron, se trouvant heureusement n'être pas de la nature de ceux que les poètes veulent qui parlassent autrefois et qui rendissent des oracles dans la *Forêt de Dodone*, ne répondit mot, et le soldat français qui était en sentinelle, croyant de s'être trompé, se tut aussi, pendant que les Vaudois, gagnant pays, montèrent la montagne de *Guignevert* tirant vers *Salse*. On portait un jeune fils du S.^r *Poulat* et il fallut souvent se reposer, de sorte qu'il était déjà deux heures de jour que l'on montait encore.

Ce fut alors que les ennemis qui étaient campés à *L'Autigas*, sous le rocher où les Vaudois avaient tenu leur corps de garde de la montagne, les virent le Jeudi matin 15 Mai et crièrent que les Barbets se sauvaient. Ils furent prompts à en aller avertir leur commandant qui fit un détachement pour les suivre. Cependant les Vaudois descendirent de l'autre côté de la montagne, aux *Pausettes de la Salse*, où ils firent de la soupe. Voyant au sommet de la montagne un homme sur la route qu'ils avaient tenue et qui apparemment était venu là pour voir de quel côté ils tireraient, on vint au *Rodoret* où l'on fit encore de la soupe pour se refaire un peu, la plupart n'ayant point de pain, et incontinent après, en s'en allant, ils aperçurent ce détachement des ennemis qui descendait de grande vitesse du Col de *Serviels*, tendant vers le *Rodoret*.

Les Vaudois montèrent sur la Sée de la montagne de *Galmon* entre *Rodoret* et *Prals*, où l'on s'arrêta environ deux heures faisant parade ou revue pendant que les ennemis s'assemblaient au *Rodoret*, et l'on envoya les malades et les blessés avec le chirurgien, qui était encore celui du S.r *Parat*, chirurgien major du régiment d'*Artois*, dans une balme nommée le *Valon*, quelques-uns des moins blessés ayant dit qu'ils les garderaient assez sans qu'il fût besoin d'autre garde; après quoi on descendit fort vite vers *Prals* et on fut se cacher dans le bois de *Serrelemi* au-dessous de *Prals*, en attendant la nuit, afin que les ennemis ne sussent pas où l'on était. On partit même avant la nuit à la faveur d'un brouillard et l'on monta au masage nommé la *Maière*, où l'on ne fut que de nuit, bien qu'il n'y eût pas demiquart de lieue, et pendant que l'on fut caché au dit village une pluie vint très à propos parce que, l'eau étant loin du village, on se servit de celle de la pluie pour faire de la soupe.

Au lieu de partir avant le jour, le Vendredi 16, on attendit à quelques heures de jour. On éteignit les feux qu'on avait faits pour se chauffer dans les maisons, de peur que les sentinelles des ennemis, qui étaient encore au *Rodoret* et peut-être sur la Sée de *Galmon*, ne les vissent.

On partit de là et on vint au masage de *Praïet*, qui est à la portée du fusil plus haut, où l'on se cacha dans des granges sans oser faire de feu, et là M.r *Arnaud* fit une belle prière. On envoya un homme un peu plus avant pour découvrir où étaient les ennemis qui tiraient sans cesse pour éprouver leurs armes, qu'ils avaient apparemment mouillées, et cet homme rapporta que les ennemis étaient encore au *Rodoret*. Quelque temps après, on les vit descendre

à *Prals* et ensuite on en vit qui semblaient venir aux Vaudois, ce qui fit partir ceux-ci à la faveur d'un brouillard; mais comme le brouillard n'avait pas de tenue, se dissipant par intervalles, on s'asseyait, ou même on se couchait par terre, afin de n'être pas déçouverts par la sentinelle, qu'on ne doutait pas que les ennemis n'eussent mise sur la *Sée du Serre de Galmon*. On fut ainsi souvent obligé de s'arrêter, attendant la nouvelle faveur du brouillard dont Dieu les couvrait de temps en temps, jusqu'à ce qu'on fut hors de la vue dudit *Serre de Galmon*.

On passa après par un très mauvais pays, montant près de la montagne de *Rocheblanche*, qui est le lieu d'où l'on tire de fort beau marbre, et comme on descendit à l'envers de *Rocheblanche*, l'on vint coucher à *Fayet*. Il était environ minuit quand on y arriva, avec une fatigue épouvantable à cause des méchants chemins, où il avait presque toujours fallu se tenir à des branches d'arbre, de peur de se précipiter.

On partit le lendemain, Samedi 17, et étant arrivés à la montagne de *Turin* à *Riouclaret*, on découvrit que l'on était cherché par les ennemis, qui étaient déjà au *Pouet*.

On se mit promptement à couvert et l'on tira vers *Pramol*, à dessein d'aller à *Angrogne* chercher quelque butin pour se nourrir, croyant qu'il n'y eût personne à *Pramol*, mais ayant mandé sur la *Sée de la Zara* un petit détachement, il vint dire qu'il avait vu du bétail à *Pramol*. On fit trois détachements, et l'on descendit au village de la *Rua*, où l'on prit des vaches, des chèvres et des brebis. Comme tout ce qu'il y avait de gens au village se retirèrent dans l'Eglise, l'on prit le village, qui était fort bien retranché, que l'on brûla après y avoir tué 50 personnes. C'est là que M.r de *Vignaut*, le commandant, donna son épée à M.r *Arnaud*, étant fait prisonnier avec trois lieutenants. Ledit S.r de *Vignaut*, après avoir fait voir l'ordre qu'il avait de ne point sortir de son poste, ajouta que S. A. R. n'avait que jusqu'au Mardi suivant à se résoudre s'il demeurerait dans le parti de France ou s'il embrasserait celui des Alliés.

Comme on avait en même temps assiégé l'Eglise, on somma ceux qui s'y étaient renfermés de se rendre, mais ils n'en voulurent rien faire, quoiqu'ils vissent que l'on approchait avec de la paille pour y mettre le feu, et ils tirèrent toujours, de quoi une femme Vaudoise, qui avait passé l'hiver avec eux et qui portait aussi de la paille, fut tuée. Les Vaudois eurent là quatre morts et six blessés, dont trois ou quatre restèrent prisonniers. L'un fut *Laurent Tronc*.

On les conduisit à *Saluces* d'où, à la paix, on renvoya les sains et on garda les blessés pour les panser, et se retirèrent à *Cumiane*, village à demi-lieue de là, où ils se couchèrent.

Le lendemain, Dimanche 18, ils montèrent la montagne d'*Angrogne*, mais allant en désordre, comme c'était assez leur coutume, et les premiers s'étant fait voir sur la *Sée*, la découverte des habitants ayant donné l'alarme, on redescendit, et il fut trouvé à propos d'aller chercher quelqu'autre hauteur de la même montagne qui fût propre à butiner, et comme on était arrêtés à quelques maisons d'un certain masage, les S.rs *Parander* et *Bertin* leur vinrent parler de la part de M.r le *Baron de Palavicin* et, leur annonçant en même temps la paix de la part de S. A. R., leur offrirent le pain, promettant de le leur donner. Et même quand on eut tiré de là au *Pré del Tourn*, village ruiné, à peine y fut-on arrivé que deux autres vinrent leur dire que M.r le *Chevalier Vercellis*, commandant au Fort de la *Tour*, souhaitait de parler à leurs officiers. On leur dit que le lendemain matin il pourrait se rendre au même lieu, où il trouverait de leurs officiers, et l'on porta M.r de *Vignaut* à écrire à M.r le *Baron Palavicin* de lui mander un chirurgien et des onguents pour panser les trois lieutenants blessés.

Et puisque voilà nos pauvres fuyards de la *Balsille*, qui au jour même du repos s'entendent annoncer la paix avec leur Prince et ainsi quelque espérance de repos, laissons-les en admirer la merveille devant que nous les retournions voir en de nouveaux tracas jusqu'au jour de la pleine déclaration du Duc, et considérons cependant quel fut l'étonnement des Français d'avoir bien pris avec tant de peine le nid, mais non pas les oiseaux, à la *Balsille*.

On peut juger quelle surprise fut celle de M.r le Marquis de *Feuquières* quand, entrant le lendemain dans le dernier retranchement du Château de la *Balsille*, il trouva la place vide et que, pour toute conquête et pour tout fruit de tant de travaux, qu'il croyait qui élèveraient sa gloire au-dessus de celle de M.r *Catinat*, il n'avait que de méchantes baraques et que des pointes de rocher, qui, par leur nombre et par leur arrangement, ont fait donner à ce lieu là le nom de montagne des quatre dents, de sorte qu'il se trouvait encore bien éloigné de pouvoir se flatter du titre de *dompteur des Barbets* que M.r le Gouverneur de *Pignerol* lui donna dans une lettre qu'il lui écrivait et qui, ayant été interceptée, mérite bien d'avoir ici sa place :

A Pignerol, le 11 Mai 1690.

Vous vous trompez, Monsieur, quand vous croyez que vos lettres me fatiguent; je n'ai jamais plus de joie que lorsque j'en reçois, qui augmentera quand je vous saurai Dompteur des Barbets, que je trouve très insolents. J'ai eu aujourd'hui avis certain qu'il n'y en avait eu que deux de blessés dangereusement et quelques autres légèrement; mais ils ont tant de peine à passer dans leurs Forts des pays étrangers, que pour peu que vous les resserriez encore, leur commerce sera bien interrompu. 402 mousquets doivent être arrivés à présent à la Pérouse. Le reste y sera demain de bonne heure, si on peut avoir les mulets de l'artillerie, qui ne part plus d'ici jusqu'à nouvel ordre. Vous les aurez demain à Macel, où il faudra les envoyer prendre.

On a remis aux dragons 700 pierres à fusil. J'en ferai demain entrer dans la ville, où on croit qu'il n'y en a point, dont, étant cela vrai, nous verrons d'en faire venir d'ailleurs. Voici ce que m'écrit M.^r de Catinat, et ce que je viens de recevoir:

Nous étions près d'entrer en guerre, comme vous aurez pu apprendre, mais ce matin j'ai envoyé à la Cour par un courrier exprès une lettre de S. A. R., conçue en termes si convenables que j'ai cru que nous devions continuer à vivre comme nous avons fait, en attendant d'autres ordres. Cette lettre m'a été apportée ce matin à une heure du jour, par M.^r le Marquis Graneri, ministre de S. A. R.

Vous voyez comme ce Prince, mieux conseillé que par le passé, entre dans ses véritables intérêts; ce changement pourrait bien contribuer à l'échange de M.^r Parat. Périgord et Robek partent demain d'ici. Les Suisses et l'artillerie y restent. Vexin et Pavins vont à Macel; les dragons de Grammont et de Languedoc à Pancalier, et tout cela pourra bien changer avant demain au soir, ne doutant point que le courrier dépêché par S. A. R., il y a aujourd'hui huit jours, ne rapporte la branche d'olive.

On mande du 2, de Paris, qu'Heidelberg est assiégé. La mort de M.^r de Lorraine et la prise de cette place, où se trouvent toutes les munitions de guerre et de bouche des Impériaux, les déconcerteront fort. Je suis, Monsieur, entièrement à vous.

BROUILLI D'HERLEVILLE.

Voici comme les lettres de Turin, du 27 Mai, parlèrent de cette surprenante évasion des Vaudois.

Les Français ont chassé les Huguenots de leurs Forts, le canon ayant éboulé leurs retranchements de pierre sèche. Ensuite la nuit ils

se sont sauvés entre deux corps de garde des Français, mais par un endroit si escarpé qu'on n'y avait mis personne, croyant qu'on n'aurait pas pu y passer. Ils se sont servis de ponts les uns aux autres, et sont venus dans la Vallée de Luzerne.

On a trouvé le lieutenant-colonel prisonnier fraîchement tué.

Ce bout de lettre dit naturellement et succinctement la chose, mais on verra plus amplement dans ce qui suit comment les ennemis l'ont décrite.

**COPIE D'UNE LETTRE écrite de la « Montagne des quatre dents »
par le Lieut.^t-Colonel du Rég.^t de « Bournazet ».**

Le 15 Mai 1690.

J'arrivai ici au soir avec troupe, après 24 heures de marche dans des montagnes horribles. Il faut y avoir passé pour concevoir combien elles sont brutes et inaccessibles. En arrivant au saut du Col del Pis, à l'aube du jour, j'entendis deux coups de fauconneau, que M.r de Bournazet fit tirer du haut de la Montagne des Quatre Dents et qui fut le signal de l'attaque de M.r de Clérambaud. Ses grenadiers donnèrent en même temps dans le premier Fort du haut de la montagne où nos gens ne trouvèrent pas grande résistance. Les Barbets se retirèrent de leur premier Fort sans tirer un coup; on les poussa de rocher en rocher, qui est ce qu'on appelle leurs Forts. M.r de Clérambaud se rendit maître de cinq ou six de ces Forts avec perte de quatre travailleurs qui étaient de notre régiment, et quelques grenadiers blessés. Les Barbets se retirèrent dans leur pain de sucre, qui n'est qu'une petite espèce de Plateforme à pouvoir à peine contenir dix ou quinze hommes, avec une petite hutte dans le rocher, à contenir huit ou dix personnes; voilà l'attaque d'en haut. L'attaque d'en bas fut faite par M.r d'Apremont, lieutenant-colonel de Clérambaud; il gagna ce qu'on appelle le Château sans grande résistance, et les Barbets se retirèrent dans leur pâté, d'où ils firent beaucoup de feu; mais M.r d'Apremont s'en rendit encore le maître, ce qui a coûté la vie à deux ou trois lieutenants ou sous-lieutenants de Clérambaud et de la Sarre, à quelques Seigneurs et à huit ou dix soldats. C'est dans ce pâté où M.r de Parat, lieutenant-colonel d'Artois, était détenu prisonnier; il fut tué dans le moment qu'ils se sentirent pressés; il fut égorgé avec une baïonnette.

J'ai parlé à un sergent de Clérambaud, qui le trouva encore tout chaud dans une casemate avec les deux Barbets qui l'avaient tué, qui furent égorgés par nos gens, ainsi qu'une femme qui était avec eux dans le pâté.

Les Barbets se retirèrent de retranchement en retranchement, faisant feu de temps en temps. M.r d'Apremont les poussa jusqu'au pain de sucre, et se retrancha à la portée du mousquet et fit un prisonnier qui donna avis à M.r de Feuquières que les Barbets songeaient à se sauver pendant la nuit. M.r de Feuquières l'écrivit en même temps à M.r de Clérambaud pour l'en avertir. Il lui écrivit à neuf heures du soir, mais la lettre ne lui fut rendue que le lendemain, si bien qu'avant que M.r de Clérambaud eût reçu l'avis, nous vîmes les Barbets au haut d'une montagne vis-à-vis celle où ils étaient retranchés. Ils se sauvèrent la nuit. On attendait le jour pour leur donner l'assaut au pain de sucre où ils étaient, mais, M.r d'Apremont ayant fait avancer quelques soldats, ils y entrèrent et ne trouvèrent personne, dont ils furent très surpris, ne s'étant pu apercevoir de leur évasion, quoique nous les eussions déjà vus au haut de la montagne, de notre quartier qui était dans la partie supérieure de celle des Quatre Dents. Nous donnâmes d'abord avis à M.r de Clérambaud de la fuite des Barbets, qui jugea qu'ils avaient trop avancé pour les pouvoir suivre. Le prisonnier dit qu'ils étaient encore 400. Ils sortirent de leur pain de sucre et firent rouler la nuit quantité de pierres de ce côté pour le rendre impraticable. Je vous écris du Pâté. Nous avons ordre de combler tous les travaux qui sont dans la montagne.

M.r de Feuquières, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour faire couper les Barbets, tant par les paysans que par les troupes qui sont dans les Vallées, où l'on juge qu'ils peuvent être, a fait descendre le régiment de Clérambaud de la montagne et a commandé le nôtre pour l'occuper et tous les Barbets, après lesquels il a détaché M.r de Poudens avec son régiment.

On vient de m'assurer que M.r de Feuquières a reçu nouvelle que les Barbets ont brûlé un village dans la Vallée de Charbonnières, qu'ils y sont investis par des paysans et quelques dragons de Savoie, et que M.r de Poudens n'est pas fort loin d'eux. M.r de Feuquières fait marcher deux Compagnies de grenadiers et un détachement de 300 ou 400 hommes.

La circonstance de cette lettre-là, qui porte que M.r de Feuquières donnait avis à M.r de Clérambaud de la fuite que les Vaudois minutaient de prendre pendant la nuit, rehausse extrêmement ce que cet évènement a de merveilleux, puisque de ce billet rendu à temps ou non, dépendait l'évasion ou la perte entière de ces gens-là. Mais c'est assez parlé de cette fuite; retournons trouver les fuyards après que nous aurons remarqué que la perte qu'ils firent aux deux attaques de la Balsille ne fut que de Joseph Pelenc, Pierre Bertinat,

Jean Lautaret malade de *Bobi*, *Jean Sedan* de la *Tour* blessé à la jambe par une de ces balles de mousquet qui étaient grosses comme des noix, *Polat de Macel* aveugle. Quelques blessés et *Jacques Peiran* prisonnier emmené à *Pérouse*, mais qui apparemment fut celui que *M.r de Feuquières* fit parler et qui lui révéla le dessein qu'avaient les autres de s'évader, et il faut que ce fût la crainte de la mort qui l'obligeât de découvrir ce secret, car il avait tenu bon à la précédente guerre et était de ceux à qui l'on accorda passeport, afin qu'ils n'inquiétassent plus les gens du Duc.

Les *Vandois*, que nous avons laissés le Dimanche 18 de Mai au *Pré del Tourn*, allèrent camper le Lundi 19 à l'*Alpe de Buffe*, où le Chevalier *Vercellis* qu'ils y attendaient ne vint pas. Cependant ils partagèrent là le butin, à savoir: les vaches, les brebis et les chèvres, et le reste ayant été vendu à l'encan, fit une somme d'argent qui valut dix soldes à chacun. On reçut le chirurgien que *M.r de Vignaut* avait demandé, et comme il croyait de s'en retourner le même jour on lui fit entendre, ainsi qu'on en était convenu avec les prisonniers, qu'il fallait qu'il restât jusqu'à ce qu'on eût fait l'échange de ces Messieurs avec les quatre prisonniers que l'on demandait déjà pour rendre *M.r de Parat*, à savoir: les deux ministres, le chirurgien et l'armurier, ou qu'on serait puni si l'on pensait à faire autrement, puisque l'on en avait juré. Comme on passa ce jour-là et le Mardi 20 sans pain, on fut bien aise de voir revenir les *S.rs Bertin* et *Parander*, qui demandèrent qu'on leur donnât 30 ou 40 hommes qu'ils auraient soin de renvoyer chargés de pain, ce que l'on fit, et le Mercredi 21 on reçut du pain que l'on distribua aux Compagnies, et chaque soldat eut la moitié d'un pain.

Ce jour-là même, les ennemis ayant fait quelques détachements, dont l'un descendait au village du *Pré del Tourn* dont on était fort proche, et l'autre montait au *Vandalin*, on fit des détachements opposés, et le premier des ennemis se retirant, on en prit un soldat que l'on tua; un autre de *Neuchâtel* s'avança assez pour se rendre, et ayant été mené au camp, il déclara que son désir avait été de venir avec eux, et qu'il s'était mis avec ceux qui furent commandés par le capitaine *Bourgeois*, de quoi il leur conta toutes les circonstances.

L'autre détachement donna si bien sur les Français qu'il en tua grand nombre, et du moins assez pour emporter 60 mousquets et bien autant de casaques, après les avoir poursuivis jusqu'à la plaine. Sur le soir, on monta plus haut et l'on alla aux *Jasses*, où, après qu'on eut un peu repu, la découverte qu'on fit de l'ennemi,

qui montait pour aller vers *Bobi*, fit qu'on s'arrêta à *Balmadaut*, où l'on avait un détachement avec les malades et les blessés, et là l'on partagea encore le butin.

Le jour suivant, 22, comme on mangeait de la soupe faite avec des violettes et de l'oseille sauvage, sans avoir de pain, on vit encore avancer les ennemis, à qui l'on alla prendre le dessus et avec qui l'on se battit tout le jour en plus d'un endroit, parce que les Français, comme enragés, avaient fait plusieurs détachements pour prendre les Vaudois de divers côtés. Il y eut un Vaudois de tué, mais par contre un de leurs détachements de 60 hommes en poussa un des ennemis jusqu'à la *Tour*, où il fut tout pris par les Piémontais.

Quatre ou cinq jours après, un détachement des Vaudois, que l'ennemi avait coupé et obligé de se promener du côté d'*Angrogne*, revenant au gros qui campait à la *Combe de Carbonnières*, se consola d'avoir très peu mangé, par la lecture d'une lettre interceptée, laquelle était pour M.^r le Gouverneur de *Mirebouc*, et lui marquait qu'on était désormais bons amis avec les Religionnaires, puisque *S. A. R. avait rompu avec la France*.

Le 3 Juin, les Vaudois eurent la satisfaction de voir revenir du *Pragela* un de leurs détachements qui était allé en Val Pérouse pendant le siège de la *Balsille* et dont la manœuvre fut assez singulière.

Il était de 60 hommes; il monta la montagne de *Guignevert*, descendit à *Salse*, monta au *Col de Fontane*, passèrent près du *Perrier* et à *Villesèche*, descendirent au *Pont de pierre de Pomaret* où, ayant trouvé deux soldats qui portaient aux ennemis 700 pierres de fusil, on les tua. L'un d'eux était charmé, car il fut impossible d'enfoncer la baïonnette dans son corps qu'après l'avoir fichée en terre jusqu'à la garde ou au manche. Voulant sauver sa vie, il dit qu'il savait une cache d'étain vers *Pinache*, mais cela ne lui servit de rien. Les 60 demeurèrent cachés le lendemain dans une grange. Le soir ils sortirent et allèrent au *Villar* prendre ceux qu'on avait envoyé dire qui voulaient venir vers les Vaudois, mais au lieu de 50 qu'on en avait dit, il ne s'en trouva que 12. Ils montèrent à la montagne, où l'on leur porta des vivres, étant cachés dans le bois. La nuit suivante, ils allèrent joindre la moitié de leur monde qui était resté dans un village dessous la *Pérouse*, où ils restèrent cachés tout le lendemain. La nuit d'après, ils envoyèrent 30 des leurs porter le pain qu'on avait pris, le reste marchant vers *Pragela*; ils arrivèrent à *Bourset* environ 3 heures avant jour, et comme ils apprirent au *Clapier* la perte de la *Balsille*, ils demeurèrent plusieurs jours dans les bois, nonobstant les troupes du Roi, et là ils se faisaient apporter

des vivres, menaçant autrement les paysans de les brûler comme on avait fait le *Bourset*. Ils rapportèrent tout ce détail, ajoutant qu'on leur avait dit qu'à la dernière attaque de la *Balsille* il y avait 12 mille hommes des troupes du Roi et 1200 paysans.

Ce jour-là même, les Français, au nombre de 600, campèrent au *Serre de Cruel*, après avoir passé le *Col de Julien*, et de là ils voulurent envoyer au bourg de *Bobî* quelques Compagnies, mais la garnison ne permit point qu'elles y entrassent, ne leur osant pourtant pas refuser des guides, parce que S. A. R. n'était pas encore déclarée.

Le 4 Juin fut mémorable par bien des endroits, car 1.^{me} les Français ayant su qu'il y avait un gros de Vaudois à *Balmadant*, passèrent le lieu appelé le *Portier* et les surprirent, et l'on se battit fortement tout le jour. On eut deux morts et point de blessés. Du côté des ennemis, au contraire, il y eut grand nombre de tués et de blessés. Ils prirent pourtant deux Vaudois et deux des officiers qu'on leur avait pris à *Pramol*.

Et ce qu'il y a de rare, c'est que, de quelques blessés qu'ils avaient surpris et qui s'étaient sauvés comme ils avaient pu, il en revint un qui avait demeuré environ quinze jours dans les montagnes sans avoir pu rejoindre le gros, et qui dit qu'il n'avait vécu que de violettes, d'oseille et autres herbes crues, excepté que, quelques jours avant son arrivée, ayant vu venir à lui, qui était couché au pied d'un rocher, deux louveteaux, il en avait empoigné un qu'il avait tué et mangé tout cru.

Ce qui nous fait ressouvenir d'un trait remarquable rapporté par M.^r *Jean Léger*: c'est que, pendant la guerre ou le massacre de 1655, après le combat de la *Vachère*, le S.^r *Bianqui*, syndic de Luzerne, qui, quoique papiste, avait toujours témoigné de l'horreur pour les massacres, voyant ramener dudit combat tant de morts et de blessés, ne put s'empêcher de s'écrier: *Altre volte li lupi mangiavano li barbetti, ma il tempo è venuto che li barbetti mangiano i lupi*. C'est à dire: *Autrefois les loups mangeaient les chiens, mais maintenant le temps est venu que les chiens mangent les loups*, car *Barbet* en Piémont est un chien et s'applique communément aux Vaudois, comme faisait en France le nom de *Huguenots* aux *Réformés*. Pour avoir dit ce mot, M.^r de *Maroles*, Gouverneur de Luzerne, menaça si fort ledit S.^r *Bianqui* qu'il en mourut.

Se fâche en lisant notre histoire qui voudra; nous n'avons pourtant pu nous empêcher de rapporter qu'à la lettre un *Barbet*, ou pour mieux dire un Vaudois, a mangé un loup.

Outre cela, le 4 Juin fut remarquable en ce que ce fut le jour auquel on eut nouvelle sûre que S. A. R. avait déclaré la guerre à la France, ce que les ennemis n'ayant pas encore appris, ils menèrent leurs blessés à la *Tour*, où on les prit prisonniers et d'où ils furent conduits à *Saluces*.

Ce fut encore ce jour-là que, la milice de S. A. R. ayant quitté *Bobi* et *Villar*, les Vaudois eurent ordre d'en reprendre possession, par un billet écrit à M.^r *Arnaud*, avec promesse que l'on y trouverait de quoi vivre. Il est vrai que ce qu'on y trouva ne fut pas grand chose, car il se réduisit à un peu de farine, les Savoyards ayant emporté ce qu'ils avaient pu et même versé le vin.

Mais ce qui couronna la satisfaction de la journée, fut de voir arriver M.^{rs} *Bastie*, *Moutous*, *Malanot* et *Paul Martine*, en échange de M.^r *de Vignau*, des lieutenants et du chirurgien que l'on avait renvoyés, sur parole que ces Messieurs seraient libérés.

Quelques jours après, on manda aux Vaudois d'envoyer 50 hommes à *Crussol* leur quérir du pain, ce qui ayant été fait ils apportèrent chacun cinq pains. On eut aussi ordre d'aller quérir des farines à la *Tour*, mais le munitionnaire, à qui apparemment il n'était pas venu encore de la bonne volonté pour les Vaudois, n'en voulut point donner, quoiqu'il en eût cent sacs, et plus de mille sacs de grains, et que d'ailleurs l'ordre de S. A. R. fût que ces troupes abandonnassent la *Tour*, après en avoir fait sauter le Fort, ce qui ne fut point bien exécuté non plus.

Il est vrai qu'on scia les canons par le milieu mais, pour ce qui est du Fort, les mines par lesquelles on voulut le renverser se trouvèrent être toutes fausses, ce qui fit juger que le mineur était pensionnaire des Français, qui ne manquèrent pas de s'y nicher, de même qu'à *Luzerne* et à *St-Jean*, après avoir brûlé plusieurs villages.

La joie fut derechef grande, le Dimanche 11 Juin à *Bobi*, qui était redevenu la demeure des Vaudois, d'y voir arriver les capitaines *Paul Pelenc* et *David Mondon* avec vingt autres, ayant été libérés des prisons de *Turin*, et plus encore quand on entendit raconter audit *Pelenc* qu'entre autres choses obligeantes que S. A. R. leur avait dites, ce Prince avait dit qu'il ne les empêchait pas de prêcher partout, fût-ce même à *Turin*.

Comme en ce temps-là on reçut ordre de M.^r le Baron *Palavicin*, qui commandait les troupes de S. A. R. en ce pays-là, pour faire un fort détachement pour tomber d'un côté sur le Val *Queyras*, tandis qu'il y descendrait de l'autre le Dimanche 18 Juin, on fit dès le 17 envoi d'un corps de 300 hommes, qui allèrent coucher

aux *Jasses de Prat*, et qui le lendemain matin, après que M.r *Arnaud* eut fait la prière, montèrent au *Col de la Croix*, d'où ils détachèrent un capitaine avec 12 hommes, tant pour voir la contenance de ceux d'*Abriès* que pour être avertis lorsque le Baron ferait sa descente, lequel ayant mandé qu'il fallait s'avancer, on le fit en diligence; et quand on fut à la vue du village de *Galmon*, on vit que tous ceux du lieu fuyaient avec leurs bestiaux, dont on eut bientôt atteint et pris une grande partie; après quoi l'on passa vers *Abriès*, où il y avait des soldats qui furent forcés et parce que, tandis que les habitants se sauvaient avec leurs bestiaux, les soldats s'enfermèrent dans l'Eglise, on s'attacha à ceux-ci, qui firent un si grand feu que les Vaudois eurent de tués le capitaine *Grizet*, *Samuel Bertinat* de *Bobi*, *Paul Freisinénque* du *Villar*, *Pierre Geymet* et son fils et trois ou quatre blessés, ce qui fut cause qu'on brûla tout le bourg d'*Abriès*, d'où l'on ne se retira que le soir, après avoir eu bien de la peine à retirer de près de l'Eglise un autre capitaine blessé, qui y serait resté sans le secours d'un de ses frères et de deux de ses soldats. La retraite fut à *Ristolas*, à l'*Echarpe* et à la *Montà*, d'où le lendemain on revint aux *Jasses du Prat*, ayant passé la montagne, et puis le Mardi 20 à *Bobi*, où le 21 on fit le partage du butin, les brebis se partageant par tête et les vaches par tiers. On donna à chaque Compagnie un mulet. On en garda cinq pour les volontaires ou le camp volant et on résolut de faire présent de tout le surplus à S. A. R. Les bestiaux furent envoyés à la montagne appelée la *Jane*, afin de les y faire paître. Et il y eut quelque murmure contre les six commis pour la distribution, comme s'ils s'étaient dévoyés de l'ordre.

Ce fut en ce temps-là que M.r le Chevalier *Vercellis*, étant venu voir les Vaudois, en fut député avec M.r *Arnaud* vers M.r le Baron *Palavicin*, afin de concerter diverses choses pour le bien commun, et ils en convinrent le soir du Jeudi 22, M.r le Baron *Palavicin* leur ayant dit qu'avec 2 mille hommes, qu'on ne tarderait pas d'avoir, on viendrait à bout de tout sans plus tirer aux paysans ni exercer sur eux de pillage quand ils ne feraient point d'hostilités. On fut même déjà joint ce jour-là par tous ceux de la *Tour* qui avaient changé de religion. On rompit aussi alors la *Bealière* du moulin de la munition de la *Tour* et le détachement s'y étant embusqué fit divers prisonniers.

Le Vendredi 23, un détachement, qui était allé le jour précédent à *Peirala* pour quelque dessein, revint à *Bobi*, et le Samedi 24 on alla au *Jeimet* pour soutenir ceux du *Mondovi* qui avaient investi

le *Fort St-Michel*. Le Dimanche 25, après avoir ouï le prêche que M.^r *Bastie* fit dans la cour d'une cassine du village où l'on avait couché, on fit deux détachements, dont l'un alla au bourg de la *Tour* et l'autre à l'*Airal Blanc*, afin de soutenir le premier. Mais il ne faut pas oublier qu'un religieux *Recollet* de la *Tour* chanta messe ce même matin aux papistes dans une chambre de la maison où M.^r *Bastie* avait prêché. On entra au bourg de la *Tour* à travers quelques coups de canon que l'on tirait du Fort, mais qui ne firent aucun dommage.

On y demeura jusque sur le tard à faire feu sur les paysans, qui sauvaient leurs effets dans le Fort et qu'on ne crut pas de devoir épargner, parce que c'étaient la plus part des Savoyards qui avaient crié: *Vive France*. Cela donna le temps aux ennemis de faire un détachement de *St-Jean* et en même temps une sortie du Fort, croyant d'environner les Vaudois qui étaient dans le bourg, et peu s'en fallut qu'ils ne vinssent à bout de leur dessein, ceux du détachement qui était posté à l'*Airal Blanc* n'étant pas venus assez tôt au secours des autres. Le feu fut grand de part et d'autre. Il n'y eut cependant pour les Vaudois autre perte que celle du poste, la légère blessure que le capitaine *Odin* eut au bras ayant été reçue un peu auparavant; ce qui fut d'autant plus miraculeux qu'on se tirait à la portée du pistolet et que les ennemis perdirent un capitaine avec trois ou quatre soldats, et un lieutenant blessé, et que même des femmes venues de la *Tour*, le Lundi 26, dirent qu'il y avait eu des Français 9 morts et 15 blessés.

Ce jour-là il arriva à la *Tour* 50 cavaliers qui, avec ceux qui étaient dedans et avec un détachement qui descendit du Fort, brûlèrent la *Tour*. Cependant ceux du *Mondovi*, qui avaient assiégé le *Fort St-Michel* qui domine *Luzerne*, se battaient toujours.

Le soir on se retira à *Bobi* où, le Mardi 27, on reçut 6 prisonniers que le détachement envoyait. C'étaient des maçons *Luganois* qu'il crut de bonne prise parce qu'il les avait trouvés armés et qu'on les envoyait de *Pignerol* travailler au Fort de la *Tour*, et l'on sut qu'ils avaient aussi été à la *Balsille* pour y travailler.

Le Mercredi 28 Juin, le capitaine *Friquet*, revenant de *Pragela* où il était allé trois jours auparavant avec 9 de ses soldats, amena un courrier de France avec sa valise pleine de lettres, dont plusieurs étaient pour les propres affaires du Roi, et les autres pour divers capitaines, officiers et soldats. Ce fut au-dessus de *Cestrières* qu'ils le prirent. Ils voulaient le tuer, mais il protesta tant qu'il leur serait fidèle, et qu'il voulait vivre et mourir avec eux, son père ayant été

de la religion, qu'ils l'épargnèrent. On envoya un capitaine en donner avis à M.r le Baron *Palavicin* à *Mirebouc*. Ce capitaine revint le Jeudi 29 et M.r *Arnaud* et le major des Vaudois, avec ce même capitaine, allèrent avec la valise et le courrier vers M.r le Baron et de là vers S. A. R.

Le Vendredi 30, le religieux qui suivait M.r le Chevalier *Vercellis* lui servant de chapelain, étant descendu vers la *Tour* et rencontrant, hors de *Bobi*, M.rs *Bastie* et *Moutous* ministres, courut leur dire que les ennemis avaient quitté la *Tour* après l'avoir brûlée, qu'ils avaient battu les religieux de la Mission, quoiqu'ils se fussent rendus à eux volontairement, et qu'il voulait en écrire une lettre de plainte au Gouverneur de *Pignerol*. Ce religieux voyait presque tous les jours ces ministres, que M.r le Chevalier *Vercellis* traitait souvent, de même que M.r le Comte de la *Tour*, de sorte qu'ils mangeaient ensemble comme les meilleurs amis du monde, et en même temps le gros des Vaudois jouissait de quelque repos à *Bobi*, où l'on lui portait vendre du pain, du vin, de l'eau de vie, et généralement de toute sorte de denrées, pour vivre avec quelque commodité. Ce qui les satisfit encore de plus que tout cela, fut l'ample confirmation que M.r *Arnaud* leur apporta, à son retour, des favorables intentions de leur Prince Souverain, qui avait dit aux prisonniers en les relâchant :

Vous n'avez qu'un Dieu et qu'un Prince à servir; servez Dieu et votre Prince fidèlement. Jusqu'à présent nous avons été ennemis, mais désormais il nous faut être bons amis. D'autres ont été la cause de votre malheur; mais si, comme vous le devez, vous mettez vos vies pour mon service, j'exposerai jusqu'à la mienne pour vous.

S. A. R. parlait alors d'autant plus sérieusement, qu'elle était dans toute la chaleur de sa déclaration encore récente contre la France, et qui avait été l'effet d'une grande irritation, de quoi ceux qui trouveront à propos de reprendre le fil de cette histoire, pourront rapporter les sujets. Pour nous, il nous suffit d'avoir amené les Vaudois, comme nous l'avions promis, jusqu'à la paix et la réunion avec leur Prince Souverain, à qui ils ont voué plus que jamais une fidélité inviolable.

Mais avant que de fermer ce petit ouvrage par l'acte authentique du rétablissement des Vaudois dans tous leurs droits et privilèges par la clémence de leur Prince, faisons part au public d'une lettre que M.r *Arnaud* écrivit en ce temps-là à M.r *Torman*, Gou-

verneur d'*Aigle* en Suisse, qui, ayant appris cet heureux succès, lui avait envoyé un *Exprès* pour en avoir les circonstances.

De *Turin*, le 5 Juillet 1690.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre dont il vous a plu d'honorer celui qui vous estime infiniment. Je vois que vous avez toujours des sentiments très chrétiens et très généreux et que vous êtes en peine de savoir au juste ce qui se passe parmi nous. Voici au vrai notre état.

Nous sommes dans la plus parfaite union du monde avec S. A. R.

Le S.^r Pierre Pin, notre major, et M.^r Friquet, capitaine, et moi, avons amené au camp du Prince, qui est à Moncalier avec les troupes d'Espagne, de l'Empereur et de Milan, le courrier que nous avons pris neuf lieues dans le Dauphiné et qui portait des lettres de la dernière conséquence, qui ont découvert bien des mystères. S. A. R. nous a très bien habillés et nous a assurés de la protection de toute la Ligne. Le Comte de Louvignies, qui commande pour l'Espagne, nous en a dit de même. S. A. R. nous laisse dans une pleine liberté et elle souhaite que le pays se repeuple. Nous croyions donc que tout le monde se jetterait de ce côté, cependant nous n'avons vu encore personne et je suis en poste avec un courrier du Prince, qu'on m'a donné aujourd'hui pour aller au-devant des troupes qui doivent arriver par le Milanais. Les nôtres sont toutes à Bobi et Villar, leur camp volant de 80 hommes battant l'estrade jusqu'à Briançon. Il nous faut des troupes et je sais très assurément que vous contribuerez en tout ce qui sera de votre pouvoir pour le rétablissement de nos Eglises, voyant surtout les grands miracles que Dieu a faits depuis 10 mois pour les soutenir. Il n'y aura jamais que lui seul qui sache les travaux que nous avons eus, et les combats horribles qu'on nous a livrés tant et tant de fois sans qu'ils en aient pu venir à bout. Au contraire, lorsqu'ils criaient: C'en est fait, ils sont à nous, le grand Dieu des armées nous donnait toujours la victoire, et croyez, Monseigneur, que nous n'avons pas perdu trente hommes dans ces combats, nos ennemis en comptant pourtant dix mille, et nous ne croyons pas qu'ils aient sujet de se rire de nous. Je vous écris, Monseigneur, de cette ville, à la minuit, n'ayant pas seulement le temps d'écrire à ma femme, qui doit être à Neuchâtel; ayez la bonté de la faire saluer de ma part, d'embrasser pour moi M.^r Perrot le pasteur, M.^r Gaudot le conseiller et M.^r Léger à Genève, à qui j'ai écrit dernièrement.

J'exhorte et prie tous les réfugiés et autres, qui aiment l'avancement du règne du Fils de Dieu, de se joindre à nous ; il ne manquera ni terre, ni argent, ni bien, et il est temps qu'on rebâtisse la Sainte Sion. J'ai passé pour un téméraire et imprudent. Cependant l'évènement fait voir que c'est Dieu qui a fait toutes nos affaires, et le pauvre Arnaud est avec les généraux et aimé de tous ceux qui m'auraient mangé ci-devant.

C'est ici l'œuvre de Dieu ; à lui seul en soit la gloire. Je le prie pour votre conservation et de toute votre illustre famille, et embrassant de cœur ceux qui vous aiment au Seigneur, je suis fidèlement, Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur
H. ARNAUD, pasteur à la Tour.



NOTES

concernant l'Histoire du Retour des Vaudois en leur Patrie

Le récit de la Rentrée, publié par Arnaud, 1710, que j'indiquerai au moyen de l'abréviation A. 1710, s'ouvre par une dédicace au Duc de Wurtemberg, Eberhard Louis, dans le pays duquel l'auteur passa les dernières années de sa vie, et par une préface rappelant l'antiquité de l'Eglise Vaudoise, les principales persécutions qu'elle a subies, en particulier celle de 1686, enfin l'exil de 1698 et la dispersion en Allemagne.

CHAPITRE PREMIER.

(P. 9). Nous ne savons à quelles *relations estropiées* il est fait allusion. Ces mots, encore reproduits en 1710, ne peuvent s'appliquer au récit de *Reynaudin*, dont Arnaud ne parle qu'avec louanges; ni à celui de *Robert*, qui ne parut que plus tard en Hollande et qu'Arnaud n'a probablement jamais connu. Ils se rapportent plutôt à des publications périodiques, qui racontaient, bout à bout, les nouvelles de la guerre, souvent d'après un simple oui-dire, que d'autres racontars contredisaient la semaine suivante. Ils pourraient aussi avoir pour objet la *Relation en abrégé...*, dont nous connaissons une édition avec suppléments, publiée à la Haye en 1710, mais qui avait probablement paru beaucoup plus tôt. C'est celle que M. r D. Peyrot attribue à Hugues ou Huc (1), mais qui semble due au capitaine Martin.

A. 1710 a reproduit, sans la corriger, l'expression de notre manuscrit, concernant l'histoire de Léger, publiée *il y a environ trente ans*, tandis qu'il aurait dû dire alors: *plus de quarante ans*.

(P. 10). Au lieu de *trente guerres soutenues* par les Vaudois, A. 1710 en compte *trente-trois*.

Le *Manifeste* et les *Actes Publics* sont ceux de 1690 et 1694 par lesquels le Duc, pour complaire à ses alliés d'Angleterre et de Hollande, accorda l'Edit de Rétablissement des Vaudois.

La *bonne plume* qui a raconté la sortie des Vaudois est sans doute celle de Boyer, dont l'ouvrage parut en 1689.

(P. 11). A propos des *hommes* qui furent envoyés aux Vallées, A. 1710 en ajoute un du Val St-Martin, mais il n'en nomme aucun. Notre manuscrit

(1) Bull. du bicentenaire, 1889.

nous apprend le nom de Friquet et nous informe, en outre, qu'avant de quitter les Vallées, nos pères y avaient ménagé des *cachettes où ils avaient sauvé leurs munitions*. Plusieurs cachettes de monnaies d'or et d'argent et quelques cachettes d'objets ont été trouvées, en différents temps; telle, celle qui contenait une fiole et des coupes en verre, qui ont dû servir à constituer le service de Sainte-Cène de l'Eglise de St-Jean.

(P. 13). D'après notre manuscrit, *plus de mille Vaudois* auraient pris part à la deuxième expédition. — A. 1710 dit qu'ils ne composaient qu'une troupe de six à sept cents hommes.

(P. 14). A. 1710 ajoute qu'à Aigle Arnaud lui-même acheva de remettre les esprits en exposant le verset: « Ne crains point, petit troupeau ».

(P. 15). Selon A. 1710, Neuchâtel n'aurait été représenté à la diète d'Aarau que par un réfugié.

(P. 16). Eberhard Louis, duc de Wurtemberg, succéda à son père, Guillaume Louis, en 1677. Comme il avait moins d'un an, il eut, pendant plusieurs années, pour tuteur et administrateur son oncle Frédéric Charles, qui mourut le 30 décembre 1698. V. à l'Introduction comment la correction est - étoit a servi pour fixer la date du manuscrit.

On comprend que notre récit, explicite au sujet de la malveillance du clergé luthérien, ait été écourté dans l'édition de 1710, Arnaud étant alors établi en Wurtemberg même.

(P. 17 note). L'auteur a effacé ces mots, s'apercevant d'avoir fait une confusion, puisque François Turretin, le seul auquel cette mention aurait pu s'appliquer, était mort dès le 28 septembre 1687 (Heyer).

(P. 18). Le voyage des huit cents vers le Brandebourg n'eut pas que des facilités, puisque le capitaine Salvajot raconte, dans ses *Mémoires*, que les canons français de Brisach lancèrent quelques projectiles contre les bateaux, qui descendaient le Rhin, chargés de ces malheureux, sans toutefois les endommager.

Frédéric Guillaume, de Brandebourg, surnommé le Grand Electeur, fut de tous les Princes protestants celui qui osa le plus ouvertement prendre sous sa protection les réfugiés français, et blâmer la conduite du tout-puissant Louis XIV. Il mourut en 1688, peu après avoir accueilli les Vaudois, qu'il plaça à Stendal. Son successeur, Frédéric III, continua à les favoriser, ainsi que les autres réfugiés. Sa femme, l'électrice Sophie Charlotte, avait eu, en 1686, un enfant mort au berceau, et venait d'avoir, le 13 août 1688, son fils Frédéric Guillaume, qui succéda à son père.

(P. 20). Genève dut alors, pour la troisième fois, expulser momentanément Janavel, tandis que Neuchâtel agissait de même à l'égard d'Arnaud et des capitaines Robert et Pellenc.

Philippe Guillaume de Neubourg, Electeur Palatin, mourut le 2 septembre 1690.

Les reproches du Prince d'Orange sont exprimés d'une manière tout autrement flatteuse pour Arnaud, dans l'édition de 1710.

(P. 21). Le nom du secrétaire, *Speyseiger*, est resté en blanc dans notre manuscrit. Nous l'avons suppléé d'après A. 1710.

Adelbert Daude, sieur d'Olimpies, d'Alais, past. de St-Paul de la Coste. Réfugié à Schaffouse, puis en Wurtemberg.

(P. 22). A. 1710 ne parle pas des deux chemises.

CHAPITRE SECOND.

(P. 24). A. 1710 ne parle ni de ceux qui se dirigèrent sur *Coire*, ni de ceux qui croyaient d'être conduits en Angleterre ou en Hollande.

L'odyssée des 122 arrêtés à *Uri* est racontée d'une façon beaucoup plus claire et complète que dans A. 1710, quoiqu'on ne comprenne pas qu'on les ait fait passer par le canton de Fribourg pour les conduire d'*Uri* à Turin par le Milanais.

(P. 25). Le capitaine *Daniel Appia* de St-Jean avait défilé, en 1687, parmi ceux qui sortaient de prison, avec sa femme Constance Vertu, et leurs enfants Jean (sans doute le même que Barthélemy), Catherine, Cyprien et Paul. Les deux cadets étudièrent en Angleterre et devinrent pasteurs; les deux aînés eurent des pasteurs parmi leurs enfants et petits-enfants. Il en fut de même d'une autre fille Marie, qui n'est pas nommée ici.

Tous les Appia connus depuis l'exil, ainsi que les pasteurs Puy et Signoret, sont descendus de ce Daniel.

Daniel Virtu, ou Vertu, probablement beau-frère du précédent, avait défilé en 1687 avec Marie sa femme; celle-ci assista, en 1701, au mariage de sa fille Catherine, qui, déjà veuve de Daniel David, de St-Jean, épousait Pierre Gaydou, de la Pérouse.

Il y avait en 1674 à Angrogne *Daniel Chanforan feu Pierre* et *Daniel feu Pierre feu Michel*, tous deux chefs de famille et habitant au Chanforan. Quatre Daniel Chanforan, dont deux enfants, figurent parmi les exilés de 1687.

Le médecin *Matthieu Bastie* était beau-frère d'Arnaud et l'un des quatorze enfants de Scipion Bastie, de la Tour, le plus riche propriétaire des Vallées au XVII^e siècle. Il avait défilé en 1687 avec sa femme Philippe. Il doit être mort peu après que ces lignes furent écrites, car, au synode des Clos, du 28 mai 1698, c'est sa veuve, Philippe de Vulson, noble réfugiée du Dauphiné, qui demande une bourse pour leur fils Salomon. Ce dernier, étudiant à l'étranger en 1703, semble être mort peu après.

(P. 26). C'était la nuit du 26 au 27 août, selon le calendrier grégorien, en usage dans les pays catholiques.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Pour la marche je me suis servi de Beattie et de la belle étude de M.r D. Peyrot, publiée dans le Bulletin du Bicentenaire.

(P. 28, n. 4). 1736 h. Ce nombre est peut-être celui des hommes qui étaient prêts à partir, mais dont plusieurs centaines en furent empêchés pour différentes raisons. Le récit parle de 800 à 900. S. Genis, dans son Histoire de Savoie, II, 401, dit, je ne sais sur quel fondement, qu'ils partirent 972 de Nyon. Au reste, il ne semble pas que les capitaines aient tenu un rôle de leurs hommes, d'autant plus que ceux-ci avaient la faculté de changer de compagnie.

(P. 31). Cette colline est le *Pas de Seragons* (970 m.), où ils traversèrent la chaîne des *Voirons*, qui sépare le Chablais du Faucigny ou vallée de l'Arve.

(P. 32). *Viuz en Sallaz* (620 m.).

Les ruines de cet *ermitage* subsistent dans les bois, au sommet des Voirons.
(P. 33). *Carman*, lire *Corman*. *Pont de Marni*, lire de *Marigner*, sur le Giffre.

La marche de la première journée, est de 39 Km.

SECONDE JOURNÉE.

(P. 34). La phrase est plus claire dans A. 1710: « *comme on portoit ce billet à Monsieur de la Rochette de la Croix: justement le Chevalier des Rides, Monsieur de la Charbonnière, et Monsieur de Lochen gentis-hommes de distinction sortirent. On retint les deux premiers... et on renvoia le dernier* ».

(P. 35). Arnaud ne publia pas la suite de cette histoire; mais on la trouve dans une série de suppléments, allant jusqu'au 20 janvier 1691 et faisant suite à la relation du soldat vaudois, imprimée à la Haye, chez Olivier le Franc en 1710. Ce récit reproduit presque mot à mot celui que Muston a copié, dans ses manuscrits conservés à Paris, et qui serait dû au capitaine Martin. Comme il est dit que ce récit est *augmenté de nouveau*, il pourrait être une des *relations estropiées* dont Arnaud se plaint, comme je l'ai dit en commençant.

Au lieu de *Maglan*, lire *Magland*.

Le pont à l'entrée de Sallanches (567 m.) est le *Pont St-Martin*.

(P. 36). Au lieu de *Beregat*, A. 1710 lit *Bergerat*.

(P. 37). Au lieu de *Cablau*, lire *Combloux* (993), situé au haut d'une forte montée, les Vaudois ayant quitté la route directe du fond de la vallée, sans doute pour ne pas être cernés pendant la nuit, ou pour prendre la direction du Pas de Cornet, dans l'idée que le Col du Bonhomme fût gardé.

Marche de la journée: 32 Km.

TROISIÈME JOURNÉE.

(P. 38). *Migèves*, lire *Mégève*. Si les Vaudois ont vraiment passé à *Haute Luce*, les guides leur ont fait faire un tour bien long et inutile. Mais il y a sans doute ici, dans toutes les relations, un peu de confusion, due au brouillard, qui n'a pas permis aux Vaudois de voir les lieux que les guides leur nommaient. D'après M. Peyrot, depuis Mégève, en suivant le sentier qui mène à Haute Luce, ils auraient traversé les hameaux abandonnés de Latour, La Fontaine, etc., et plus haut les chalets de Pré Rosset. Après avoir franchi le Col de Véry (1983 m.), ils auraient contourné le haut bassin du Doronet et, laissant assez loin, sur la droite, le village de Haute Luce, ils auraient encore gravi le Col escarpé de la Fenêtre (2263 m.), que le soldat Vaudois appelle montagne de Beaufort. Selon M. Peyrot, ils seraient descendus aux cabanes du Plan Jovet (1962 m.), situées au pied du glacier de Trélatête, qui est au pied O. du M.t Blanc, et au-dessus de St-Nicolas de Véroce. Par *montagne de Haute Luce, de Beaufort*, etc., nos auteurs n'entendent nommer ni un sommet, ni un col, mais la région montagneuse qui entoure ce village, ou qui en dépend administrativement.

On en voit d'autres exemples plus loin. Beattie, qui a publié un récit illustré de cette marche, propose la Portetta, au-dessus des chalets de Barme.
Marche de la journée: 28 Km.

QUATRIÈME JOURNÉE.

(P. 39). A. 1710 dit le *mardi* 10, par une faute d'impression évidente.

(P. 40). Le *Col du Bonhomme* est à l'altitude de 2446 m. Les Vaudois l'atteignirent par la droite, et non en remontant le vallon central. Ils descendirent ensuite dans le bassin de l'Isère, ou Tarentaise, par Chapieux, Bonneval, le Châtelard et Seez, où l'on fit mine de vouloir leur résister. Ce village est au pied de la montée du Petit St Bernard. En remontant au S., par S. Foy, Tignes et La Val de Tignes, on arrive au *Col du mont Iseran* (2769 m.), le plus haut point qui ait été atteint dans cette marche épique.

Marche de la journée: 20 Km.

CINQUIÈME JOURNÉE.

(P. 42). Le *Villarvogey* est placé vis-à-vis de S. Foy, de l'autre côté de la vallée. Il s'agit ici du *Villard* tout court.

(P. 43). *Eutique*; A. 1710, *Eutigne*. Lire *Tignes*.

Marche de la journée: 21 Km.

SIXIÈME JOURNÉE.

Bourg de Tigne, lire de la *Val de Tignes*.

Le passage du col les introduisit dans la vallée de l'Arc, ou *Maurienne*. Ils y campèrent une nuit, à la *Madeleine* (1765 m.), entre Bessans et Lans-le-Villard.

Marche de la journée: 23 Km.

SEPTIÈME JOURNÉE.

(P. 45). Innocent XI étant mort en 1689, *Alexandre VIII* lui succéda pendant deux ans. Mais, au moment où ce récit fut rédigé définitivement, le pape vivant était Innocent XII, qui siégea de 1691 à 1700.

Du *Grand Mont Cenis* (2084 m.), il fallut descendre au lac (1909 m.), auprès duquel est la *Poste* et de là, par un long vallon, monter au *Petit Mont Cenis* (2184 m.), puis, malgré la neige, remonter le *Vallon de Savine* jusqu'au *Col du Clapier* (2472 m.). Après avoir descendu le vallon abrupt de la Clarée, ils pensaient traverser la Doire entre Jaillon et Chaumont, pour monter à gauche vers le Col de la Fenêtre, ou à droite vers l'Assiette, afin de se rendre à Pragela. La garnison française d'Exilles leur fit rebrousser chemin.

Marche de la journée: 25 Km.

HUITIÈME JOURNÉE,

(P. 47). *Soldats français de la garnison d'Exilles*. D'après La Marmora: Carlo Emilio S. Martino di Parella, c'était au contraire un détachement de dragons piémontais, commandés par le comte de Verrue. Cela expliquerait pourquoi Pelenc fut conduit à Turin, et non aux galères de France.

(P. 48). L'autre *chirurgien* était Jean Musseton, qui dut ramer pendant vingt-cinq ans aux galères de France.

Ce chiffre de 363 *prisonniers à Turin* n'est donné par aucune autre source. Il comprend aussi probablement les 82 d'Uri, qui furent pris sur terre de France. Robert dit: « Nous fûmes 300 de moins après 9 jours de marche, que nous arrivâmes en Pragela ». Nous verrons bientôt les noms et le sort d'une partie de ceux qui tombèrent entre les mains des Français. Les Vaudois gravirent péniblement le vallon de *Touille*, affluent de la Clarée, et franchirent la frontière entre le Piémont et le Dauphiné près de l'Alp de la Touille, pendant que les soldats remontaient parallèlement la crête des Quatre Dents. Se tenant un peu au-dessus, nos héros contournèrent le pied de la cime du Vallon, traversant ensuite au-dessus d'Exilles, en partie sous bois, les vallons sauvages de Galambra et Clot Chaval, tendant vers Eclause, où un paysan leur annonça un *bon souper*.

(P. 50). Il s'agit évidemment du *pont* qui traverse la Doire à l'extrémité orientale du bourg de Salbertrand.

(P. 51). Parmi les *plus courageux Luzernois*, il faut, paraît-il, donner la place d'honneur au *Mancin Bertoch*, de l'Albarée de Riclaret, et à *Pastre* des Blégiens du Pomaré. Cf. mes *Légendes*, à p. 81.

C'est ici qu'A. 1710 place la défense qu'il aurait faite, avec le capitaine Mondon et deux réfugiés, contre les deux Compagnies d'Exilles qui les prenaient à dos. Les mémoires de la famille Mondon y ajoutent le valet d'Arnaud, François Brunet. Notre manuscrit dit seulement qu'après la bataille on fit un détachement *pour aller les arrêter*.

(P. 52). Au lieu de 4, A. 1710 dit 11 *Compagnies de milice*.

(P. 53). Au lieu de 29 *otages*, A. 1710 dit 39.

En montant droit devant soi depuis le pont, on passe aux bergeries des Traverses, puis à celles du *Séou* ou *Soï* (1791) au pied du Moutas, d'où le chemin, contournant le Riou des Gorges, prend la direction du *Col de Côteplane* (2315 m.).

Marche de la journée: 17 Km.

NEUVIÈME JOURNÉE.

(P. 54). Aux 116 (36, 80) pris au Jaillon et à Salbertrand par les Français, il faut en ajouter deux ou trois autres, qui, mêlés aux fuyards, furent ensuite reconnus et arrêtés. On arrive ainsi au nombre de 120 malheureux qui, conduits à Grenoble, y furent condamnés, le 12 octobre, par le Parlement et par l'Intendant de Bouchat. Ils tiraient des billets au sort: un tiers pour être pendu (on peut croire que ce fut le cas des capitaines *Privat* et *Lucas*), un tiers pour servir dans l'armée, un tiers pour les galères. La liste de 2224 forçats pour la foi, publiée dans la France Protestante (2. de éd., VI

213), m'a permis de retrouver les noms des quarante condamnés à cette peine le 12 octobre. Ce sont : Etienne *Armand*, Jean *Arnaud*, Jean *Bernatou*, Jean *Berru*, Jacques *Blanc*, Daniel *Boine*, Pierre *Bonnet*, David *Bourrier*, Alexandre *Brunel*, Joseph *Caffarel*, Pierre *Chapoulon*, Abraham *Daudé*, J. François *Dumoulin*, Michel *Gasajel*, Jean *Genre*, César *Gros*, Jean et Pierre *Laurent*, Jean *Marcellin*, Antoine *Mercier*, Philippe *Michel*, Jean *Monastier*, Jean *Musseton*, Odos, Matthieu *Pellanchon*, Benoît *Peter*, Pierre *Pottier*, Jean *Pravilierm*, Marc Antoine *Reboul*, Pierre *Robert*, Pierre *Roux*, François *Sabatier*, Etienne *Schmoy*, Abraham *Touvenin*; en outre, Louis *Duclos*, arrêté le 26 août (surlendemain de la bataille) à la Romadache et *Marcodon*, arrêté le 7 septembre (style nouveau, donc quatre jours après la bataille) à St-Clément, en Embrunais.

Les journées septième et huitième coûtèrent donc aux Vaudois plus de 400 hommes, soit près de la moitié de leur effectif.

Etienne Perron, chirurgien de la Rua, fils de Jacob, notaire et petit-fils du pasteur Claude Perron.

(P. 55). *Chanlas*. Il s'agit sans doute de *Champ-las-du-col*, dans la vallée de la Doire, non loin du Col de Sestrière.

On montre encore à *Joussaud*, au-dessus du village, le bois dans lequel les Vaudois auraient campé.

DIXIÈME JOURNÉE.

D'après La Marmora, M. de Marolles commandait les troupes repoussées au Col du Pis.

(P. 56). *Col Dalmian*, lire *Clô dal mian*. La grange au-dessus est appelée l'*Ortiaré*.

ONZIÈME JOURNÉE.

Le tiers de ces vingt déserteurs est peut-être constitué par les six galériens suivants, qui furent arrêtés en Dauphiné en 1689, comme Vaudois ou leurs complices, mais dont la date de condamnation n'est pas donnée: Jean *Bautias*, dit *Estran*, arrêté à St-Clément en novembre, Jean Pierre *Bonnet*, David *Bouvier* ou *Douvier*, Philippe *Hoche*, Etienne *Sermoz* et Jean *Sumeine*.

(P. 57). 36 hommes. A. 1710 dit 46.

DOUZIÈME JOURNÉE.

Les *Savoyards*, que les Vaudois trouvèrent établis dans toutes leurs communes, avaient acheté, à vil prix, les biens confisqués pendant la captivité et l'exil des propriétaires légitimes.

Au lieu de *gardait*, lire *gardaient*; au lieu de *aux Perrieres*, au *Perrier*.

(P. 58). Le pasteur *Pierre Leidet* s'était caché dans une grotte, sur les flancs de Galmount; mais il se décela en chantant des psaumes. *On lui fit perdre la vie*. A. 1710 en accuse ouvertement la *Cour*.

Ici notre manuscrit cesse d'employer la division en journées et passe au récit très circonstancié de l'expédition Bourgeois, qu'A. 1710 donne à la fin de l'ouvrage, d'une manière plus succincte.

CHAPITRE TROISIÈME.

(P. 59). A. 1710 passe sous-silence *Janavel*. Nous voyons ici qu'il était à la tête des directeurs des Vaudois.

Couteau se signala en Piémont, au cours de la guerre de la ligue d'Augsbourg.

Le pasteur vaudois David Jourdan, réfugié en Angleterre, sur la foi des prophéties de Jurieu, qui appliquait aux Vaudois ce qui est dit des deux témoins de l'Apocalypse, calculant que les trois ans et demi fixés pour leur résurrection étaient écoulés, quitta son refuge pour la Suisse. Arrivé trop tard pour partir avec Arnaud, il se joignit à Bourgeois.

(P. 64). *Tagninge*, lire *Taninges*, située au N. de Cluses. Jusque-là, ils avaient tenu un itinéraire tout différent de celui d'Arnaud. Partis de St-Gingolph, non loin de l'extrémité E. du lac, ils avaient dû traverser, du N. E. au S. O., les nombreuses diramations des Alpes, qui entrecoupent le Chablais, et atteignaient enfin le bassin de l'Arve. Mais, précisément alors, au lieu de marcher sur Cluses, ils rebroussèrent chemin, dans la direction du lac.

(P. 65). Grâce à M. L. Cramer, de Genève, notre prochain Bulletin va publier la correspondance de ce *résident français*, concernant les deux expéditions.

(P. 68). *Jean Robert*, pas plus que Renaud qui suit, ne figure parmi les exilés qui défilèrent à Payerne en 1687. Peut-être avaient-ils été des Quatre-vingts. On le trouve avec Arnaud, à Neuchâtel, depuis le mois d'avril, ainsi qu'un autre capitaine, Laurent Tron, pensionnés depuis six mois. Il prit part à la seconde tentative, puisque, le 13 juillet 1688, le gouvernement neuchâtelois « commande à Arnaud ministre et capitaine Robert, avec femmes et enfants, de vider promptement la ville ». On trouve plus tard, à Neuchâtel, Arnaud et Pellenc, mais non Robert, qui émigra sans doute. Un Jean Robert est en effet un des sept Vaudois qui quittèrent Schaumburg en vue de la Rentrée. Il fut probablement de ceux qui ne purent pas traverser le lac. Il semble avoir été au premier plan, après Bourgeois et Couteau, puisque c'est à lui que le premier remit sa bannière.

Jacques Renaud, ou *Reynaud*, a dû être de Riclaret, de Pramol ou de Bouvil. Je n'ai rien trouvé de précis à son égard.

D. Purry capitaine, *J. F. Purry* lieutenant. Un troisième membre de cette famille a pris part à l'expédition Bourgeois. Le Registre du conseil de la ville de Neuchâtel contient cette mention, en novembre 1689: « MM. les maîtres bourgeois Henri et Christophe Purry ont représenté que chacun savoit le malheur qui étoit arrivé au sieur *J. P. Purry*, leur fils et beau-fils, qui avoit été pris prisonnier dans l'expédition dernière des Vaudois en Savoie et conduit aux prisons de Chambéry, où il seroit détenu fort étroitement, suppliant mesdits sieurs du conseil de vouloir avoir quelque charité. — On accorda 75 livres » (Bull. Prot. Fr., X, 487 ss.).



SUITE DE L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER.

(P. 70). Commence avec la *XIII* journée d'A. 1710.

La Ferrouillarie, soit la *Feuillaréo*, chalet situé au bas du vallon du col.

(P. 71). La conduite des troupes piémontaises, en cette occasion et plus tard au siège de la Balsille, parut suspecte aux Français, comme si elles avaient eu une entente secrète avec les Vaudois. Le marquis de Parelle, confident du duc, était en effet au courant de ses pourparlers avec les Puissances protestantes de la ligue d'Augsbourg.

A. 1710 oublie de dire qu'ils s'enfuirent à *Villeneuve*; aussi ne comprenait-on guère qu'ils n'eussent pas averti les gardes de l'*Aiguille* et du *Serre de Cruel*, ni même de *Bobi*. Cela est maintenant expliqué. Les défenseurs du Col déguerpirent, à la faveur du brouillard, par *Giulianet* et le *Coulet de la Faure*, d'où ils descendirent dans la Combe de la Ferrière et de là, par l'Envers, au Villar, sans toucher *Bobi*.

(P. 72). On nomme *Passerelles de Julien* la région où le sentier traverse trois fois le torrent sur des *passerelles*, en contournant le pied de l'*Aiguille*. Les Vaudois passèrent sur la première et tinrent ensuite le sentier supérieur, qui touche aux *Pausettes*, et au *Chiot Ferrand*, situé sur un rocher, mais facilement dominé.

La *Costa de Sandroun* (et non *Mendron*) sépare la Combe du Cruel, ou de Julien, de celle de Subiase. Le chemin, qui en contourne le flanc, passe au poste stratégique de Poustier, rappelé plus loin.

(P. 73). A. 1710 dit que *Jean Gras* fut épargné, grâce à l'intercession d'un capitaine. Il s'agit de Martinat ou de Mondon. Les hameaux des Gras et des Martinat sont presque contigus. D'autre part, Reynaudin nous apprend que Gras attira un sien cousin dans un guet-apens, où il fut fait prisonnier. C'est peut-être alors que Mondon fut pris et conduit à Turin. La mort du prêtre et ce qui suit, jusqu'à la fin de la journée, manquent dans A. 1710.

(P. 74). Ce curieux rôle du butin manque dans A. 1710.

(P. 75). La descente dans les prés de *Bobi* et la prière avant de partir pour l'attaque, ne sont pas mentionnées dans A. 1710.

Il semblerait, d'après notre manuscrit, que la plupart des blessés furent pris. A. 1710 dit qu'ils n'échappèrent qu'à grand peine.

(P. 76). Ils s'avisèrent de rouler, etc., A. 1710 dit: *Monsieur Arnaud s'avisa de faire rouler, etc.*

La Compagnie des volontaires fut créée le 24 août, c'est-à-dire le jour de la bataille de Salbertrand, peut-être avec les Compagnies décimées des capitaines Lucas et Privat, lesquels avaient disparu. A. 1710 dit le 2 d'août,

c'est-à-dire 15 jours avant le départ de Prangins ! C'est sans doute une coquille, que l'édition Lantaret a fidèlement reproduite.

(P. 77). *Baron de Chouat*. A propos de l'affaire du Villar, Parelle déplore la blessure du marquis de la Pierre et des seigneurs de Cumiane et de Monesterolo.

(P. 78). *Montagnes du Gas*. C'est l'*Alp du Gart*, sur le flanc du Vandalin tourné vers le Villar.

La *Pana*. La mention des paysans de Crussol ferait penser à la Giana si la distance de là au Villar n'était pas si grande.

CHAPITRE SECOND.

Il commence avec la *XIX* journée d'A. 1710.

Du Puy. Le Puy, ou Peui, déjà mentionné plus haut.

(P. 79). Le *soldat vaudois* (capitaine Martin ?) montre par son récit qu'il était de ces 80. Par contre, Reynaudin et Robert restèrent avec le gros.

Quatre Vaudois allèrent faire la capture à *Chaudet*. A. 1710 dit : *Mon-sieur Arnaud lui-même et six Vaudois*.

(P. 80). *Pumias*, lire *Peumian*, gros hameau de Pramol. A. 1710 dit *Dumian*.

(P. 81). *Quatre cents ennemis*. A. 1710 dit 600.

Turin, aujourd'hui *Turinet*, chalets de Riclaret. Les ennemis campaient au *Coulet de Souiran*, à l'origine du Vallon de Pramol, d'où Parelle écrit, ce même jour, au Duc, que de là il commandait Angrogne et le Val St-Martin. Il est probable que les Vaudois suivirent ensuite le sentier du *Barri de l'Ours*, peut-être alors plus mauvais qu'aujourd'hui.

La lacune correspond aux pages 136-183 de l'édition Lantaret.

XXII JOURNÉE.

(P. 82). *Croix de l'Escasse*, lire de l'*Eirasse*. L'éminence est aujourd'hui munie d'un fortin.

XXIII JOURNÉE.

(P. 83). *Jean Pastre Gonnet*.

Le médecin *Jean Perron*, de la Souchère, était le cousin d'Etienne, le chirurgien mentionné à la neuvième journée. Ses fils, en 1709, étaient « tous trois zélés réformés ». Ils devaient leur éducation pieuse à leur mère, Marie Grosel, de Briançon. L'aîné, Jean, qui émigra en 1730, était aussi médecin.

Le *champ de Bouchas*. Il y a ici confusion entre la montée du col Julien et celle du col du Pis (cf. p. 55).

XXVI JOURNÉE.

(P. 84). Le *pont du Macel*, aujourd'hui *des Massels*, hameau du Pomaré, appelé plus loin le pont de pierre. Le pont *Raut*, en aval des Clos. Le *Fort*

Louis, coteau qui ferme l'entrée de la vallée de St-Martin, sur la droite du torrent, domine le *pont de la Tour*, ou *Batrel*, placé entre les deux autres ponts, et cité plus loin.

XXVII JOURNÉE.

(P. 85). Ce mouvement de *troupes de Cazal et de Pignerol jusqu'au pont de Salabertran* était dû aux préoccupations que faisait naître l'expédition Bourgeoise.

Lazara, la Zarra, las Ard, nom dont l'étymologie est peu sûre.

XXVIII JOURNÉE.

Ce *capitaine* a dû être Michel Bertin, de la Garsinera, propriétaire de plusieurs biens fonds dans tout ce quartier jusque sur la crête de la montagne.

Parelle écrivait, le 29 décembre, que le *couvent d'Angrogne* était occupé par le régiment de la Croix Blanche, avec 7 Compagnies.

XXX JOURNÉE.

(P. 87). *Girbaud*, plateau formant une position stratégique, sur le coteau qui marque les confins du Pomaré et de l'Envers Pinache.

Schomberg, réfugié français passé au service de Guillaume d'Orange. Vainqueur à la bataille décisive de la Boyne, en Irlande, mort à la bataille de la Marsaille, à la tête des réfugiés qui combattaient en Piémont.

La Marmora, qui confond souvent les calendriers julien et grégorien, nous apprend que ce même jour, Parelle, de la Sea d'Angrogne, écrivait au Duc des avantages qu'il aurait à s'accorder avec les Vaudois et à leur confier la garde de Pral et du Col du Pis, contre la France; d'autant plus que le ministre prisonnier (Moutous), pouvait assurer S. A. qu'ils étaient prêts à lui jurer de nouveau la fidélité. Ce général y revient avec insistance les jours suivants.

XXXI JOURNÉE.

(P. 88). Le *col de Buffa* met en communication les vallons du Sauvage et de Garnier (Val Cluson) avec Bouvil et St-Martin.

Le *Bessé*, au-dessus du Perrier, sur la route de Macel.

Jean Bonnet. Le soldat vaudois raconte en détail cet accident, qu'il place au Cerisier.

(P. 89). Arrêtés le 16-26 septembre, *Turel* et ses compagnons furent condamnés le 23 nov., sans doute en même temps que ceux qui avaient déserté quelque temps auparavant et que les blessés livrés par Pastre Gonnet. On retrouve aux galères 25 de ces infortunés, tandis que nous voyons qu'il n'y eut que 13 exécutions à mort. Le Roi fit grâce de la vie à quelques-uns, parce qu'il avait besoin de bras pour ses galères. Ces 25 forçats sont, outre le frère de *Turel*, Jean *Archimbaud*, François *Augier*, Jean *Bancilhon*, Jac-

ques *Blanc*, Antoine *Bouvène*, Jean *Commerc*, Pierre *Didier*, David *Enton*, Hector *Escoffier*, Louis *Estoile*, Etienne *Fer*, Jean *Gachon*, arrêté à Embrun, Jean *Garnier*, Barthélemy *Gauma*, Alexandre *Gleize*, Jacques *Juventin*, Isaac *Lunadier*, Jean *Marin*, Marc *Odon*, Etienne *Pastre Friquet*, Etienne *Tardieu*, Isaac *Thaulier*, André *Thiers*, arrêté au Col Boucher, Pierre *Vasserot*.

Bancilhon fut probablement condamné d'abord à la mort, puis grâcié, puisqu'on trouve, le 10 décembre, Jean *Gancillon* condamné aux galères, parce qu'il a été « fait prisonnier avec les Vaudois ». A cette dernière date, l'intendant condamnait aussi aux galères Jean *Bousqueneau* et Antoine *Bréal* ou *Breynard*. Ce sont les dernières condamnations que je connaisse, concernant les héros de la Rentrée.

Les 60 pistoles, que Turel emporta, étaient celles qu'il avait prises en consigne à Sibaud.

Robert nous apprend qu'à la même époque une douzaine de Vaudois, voulant se retirer en Suisse, furent retenus prisonniers à Turin jusqu'à la paix.

DEUXIÈME PARTIE.

(P. 91). Reynaudin dit que ces *brebis* furent prises à l'Escharpe, ou la Chalp, au pied du Col de la Croix.

La famille *Cabriol*, dit *Meille*, établie sur les confins de la Tour et du Villar, s'est éteinte au XVIII^e siècle.

(P. 93). Parelle écrit que *Mirabouc* manquait de sel et de vin.

Le moulin de *Larmant*, ou plutôt de *l'Armand*, domine le confluent de la Biava avec le Pélis.

(P. 94). *Clerret*. Reynaudin l'appelle *le Cleret*. Je n'ai pas pu identifier cette localité, qui doit se trouver aux environs de Giauissarand.

A propos de la surprise de *Sibaud*, la correspondance de Parelle nous apprend que ces misérables furent tous tués dans la même chambre, où ils auraient bien pu se défendre. A la suite de ce fait, « la plus part des détachements des soldats étaient tellement saisis de terreur panique, que tout leur donnait l'alarme incessamment, sans cause, et leur faisait changer le mot de *qui vive* en celui de *miséricorde* ». C'est alors que le général se rendit lui-même à Bobi et organisa l'attaque générale, à la suite de laquelle les Vaudois abandonnèrent l'Aiguille.

Ce doit être dans cette journée que les Vaudois, se retirant en désordre, abandonnèrent, d'après Parelle: « il mantello d'un ministro, la tela d'Olanda finissima di cui si servivano per la comunione, una quantità di sciabole, vi-veri, ecc. ».

(P. 96). La Société d'histoire vaudoise a publié la *Relation de Reynaudin* dans son Bulletin N^o 5.

Parelle croyait que c'étaient les notes de voyage d'Arnaud lui-même.

Robert raconte qu'une brebis s'étant détachée pour chercher son agneau, qui était resté en chemin, tout le troupeau des 800 brebis la suivit et fut ainsi la proie des ennemis.

Parelle raconte que, de tous côtés, dans des cavernes dont quelques-unes étaient fermées, on trouva une quantité de farine, fromages, pain et châtaignes; le tout fut enlevé et dissipé. Le sieur des Rides, encore otage, était sans souliers, comme la plupart des Vaudois !

Ce *lieutenant qui alla au pays de Vaud* est peut-être Michel Michelin, qui revint, à la tête de mille hommes, après l'accord avec le Duc.

(P. 97). *apparets*, région de paroies rocheuses.

(P. 98). *Cime de Cavaïs*, lire *de Caugis*, ou Gountin, beau sommet, qui domine le bassin du Subiasc.

(P. 98). Le *Bastier*, lire *Poustier* ou Pousti, poste déjà mentionné à la p. 169.

Pont de Pagan, lire *des Payant*, peu en amont de la Ville de Bobi.

Fragmon, lire *Fregon*.

(P. 99). Ce *mémoire des cachettes* était de la main du traître et apostat *Jean Gras*. Aussi, quand on l'eut entre les mains, fut-il « mis sur le champ hors d'état de faire plus aucune trahison » (Robert). Au reste, Parelle écrit de Bobi, au Duc, le 29 novembre, au sujet de ses conférences « avec les Barbets *Marone* et *Legras*, qui craignaient des embûches ».

(P. 100). *M.r de Haye*. Parelle l'appelle *M.r des Haies*.

(P. 101). *Barione*, et plus loin *Barriound*, rocher sauvage qui domine de haut la Ville de Bobi et sépare la Combe de la Ferrière, où se trouve *Marbec*, de celle du Cruel, où est l'*Armaglier*.

La correspondance de Parelle nous apprend que c'est le 2 décembre que fut faite la recherche des cachettes jusqu'à Villeneuve et Mirabouc. On y trouva : vivres, mulets, sabres, fusils, couvertures, linge et quantité de châtaignes; mais sans voir un seul Vaudois. Il allait faire fouiller la Combe des Charbonniers, l'Aiguille et Barmadaut. Si on n'y rencontrait pas les Barbets, c'était signe qu'ils avaient tous passé au Val St-Martin.

Le 4 décembre, il écrivait qu'enfin le détachement de paysans qu'il avait placé *nelle crotte di Villanova* avait aperçu les Vaudois vers l'Eissart. Le seigneur du Villar de Bagnol en fit deux escouades avec lesquels il les prit entre deux feux, et en tua et blessa plusieurs. Il aurait fait plus si les soldats du régiment de la Croix Blanche, qui venaient de la Ferrière, effrayés, ne s'étaient débandés, ayant pris les paysans pour des Barbets. Notre relation nous fait voir combien Parelle exagérait pour apaiser le Duc, qui ne comprenait pas que des milliers d'hommes ne pussent avoir raison d'une poignée d'hommes.

Le *Vallon* est un riant bassin gazonneux, au haut du Combal de l'Eissart, au pied du Senghiet.

(P. 102). *avait ouï sonner l'horloge*, c'est-à-dire connaissait l'intention secrète du Duc d'adhérer à la Ligue d'Augsbourg.

(P. 103). *Cumien*, sur le flanc S. O. du Vandalin.

(P. 104). *que deux qui tirassent*; il faut probablement lire *que dix*. Au lieu de 4 ou 5 morts et 7 ou 8 blessés, A. 1710 parle de 12 morts et 13 blessés.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(P. 106). Pour se rendre *par le Queyras en Val Luzerne*, ils passèrent le Col Bouchier, où Thiers et d'autres désertèrent et tombèrent entre les mains

des Français. Sur ce point, notre manuscrit est plus satisfaisant qu'A. 1710. Par contre, à la ligne suivante, il faut probablement lire *pendant quelques heures*, et non *pendant quelques jours*.

Impossible de voir la *vallée de Salabertran* depuis le *Col du Clapier*. Il faut croire qu'il s'agit du vallon du Rif, que les Vaudois avaient descendu depuis Côteplane, le lendemain de la bataille de Salbertrand.

21 soldats. A. 1710 dit 20. Le fait que ces 23 *déserteurs* furent tous *pendus*, excepté un, atteste l'irritation croissante que la résistance prolongée des Vaudois provoquait chez les autorités militaires françaises.

A. 1710 passe sous silence le fait que le déserteur *Blion* était capitaine. Le commandement de sa Compagnie passa à son frère Barthélemy. D'après ce qui suit, on voit qu'un autre, *Rosan*, échappa aussi, ou du moins fut pris par les Piémontais.

(P. 107). Le *Col de la Tana*, en amont du Col du Clapier et de Coulmian, fait communiquer Macel avec le Val Pragela, à travers le haut du vallon de Bourset.

Le capitaine *Poulat* et son sergent, qui était aussi son frère. A. 1710 donne à Arnaud tout le mérite de cette résolution. Il est à remarquer que, dans ses Instructions, Janavel avait fixé à la *Balciglia* la retraite pour le Val St-Martin, en ajoutant : « ne quittez jamais la *Balciglia* qu'à la dernière extrémité ».

Ils se rendirent de *Rodoret* à la *Balsille* en passant, probablement, au Coulet de Serveil et à Salse et de là, par Cubito et la Vio de la Vergio, dans le vallon de Gunivert.

(P. 109). Il y avait cinq ans. A. 1710 corrige : *plus de trois ans*.

Les soldats voulurent aussi détruire le moulin de la *Balsille*. Robert raconte par quel stratagème on réussit à le sauver.

Parelle écrivait, de la Tour, le 1 décembre, que ses soldats mal vêtus, allaient chez eux pour prendre du linge; ce jour-là, plus de 300 des meilleurs manquaient à l'appel et ils ne retourneraient plus *craignant pour leur vie*.

(P. 110). Une soixantaine de morts et de blessés. A. 1710 en fait 60 *hommes de tués et autant de blessés*.

(P. 111). Garnier le Maure, ou Garnier et le Sauvage. Cf. dans mes Légendes Vaudoises les traditions concernant le séjour des Sarrasins aux Vallées.

D'Erville, lire d'Herleville.

(P. 113). Robert raconte avec force détails pittoresques l'équipée de *Pramol* et celle de *Pragela*, auxquelles il prit part.

(P. 116). Ce n'était qu'un artifice. Parelle écrivait au Duc, le 10 avril : « J'ai fait sonder leurs sentiments par trois voies différentes, et dont ils ne se défient point. Je leur ai fait représenter par leurs confédérés l'extrême danger de leur dernière ruine (lettres de Bellion et Gautier); je leur ai fait dire par d'autres... que je voulais supplier... V. A. R.... de donner des passeports (lettres de Vercelli et Osasque); enfin, je leur ai fait passer un exprès, sous le prétexte que leurs amis les avertissaient que Bourgeois avait été décapité (visite de Droume); j'ai tâché d'en détacher quelques-uns du gros (Puy ou Pontet, les Clapier, etc.)... Mais tout cela jusqu'à cette heure n'a servi qu'à savoir leur état au juste et leurs intentions, dont ils sont restés d'accord avec leurs confédérés et toute la ligue.

« Il est certain qu'ils ne manquent de rien pour leur nécessaire, soit vivres, soit habillements, chaussures et argent en quantité... Les derniers avis, qui leur ont été réitérés, sont qu'ils auront infailliblement du secours aussitôt que la neige le pourra permettre ».

Robert dit que le Duc leur fit positivement offrir la paix; mais, comme ses troupes continuaient à les combattre, ils ne s'y firent pas.

(P. 117). *Jacques Gautier*, feu Pierre, d'une famille originaire de Vars et établie à la Tour, avait abjuré en 1686. On voit que sa femme, sœur d'Arnaud, n'avait pas participé à cette lâcheté et avait, pour cela, été emprisonnée. Elle fut libérée par politique, en vue d'influer sur Arnaud.

(P. 123). L'auteur de la lettre à *M. r Arnaud et aux autres officiers* est peut-être l'officier suisse de la garnison de Pérouse, mentionné plus haut.

(P. 124). *Droume*, nom de familles réformées très zélées, qui quittèrent Vars et Guillestre à la Révocation. Il s'agit peut-être ici de Michel, fils d'Augustin et d'Anne Tolosan, qu'on retrouve en Suisse en 1698 avec sa femme, sa mère et sa belle-mère.

(P. 124). Cette course à St-Germain semble être la même que celle de la page 113.

(P. 125). *Le 2 avril, 2 soldats tués à la Maneille, et un aux Prals*. A. 1710 et autant aux Prals.

(P. 126). HENRI ARNAUD P.(asteur).

P. ODIN.

A. 1710: H. ARNAUD.

P. P. ODIN, dont Th. Gay a fait: Pierre Philippe Odin.

Parelle envoya cette lettre au Duc, le 29 avril, de Briquéras, l'avertissant de l'intention évidente des Français de s'emparer de la vallée et de Suse, et qu'ils avaient envoyé des dragons et de la cavalerie à Salbertrand, sous prétexte d'empêcher des secours aux Vaudois par le Mont-Cenis.

CHAPITRE SIXIÈME.

(P. 129). Robert raconte comment un point, qu'on avait négligé de garder, fut défendu par une femme Savoyarde, sans laquelle tout pouvait être perdu.

(P. 130). *Un jeune garçon de la compagnie des volontaires*, peut-être Pons Cadet; cf. mes *Légendes Vaudoises*.

Au Chiori ou Clos de Malanot. Lire: aux *Chiotti*. Les Clos, chef-lieu de Riclaret, étaient appelés de Malanot, parce qu'elles étaient la résidence de la famille de ce nom, à laquelle appartenaient le pasteur et le chirurgien, alors prisonniers.

(P. 131). *Arnaud pleura lui-même et fit pleurer ses auditeurs*. C'est peut-être alors que, d'après Parelle, il aurait recommandé de ne pas le laisser tomber vivant aux mains de l'ennemi, si, contre son attente, les Vaudois étaient vaincus.

(P. 133). *Les Savoyards* montèrent de l'alp de *Gunivert* sur la Grand'Côte, d'où ils descendirent sur les flancs du Pelvou, dominant les Quatre Dents.

(P. 137). Morland et Léger, dans leurs *Histoires*, publièrent aussi les inscriptions de semblables amulettes trouvées sur les papistes morts dans

les combats de 1655. Morland en déposa plusieurs à Cambridge, avec sa collection de documents.

(P. 139). L'ambassadeur de France à Turin, *Rebenac Feuquières*, était le frère de celui qui commanda la dernière attaque de la Balsille.

Cuculion, coteau qui termine en une émorne paroi rocheuse, dominant le Bessé.

(P. 142). *Il s'entrecoupa*, c'est-à-dire que, se croyant devant une sentinelle ennemie, il répondit en conséquence.

(P. 143). *Du canon sur le Guignevert*, c'est-à-dire sur le flanc droit du vallon de Gunivert.

(P. 144). *Cheval la Brune*, lire *Chenal la Brune*, couloir abrupt qui descend du Pain de Sucre sur le Gunivert. Cf. le Plan des Quatre Dents, inséré par M. D. Peyrot dans le Bulletin d'Histoire Vaudoise, N° 7, page 14. Grâce à ce plan, on peut aussi suivre les Vaudois dans leur évaison, jusqu'au torrent. De là, laissant l'*alp* à droite, ils gravirent le Col du Grand Cassas.

(P. 146). *L'Autigas, Bric de l'Autin*, au pied du Pelvou, au point où s'en détache l'arête des Quatre Dents, sur le sentier qui relie l'Alp du Pis à celui de Gunivert.

Pour passer de *Salse à Rodoret*, les Vaudois ont pu monter au Grâ; mais il est plus probable qu'ils traversèrent le bois, en suivant le canal d'irrigation des Fontaines jusqu'au pied du *Col de Serveil*, et que l'ennemi tint la même route.

Servelemi, lire *Sellenri*, sur la droite du torrent, au-dessus du chemin de la *Maière*.

Du *Praïet* ils montèrent à la *Bercio Celâr*, puis à la *Couletto de Giouvent*, au pied de la paroi de Rocheblanche, d'où, par une pente des plus rapides et glissantes, ils descendirent sur le *Poët* et autres hameaux de *Fayé*.

(P. 147). Au lieu de *50 personnes tuées à Pramol*, A. 1710 parle de 57.

Au lieu de *4 morts et 6 blessés*, il dit: *3 blessés et autant de morts*, et ne mentionne pas les prisonniers.

(P. 148). *Cumiane*. A. 1710 corrige *Peumian*.

Feuquières, dans ses Mémoires, après avoir décrit le poste et exposé les dispositions qu'il avait prises, conclut ainsi: « de sorte qu'en moins de deux heures de temps, le rocher des Quatre Dents fut forcé dans tout son circuit, et tous les Barbets tués, à la réserve de cent vingt, qui trouvèrent le moien de s'échapper par le côté de l'attaque, que j'avois donnée à M.^r de Clembault ».

(P. 152). *Un soldat de Neuchâtel*. Selon, A. 1710 il s'appelait Lorange.

Aux Jasses, lire au *Gias*, nom commun à tous les alpages. Il s'agit probablement ici de celui de la Tour, au Vandalin.

(P. 153). Ces 60 hommes, commandés par de Poudens, que Feuquières avait lâchés, depuis la Balsille, à la poursuite des Vaudois, ignorant le changement de politique du Duc, entrèrent dans le Fort de la Tour, où le châtelain Gautier, beau-frère d'Arnaud, les constitua prisonniers. Deux blessés, qu'ils avaient pris à Barmadaut et qu'ils voulaient pendre en public, furent ainsi libérés (Relation du soldat vaudois).

Le Pont de pierre de Pomaret, le même qui est appelé plus haut *Pont de Macel*.

(P. 154). 1200 paysans. — A. 1710: quatorze cens.

Le *Portier*, ou mieux le *Postier* ou *Pousti*, déjà mentionné.

Point de blessés. — A. 1710 dit deux blessés, mais il ne parle pas des prisonniers.

(P. 155). *Les Vaudois eurent ordre de reprendre possession de Bobi et Villar*. — A. 1710: *Monsieur Arnaud reçut ordre d'en aller prendre possession avec ses gens*.

(P. 156). *A la vue du village de Galmon*, c'est-à-dire à la *Vista*, d'où l'on découvre soudain toute la haute vallée du Guil. Au lieu de Galmon, il faut lire la *Monta*. — A. 1710 dit: *le village près de Ristolas*.

Le moulin de la Munition était sur l'emplacement actuel de l'église romaine de la Tour. La *Bealière*, qui l'entretenait, longe le pied E. de la colline du Fort.

(P. 157). *L'Airal-Bianc*, alors ferme des comtes Rorengo, de la Tour, aujourd'hui villa Appia.

(P. 158). *L'Acte authentique du Rétablissement des Vaudois*, c'est-à-dire l'Edit de 1694, manque dans le manuscrit. C'est ici qu'A. 1710 place le récit de l'expédition Bourgeois.

Le Sieur Pierre Pin, A. 1710 corrige: *Monsieur Odin*.

M.r Gaudot, A. 1710 corrige: *Monsieur Sandos*.

A. 1710 fait suivre une dizaine de pages de réflexions postérieures, qui manquent au manuscrit.

LES HÉROS DE LA RENTRÉE.

C'est la première fois que paraît une liste raisonnée des noms de ceux qui ont pris part à la Rentrée, et il faut dire que nous connaissons surtout les noms de ceux qui ont péri et de ceux qui ont déserté, parce qu'un tiers d'entre eux a été envoyé aux galères, où on les retrouve.

Les principales sources auxquelles j'ai puisé sont : Les relations de la Rentrée, en particulier la présente et celle qu'Arnaud a publiée en 1710.

La déposition de Daniel Rivoir, publiée par Perrero : *Il Rimpatrio dei Valdesi*.

La liste des forçats pour la foi sur les galères de France, publiée dans la France Protestante, deuxième édition, VI, 213.

Les données fournies par M.me Alex. de Chambrier, dans son bel ouvrage sur *Henri de Mirmand*, Neuchâtel, Attinger, 1910. Cette dame y signale des *Roles des personnes réfugiées, dont les parents sont dans les Vallées de Piémont en l'an 1689, qui ont été assistées à Vevey, Nyon et Lausanne, en janvier et septembre 1690*, qu'elle m'a généreusement communiqués.

Quelques mentions éparses dans les registres des paroisses des Vallées.

Le beau-frère de Lucrèce Fur, à laquelle il a laissé une petite fille. (Liste des réfugiés assistés à Vevey, dont les parents sont dans le Piémont. Cf. Fer. ? (pag. 50).

ALBERT BARTHÉLEMI. « Marguerite Albert, 25 ans, avec un petit enfant ; son mari est allé en Piémont » ; et plus loin : « Daniel Albert aveugle, Barthélemi son frère est allé... » ; mentionnés en septembre 1690 dans la Liste des personnes secourues à Vevey. Il y a peut-être eu deux Barthélemi. Du Queyras, probablement d'Arvieu, où « la famille des Albert présidait dans toutes les affaires de la vallée ». Servit encore comme lieutenant dans la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Il fut, néanmoins, une des 2300 victimes de la politique ingrate et déloyale de Victor Amédée, qui durent repartir pour l'exil, à la suite de l'édit d'expulsion de 1698. Dans la liste des exilés (Bulletin d'Histoire Vaudoise, N° 10, page 35), il est placé à la tête de la Communauté de Valqueyras, avec sa femme et leurs deux filles, Marie de 12 ans, et Anne d'1 ½. Ils s'établirent à Durmenz, en Wurtemberg, dans la paroisse d'Arnaud. Barthélemi accompagnait ce dernier, en guise d'ancien, au synode de Knittlingen, en 1703. Il retourna probablement avec lui aux Vallées pendant la guerre de succession d'Espagne, et y servit comme capitaine. On le trouve à la Tour en 1707. Il put échapper au troisième exil, en 1730, et mourut au Villar, peu de jours après un de ses compagnons de la Rentrée, Germanet. « Le S.r Barthélemi Albert, maître d'école, est mort le 19 avril 1742, âgé d'environ 82 ans.

ALBERT (Chambrier). Peut-être Etienne, aussi d'Arvieu, qui partit en 1698, avec sa femme et deux petits enfants, dans la même colonne du Valqueyras. Au reste, plusieurs autres Albert durent quitter alors les Vallées. Sa femme Susanne et un petit enfant sont secourus à Vevey.

ALÈUE. Peut-être Jacques Alinieü, de Guillestre, secouru en 1700 à

Genève, revenant du Wurtemberg. Ou encore Jacques Alleu, de Montpelier, réfugié à Halle en 1700.

ANDRÉ LAMBERT. Deissmann (Les Vaudois du Comté de Schaumburg. Wiesbaden, 1864, 80 p., à la p. 50), dit que les suivants, venus de Schaumburg, participèrent à la Rentrée: J. Juillan, Louis Provençal, N. Borel, Philippe Griot, Lambert André, Claude Dumont, Jean Robert.

ARCHIMBAUD JEAN « de Nyons, en Dauphiné, condamné par l'Intendant M. de Bouchat, le 23 novembre 1689 ». Appelé ailleurs *Jean Archinard*.

ARMAND ÉTIENNE, de la Tour, vallée de Luzerne, condamné par M. de Bouchat, le 12 octobre 1689; mort à la peine » (Liste galériens). Il avait donc été fait prisonnier le jour de la bataille de Salbertrand.

ARNAUD HENRI, pasteur et colonel, le chef de l'expédition.

ARNAUD JEAN, « de la Tour, vallée de Luzerne, condamné par l'Intendant du Dauphiné le 12 octobre 1689 ». Pris à Salbertrand. Ancienne famille de la Tour, éteinte; un hameau, l'*Arnaud*, en a gardé le nom.

ARNAUD JEAN. Une attestation du 28 avril 1699, nous apprend qu'il avait alors femme et enfants, qu'il avait quitté le Val Queyras depuis dix ans, « a été en Piémont, et Luzerne, et a servi sous Monsieur Arnaud ». Se rendit à N. Isemburg.

ARNOUX. Sa sœur Marie, vieille fille, est secourue à Vevey. Peut-être Daniel, de Freissinière, qui quitta les Vallées en 1698 avec sa femme, une fille et un fils et s'établit à Durrmenz. Est de nouveau à Bobi en 1706.

AUGIER FRANÇOIS de Savasse près Montélimar, en Dauphiné. Condamné par le sort à Grenoble, le 23 novembre 1689, comme ayant pris part à l'expédition des Vaudois. N° 11, 826. Sur la *Perle*, à St-Malo, en 1698. Souffrit deux fois, en 1700, le cruel supplice de la bastonnade, pour n'avoir pas voulu lever son bonnet pendant l'élévation de l'hostie. Sur la *Fleur de Lys*, à Marseille, en 1708. Libéré 1714. Pensionnaire de MM. de Berne, à Morges, en 1719. (Jacob Augier, de Claveau, est mort en Piémont, en 1694).

Le Sieur BAILLI, BAILLIF, BALIF. Réfugié de France à Lausanne, par zèle y laissa un très bon établissement pour prendre part à la Rentrée. Blessé par un Vaudois, qui le prenait pour un Savoyard, dans la confusion du matin du 20 août, au-dessus de St-Nicolas de Véroce. Blessé au combat du Cervin, le 6 septembre, « il demeura par les chemins ».

BANCILHON JEAN. On trouve trois forçats pour la foi, portant ce nom. Le nôtre était de Pierre Froide, dans les Cévennes. « Condamné à Grenoble par l'Intendant M. de Bouchat, le 23 novembre 1687 (en même temps que Turel), pour s'être joint aux Vaudois ». Sans doute le même que « Jean Gancillon, natif de Pierrefroide, 32 ans, fait prisonnier avec les Vaudois, condamné le 10 décembre 1689 ». Il fut probablement, comme ce fut le cas pour d'autres, condamné une première fois à mort, et la deuxième aux galères, par grâce du bourreau qui régnait alors en France. Il porta le N° 11.811 et servit sur la *Palme*, à Dunkerque, jusqu'en 1712. Treize ans de galères l'avaient tellement vieilli que quand Marteilhe arrive sur la *Palme*, en 1702, il appelle Bancilhon, un « vénérable vieillard, respectable par sa candeur et sa probité, qui étoit empreinte sur sa physionomie ». Ces qualités lui valurent la confiance du commandant de la galère, M. de Langeron, et par son moyen sa protection en faveur des 5 Huguenots qui s'y trouvaient. Chargé de tenir les fonds que les Eglises Protestantes envoyaient en se-

cret, lorsque les missionnaires venaient pour fouiller et saisir ces secours, le commandant l'avertissait en criant : *Bancilhon, le coq a chanté.* (Mém. de Marteilhe, Rotterdam, 1757, p. 137, 268). Libéré le 7 mars 1714 avec 10 autres survivants de la Rentrée : Musseton, Tardieu, Blanc, Bautias, Gachon, Fer, Didier, Tiers, Augier et Friquet.

JEAN BAUTIAS, dit *Estran* ou *Ystrain Jean*, de Lan ou Allan en Provence, arrêté à St-Clément en Dauphiné, et condamné, en novembre 1689, comme complice des Vaudois. Porta le N° 11.187 sur la galère l'*Ambitieuse*. Libéré avec le précédent.

BEC. Probablement d'Abriès. Est allé en 1689 dans les Vallées. Sa famille est secourue à Lausanne.

BELLEINAT AUGUSTIN, d'une famille de l'Envers-Portes, qui se signe aujourd'hui *Bleynat*. Mort en combattant à St-Germain, le 12 mars 1690, au cours d'une sortie pendant le séjour à la Balsille.

BELION, BELLION ANTOINE et BARTHÉLEMI, frères, feu Michel, de St-Jean. Antoine avait passé à Payerne, le 19 mars 1687, avec sa femme Marguerite et leur fille Susanne. Il fut le capitaine d'une des deux Compagnies de St-Jean. Déserta, de Macel, le 22 octobre, avec le capitaine Fonfrède et 20 autres. Pris par les Français, ils furent tous pendus, sauf Bellion, qui était peut-être le seul Vaudois de la bande. Enfermé dans la citadelle de Pignerol, il en écrivit, le 17 février 1690, à son frère, alors à la Balsille, pour lui recommander de demander un passeport et de ne plus porter les armes contre son Prince. Notre manuscrit contient ce billet, et la réponse qui est du 3 mars. Antoine finit ses jours dans cette prison. Sa veuve, Marguerite Bayle, se remaria le 17 décembre 1692, avec Jean Passet, de Salbertrand.

Barthélemi avait passé à Payerne, le 5 février 1687, avec sa femme et deux enfants. Il succéda, sans doute, à son frère à la tête de la Compagnie de St-Jean. Il était encore capitaine en 1692, capitaine et ancien en 1694 et mourut avant 1727. De sa femme, Madeleine Gonin, il eut Michel, Barthélemi, Pierre, qui fut aussi capitaine et fut enseveli avec les honneurs militaires en 1768. Son fils Barthélemi fut à son tour capitaine et mourut en 1797.

BERGE, peut-être du Queyras. Le frère et le beau-frère d'Isabeau Berge assistée à Vevey.

BERNATON dit PÉROL JEAN, « de St-Jean en Luzerne, condamné par l'Intendant du Dauphiné le 12 octobre 1689 », donc à la suite de la bataille de Salbertrand.

Est-ce le même que le suivant ?

BERRU JEAN, dit aussi Bérù ou Berreu, « vaudois de St-Jean, vallée de Luzerne, condamné à Grenoble par l'Intendant, le 12 octobre 1689, pour participation à l'expédition des Vaudois. N° 11.686. Servit sur l'*Eclatante* et sur la *Renommée*; le 27 septembre 1700, reçut une bastonnade de 53 coups sur la *Dauphine*; une autre, le 27 décembre, du seul ordre de l'aumônier (Bull. Prot. Fr., XVIII, 239). Libéré en 1713. Le 8 janvier 1714, la charité wallonne de Rotterdam accorda un secours extraordinaire de 25 florins à Jean Berus, dit le Rous. — En 1687, il avait passé à Payerne avec Catherine sa sœur.

BERTIN JEAN, fils d'Etienne, d'Angrogne, mentionné dans la déposition Rivoir. Peut-être le même que Jean Bertin, tué le 28 août 1690, dans la vallée de Pont (Châteaudauphin), d'après une indication des manuscrits Muston.

BERTIN MICHEL, capitaine d'une des trois compagnies d'Angrogne. Mort victime du guet-apens de Bourset, en 1690. Probablement fils d'Etienne et petit-fils de Michel, capitaines dans les guerres de Janavel, et frère de Laurent, pasteur.

BERTIN PIERRE, dit du VERNET, « enseveli le 25 juin 1752 à Angrogne, le dernier de cette Eglise qui s'est trouvé à l'affaire de la Balsille, environ 86 ans » (Registres d'Angrogne). Une note de ces registres dit: « De ceux qui sont encore vivans ce 1^r janvier 1697, et qui sont restés de la Balcille, il y en a environ 38 ou 40 ».

BERTINAT PIERRE, mort en défendant la Balsille. Etait de Bobi ou du Villar.

BERTOCH, LE MANCIN, de l'Albarée de Riclaret, qui passa le premier le pont de Salbertrand, avec Pastre des Blégiers, le sabre à la main, l'un à droite, l'autre à gauche, taillant en pièces les ennemis et les jetant dans la Doire (Tradition populaire). Peut-être Antoine, qui était capitaine en 1698.

Deux frères de Marie BERTRAN, et le mari de Clémence BERTRAND, assistées à Vevey. Nom de famille fréquent aux Vallées, en Dauphiné et ailleurs. L'un des trois est peut-être Jean, de Freissinière, qui servait en 1704 aux Vallées, dans la Compagnie Signoret et qu'on trouve encore à Bobi en 1710.

Le mari de Marie BESSE, âgée de 26 ans, assistée à Vevey avec deux garçons fort incommodes.

BESSON BAPTISTE, capitaine d'une des deux Compagnies de St-Jean. Avait accompagné Arnaud en Hollande lorsqu'ils obtinrent du Prince d'Orange secours et encouragements en vue de l'expédition.

BESSON ETIENNE, de St-Jean (déposition Rivoir).

BLANC JACQUES, « de St-Germain en Luzerne, condamné par l'Intendant du Dauphiné le 12 octobre 1689 »; donc à la suite de la bataille de Salbertrand. Sans doute le même que J. B. « de la vallée vaudoise de St-Martin, mort sur la *Forte* durant la campagne de 1698; son corps fut jeté à la mer sous le fanal de Gênes ». Ses biens situés sur la gauche du Cluson avaient été, avec beaucoup d'autres, confisqués par le Roi (Arch. du Chapitre de Pignerol, I, 2, p. 32).

BLANC JACQUES, « de Mouline, vallée de Queyras, condamné à mort par l'Intendant Bouchat, le 23 novembre 1689, comme Vaudois, et aux galères par le Roi ». Porta le N° 11.812; servit sur la *Princesse*, à Bordeaux. Libéré le 7 mars 1714.

BLANCHER PIERRE, mari d'Anne Roussy, assistée à Vevey.

BOINE DANIEL, « de Villard en Luzerne, condamné par l'Intendant du Dauphiné le 12 octobre 1689 ». Faut-il lire Boisse ?

BOMIN. La famille est assistée à Lausanne. Peut-être Bonin.

BONNET JEAN, mort vers la mi-octobre 1689, par un cas étrange, à l'attaque du corps de garde du Cerisier. « Un des soldats s'étant jeté à corps perdu sur lui, qui avait couché en joue pour le tuer, un des notres tira un coup de mousquet et la balle perça les deux qui se tenaient accolés; celui des ennemis resta entre les bras du notre et le lendemain matin le notre mourut pareillement » (Relation du soldat vaudois).

BONNET JEAN PIERRE, « du bourg de Jounet »: les Jouvès, près d'Angrogne, condamné à Grenoble le 12 octobre 1689. N° 11.688 des galères.

En 1698 était sur la *Galante* à St-Malo. Mort à l'hôpital de Marseille, le 17 avril 1707.

BOREL N., mentionné par Deissmann parmi ceux qui vinrent de Schaumburg. Ses parents: « Bourel et son fils », sont assistés à Lausanne.

BOUISSE, du Villar, croyant tout perdu, après le combat du Villar (3 septembre 1689), déserta avec quatre autres. Il revint après la déclaration favorable du Prince.

BOURIER DAVID, de Montpellier, condamné aux galères par l'Intendant du Dauphiné, le 12 octobre 1689.

BOUVÈNE ANTOINE, de Loriol en Dauphiné, 60 ans, retiré en Suisse avec sa famille depuis 1685. S'étant joint aux Vaudois en 1689, fut condamné le 23 novembre 1689 à Grenoble, « où il tire un billet de trois un de pendu ». N° 11.927 des galères. Sur la *Vieille Réale*. Mort à la peine le 17 décembre 1708.

BOUVIER cf. DOUVIER.

BRÉAL ANTOINE, de Dieulefit, condamné par l'Intendant de Dauphiné en Décembre 1689. Était sur la *Victoire* ou l'*Heureuse*, en 1698, à St-Malo. Mort le 12 novembre 1699. Il est sans doute le même que

BREYNARD ANTOINE, de Dieulefit, arrêté à Grenoble et condamné le 10 Décembre. Servit sur la *Victoire* ou l'*Heureuse*.

BRUGUIER. Sa famille est assistée à Lausanne.

BRUNEL ou BRUNELS, dit VACHER, ALEXANDRE, de la Motte Chalençon, en Dauphiné. Chapelier, 32 ans, condamné par le sort sous le nom d'Antoine Périer, à Grenoble, le 12 octobre 1689, comme s'étant joint aux Vaudois. N° 11.662 sur la galère la *Perle*, à St-Malo. Libéré en 1713 et retiré à Bâle.

BRUNET FRANÇOIS, de Macel, valet d'Arnaud pendant la marche et le siège de la Balsille, s'était distingué à ses côtés au pont de Salbertrand, d'après les mémoires de la famille Mondon. En 1736, il était ancien de Champ la Salse. Il ne paraît pas avoir eu d'enfants de sa femme, Catherine Breuyse.

BUFFA LAURENT, des Odins d'Angrogne, fils de Pierre et petit-fils de Laurent, contemporain de Janavel (cf. mes *Synodes vaudois*, Bull. N° 28, p. 51). Un des trois capitaines d'Angrogne; nos relations l'appellent *le vaillant capitaine Buffe*. Envoyé en octobre 1689 du Val St-Martin à Angrogne, il réussit à faire une diversion, en attirant sur soi les ennemis qui mettaient en danger la compagnie de Bobi. Au retour, les passages étant bloqués, il dut faire un tour en Val Cluson et monter par le vallon de Garnier pour atteindre la Balsille. Le Musée Vaudois possède le brevet de capitaine que le Duc lui accorda dans la guerre contre la France. Nommé ancien, il épousait, le 2 avril 1692, Marguerite Benech et mourait le 27 août 1729, âgé de 68 ans. De sa femme, qui lui survécut jusqu'en 1749, il eut quatre fils et deux filles. Les grades militaires de la commune se perpétuèrent dans sa famille.

CAFAREL, JOSEPH, « de Boby en Luzerne, condamné par l'Intendant du Dauphiné le 12 octobre 1689 ». Notre auteur, à la p. 47, où il raconte comment il fut pris, le dit de Chambon en Pragela, le confondant avec Mercier.

CARDON JEAN et DANIEL, frères, feu Jean, de Rocheplate (déposition Rivoir).

CARDON DAVID et MICHEL, père et fils, de Prarustin (déposition Rivoir). Le premier mourut dans une escarmouche, à la fin d'octobre 1689, peu de jours avant la première attaque de la Balsille (p. 107 de notre récit).

CAUSSE JACQUES, Français, déserta et s' enrôla dans le régiment du Plessis. Le 27 mars, il écrivit à ses compatriotes, renfermés dans la Balsille, les les invitant à l'imiter avant qu'il fût trop tard (p. 125).

CERVELLE est allé en Piémont. Son frère James est assisté à Vevey.

CESAN JEAN, de la Tour, d'après A. 1710. Notre relation, à la p. 152, le dit Jean Sedan, nom inconnu aux Vallées. Pendant qu'il défendait le plus haut retranchement des Quatre Dents, vers l'Autin, il fut blessé à la jambe par une balle de mousquet, grosse comme une noix. N'ayant pu prendre part à l'évasion avec les autres, il fut une des quelques victimes que les Français égorgèrent quand ils prirent la Balsille.

CHAPOULON PIERRE, de St-Marcel en Vivarais, condamné par l'Intendant du Dauphiné, le 12 octobre 1689.

CHARDOUSSIN ou CHIARDOSINO ETIENNE, de Rocheplate (déposition Rivoir).

CHIEN, ou mieux CHAIN, CHEN ISAAC. Boucher de la Rochelle, se réfugia à Lausanne, où il logeait ses compatriotes. Un des capitaines de la Rentrée, déserta après la quatrième journée (p. 40). En octobre 1689 on le retrouve prisonnier à Chambéry, pendant que sa femme et leurs trois enfants étaient assistés à Lausanne. En 1698 il est à Carouge, en 1700 en Prusse.

CHYON CYRUS, d'une famille dauphinoise qui a fourni plusieurs pasteurs. Né à Manosque, étudiant à Genève 1662, pasteur à Montbrun, Romans, puis Pont en Royans. Emigra à la Révocation. Dès le premier jour de la Rentrée, fut arrêté dans un village où il allait chercher un guide. Détenu à Chambéry jusqu'à la paix (p. 30). Aumônier des troupes réfugiées de la Ligue, figure comme tel au synode de Chieri, en 1694. Exilé en 1698, conduisit les proscrits au Palatinat, fut ensuite pasteur à Pforzheim de 1700 à 1708. Il avait épousé Susanne d'Arnaud; leur fille Marie avait 17 ans en 1699.

CLAPIER DAVID et ETIENNE. C'est à eux que Causse et Retournat adressèrent l'invitation à désertre, publiée à la p. 125. Il y avait des Clapier vaudois à Mentoulles et au Villar Pérouse; ces derniers s'établirent à Pramol.

CLAVEL JEAN, fils d'Isabeau Giraud, assistée à Vevey. Une Isabeau Clavel, de Montélimar, était assistée à Genève en décembre 1691.

COMMERC, COMMÈRE, COMERS JEAN, de Livron, diocèse de Valence, 26 ans, condamné à Grenoble le 23 novembre 1689, pour s'être mêlé aux Vaudois. N° 10.806 des galères. En 1696 était à Bordeaux, sur l'*Ambitieuse*. Plus tard sur la *Vieille Réale* à Marseille. Mort à l'hôpital le 21 octobre 1708.

DAUDÉ ou DAUDEV ABRAHAM, de Nîmes, condamné par l'Intendant du Dauphiné, le 12 octobre 1689. Sur la *Magnanime* à St-Malo en 1698. C'est le même nom que celui du ministre d'Olimpies (p. 21).

DIDIER PIERRE, de Saillans, ou de St-Moirans en Dauphiné, condamné par l'Intendant de Bouchat le 23 novembre 1689 pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.823 des galères. En 1698 était à Marseille sur la *Vieille St-Louis*; en 1708, sur la *Fleur de Lys*, enfin sur la *Valeur*. Libéré le 7 mars 1714.

DOUVIER, DOUIER, DOUAIRE, DOHERO DAVID, « du Vilar de Baubi », où

sa famille s'était réfugiée, de Demonte, au Marquisat de Saluces. Appelé aussi, à tort, *Bouvier*. « 34 ans, arrêté à Serres en Dauphiné, condamné à Grenoble en 1689 et conduit en galère, sous le N° 11.681, pour n'avoir pas voulu changer après s'être allié avec les Vaudois pour le recouvrement de son pays ». Placé d'abord sur la *Favorite*, à Marseille, il était sur la *Gloire* en 1698. Libéré en 1713. « Douier Davide fu Pietro, del Villaro », était établi au bourg de la Tour en 1725 et vivait seul.

DUCLOS LOUIS, de Marneuf en Vivarais, perruquier, 22 ans, arrêté à la Romadache le 26 août 1689. Condamné par le parlement, le 12 octobre au billet de trois un pendu, pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.675 des galères. Sur la *Hardie* à Marseille, 1698. Servit aussi sur la *Souveraine*. Libéré en 1713, se retira à Berne.

DUMONT CLAUDE, venu de Schaumburg avec J. Robert, etc. (Deissmann).

DUMOULIN JEAN FRANÇOIS, de Lausanne, condamné par l'Intendant du Dauphiné le 12 octobre 1689, et par le sort aux galères en 1690. Sur la *Forte* à St-Malo, en 1698. Lui et deux autres Lausannois, Jouvenin et Sermoz, furent retenus sur les galères malgré les démarches de leurs familles à Berne, même lorsque, par la paix de Ryswick, la France dut libérer tous les Anglais, Hollandais et Espagnols. Le 4 juillet, six galériens du pays de Vaud, parmi lesquels les trois susnommés, « condamnés pour effet de religion », présentaient une requête à Berne, mais sans résultat. Il en fut de même de neuf autres, condamnés en 1693 « pour avoir prêté assistance aux Vaudois du Piémont ». Ils ne furent libérés qu'à la fin de 1718 (Moerikofer, Hist. des réfugiés en Suisse).

DURAND MOÏSE et NOEL, frères. Leur sœur Claudine était assistée à Vevey. Un Moïse Durand, hôte à Vialas (Cévennes), était condamné aux galères, le 31 mai 1690, par l'Intendant du Languedoc.

DUSSAULT le cadet, des environs de St-Julien d'Arpaon (Cévennes), lieutenant de la troupe que commandait le pasteur La Coste. Mort sur la montagne des Quatre Dents d'une esquinancie, d'après la déposition de Sautier. (Bost. *Les prédicants des Cévennes*, 1912, I, 327).

ENTON, HENTON DAVID JEAN, de St-Julien près Die, en Dauphiné, condamné par l'Intendant de Bouchat, le 23 novembre 1689.

ESCOFFIER HECTOR, de Nyons en Dauphiné, 26 ans. Condamné avec le précédent et le suivant et mis sur la *Renommée*.

ESTOILE ou LESTOILE LOUIS, « d'Anonas en Vivarais », condamné avec les précédents. Mis sur la *Vieille St-Louis* et mort à la peine en 1696.

FAURE ANTOINE et MOÏSE. Leur mère Marie est assistée à Vevey.

FER JEAN et JACQUES. Leur sœur, Marie, 12 ans, est assistée à Vevey.

FER ou FERT ETIENNE, de Vaisse, ou Vesc près Nyons ou Dieulefit, en Dauphiné, condamné par Bouchat, le 23 novembre 1689, pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.820. En 1698 sur la *Fleur de Lys*, à St-Malo, en 1708, à Marseille. Libéré le 7 mars 1714.

FONFRÈDE. Capitaine. Déserta du Val St-Martin, vers la fin d'octobre 1689, avec son lieutenant et 21 soldats. « Pris par les ennemis, ils furent tous pendus, excepté Antoine Blion », et, paraît-il, *Rosan* (p. 104, 125). Peut-être était-ce le jeune Fonfrède, qui avait été un des chefs des zélateurs, dans le soulèvement des Cévennes, réprimé par Noailles en 1683. Prévenus à temps, les quatre chefs purent s'enfuir en Suisse (Bordier III, 238). Il

s'agirait alors du S.^r de Fonfrède (Bausile Fonfroide). (Cf. Bost. *Les prédicants des Cévennes* I, 26, 28).

FORNERON, FORNEYRONE ETIENNE et ANTOINE, oncle et neveu, de Prarustin (déposition Rivoir). — Un Antoine Forneron avait passé à Payerne, en 1687, avec Marguerite Forneron, sa femme.

FRACHE, FRASCHE ETIENNE, capitaine d'une des trois Compagnies d'Angrogne. Cette famille, établie aux Fraches, aujourd'hui les Jourdans, près des confins de St-Jean, était largement possessionnée sur les deux communes. Elle passa ensuite à la Tour et à St-Jean. Etienne et Jean étaient fils du S.^r Barthélemi. Etienne épousa Anne Bellion, de St-Jean, dont il eut 5 fils et 2 filles. Ancien du quartier des Fraches, il mourut le 28 mai 1729, à 55 ans.

FRACHE JEAN, capitaine de la Compagnie de la Tour, où il s'établit. De sa femme Marie, il laissa trois fils, par lesquels le grade de capitaine se perpétua dans sa famille. En 1687, Etienne avait passé tout seul à Payerne, tandis qu'un Jean et sa femme Marie étaient accompagnés de leurs enfants Pierre, Catherine, Madeleine, Marguerite et Susanne.

FREISSINENG. Cf. Roux.

FRIQUET. Cf. Pastre.

GACHON JEAN, de St-Laurent, proche de Nîmes. Arrêté à Embrun et condamné à Grenoble le 23 novembre 1689, pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.819. Sur l'*Ambitieuse* à Bordeaux, en 1698 et plus tard. Libéré le 7 mars 1714. Pensionnaire de MM. de Berne à Morges en 1719.

GANCILHON. Cf. Bancillon.

GARRAY allé en l'an 1689 dans les Vallées de Piémont. Sa famille était assistée à Lausanne.

GARDIOL MICHEL, feu Jacob, et MICHEL, feu Jean, tous deux de Prarustin. L'un des deux mourut au combat du Mont Cervin, le 6 septembre (p. 81).

GARDIOL PHILIPPE, de Rocheplate. L'un de ces trois devint capitaine et mourut en novembre 1689, faute de médicaments, d'une blessure reçue à l'épaule en combattant au-dessus du Col du Clapier (p. 107).

GARNIER JEAN, de Bourdeaux en Dauphiné, condamné aux galères par de Bouchat, le 23 novembre 1689. Semble être le même que *Pierre Garnier*, ou Granier, de Bourdeaux, condamné en 1689 à Grenoble, N° 11.809; servit sur l'*Héroïne* à St-Malo (1698) et sur la *Vieille Réale*; mort à l'hôpital le 10 février 1708.

GASAJEL, GAZANET ou CASENET MICHEL, de St-Jean de Pin ou de St-Jean d'Espine, près Alais, condamné à Grenoble le 12 octobre 1689 pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.672. Sur la *Triomphante* à Dunkerque, puis sur la *Brave* à Marseille. Libéré en 1713, reçut une pension de 200 florins par les Etats de Hollande.

GAUMA ou GAUMAT BARTHÉLEMI, de Castillon sur Dordogne, en basse Guyenne, condamné le 23 novembre 1689, par de Bouchat, « à tirer au billet de mort ou de galères perpétuelles ». Mis sur la *Madame*, le 2 janvier 1690, il mourut à la peine, le 5 septembre 1698, des suites de la dernière campagne.

GENDRE, GENRE JEAN, « de St-Germain, vallée de Prarustin en Piémont, condamné comme Vaudois à Grenoble le 12 octobre 1689, par l'Intendant. N° 11.680. Sur la *Gloire* en 1698 à Marseille. Libéré en 1713 ».

GERMANET JEAN, « feu Joseph, un de ceux qui a été à la Balsille, est mort le 31 mars 1742, âgé de 80 ans environ ». (Registre du Villar).

GEYMET, JEIMET PIERRE et son fils, tués à l'attaque d'Abriès, le 18 juin 1690 (p. 156).

GLEIZE ALEXANDRE, de Nyons en Dauphiné, condamné par de Bouchat, le 23 novembre 1689.

GODIN JEAN et MICHEL son fils, de Prarustin (déposition Rivoir).

GONIN JEAN et DAVID, frères, de St-Jean (déposition Rivoir). Du quartier des Nazerots. Barthélemy, fils de David, atteignit le grade de major dans la guerre de succession d'Espagne. L'un des deux frères est mentionné au partage du butin (p. 75). En février 1690, Vercelli envoyant un messenger à la Balsille, le recommande à *Gonino* (p. 112). Jean Gonin fut tué en combattant au Fort de St-Michel, le 18 juillet 1690 (manuscrit Muston).

GRANGOT JEAN est à Lausanne, parmi les réfugiés dont les parents sont allés en 1689 dans les Vallées. Peut-être Granget.

GRIOT MICHEL et JACOB, frères, de St-Germain (déposition Rivoir). Sur le capitaine Griot, v. dans mes *Légendes Vaudoises* celle qui concerne la *Tuna Griotta*.

GRIOT PHILIPPE, probablement de Pragela, est un de ceux qui quittèrent Schaumburg pour prendre part à la Rentrée.

GRIOT PIERRE, aussi de Pragela. Son père [sans doute son parâtre] Jean Pastre, était assisté à Vevey.

GRIOT. Sa famille était assistée à Lausanne.

GRIZET capitaine, de St-Germain, tué à l'attaque d'Abriès, le 18 juin 1690 (p. 156). A. 1710 en fait le capitaine Gril.

GROS CÉSAR, de Serres en Dauphiné, condamné aux galères par l'Intendant, le 12 octobre 1689.

GUIGOU FRANÇOIS, lieutenant de la Compagnie de Pral (p. 90). On le retrouve avec le même grade en 1691, au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

GUILHAUMOND Jean est parmi les réfugiés assistés à Lausanne, dont les parents sont allés en 1689 aux Vallées. En 1726 et 1727 on trouve au Villar Jean Guilhaumond feu Pierre, autrefois de l'Eglise de Fénéstrelles, et demeurant à Genève, et sa femme, Marguerite Baud, du Villar.

GUIOT, GUYOT DANIEL, de Pragela, suivit Moutous dans la Rentrée et émigra ensuite avec lui, en 1698, pour s'établir à Rohrbach, d'après le pasteur Jean Guyot, mort en 1910, qui serait descendu de lui et de sa femme, Madeleine Jayme. Un Daniel Guyot arrivait à Raunheim en 1699 avec sa femme, un garçon de 4 ans et une fille d'un an.

GUIOT. Sa famille est assistée à Lausanne.

GUIOT JACQUES, mari de Marie Bert, assistée à Vevey.

HOCHÉ PHILIPPE, Bernois, condamné en 1689 aux galères. N° 11.431. Était sur l'*Amazone* en 1691. Libéré en 1712 pour servir dans les troupes.

HUC FRANÇOIS, du Vigan, nommé parmi les absents des biens desquels, le 10 mars 1686, la commune demandait à être déchargée (Bull. Prot. Fr., 1899, p. 536). Servit de courrier ou guide à ceux qui émigraient. V. l'éloge qu'en fait Arnaud à la p. 108 de ce récit, qui est dû en bonne partie à ses notes et à celles de Reynaudin; cf. aussi mon Introduction. Lieutenant de la Compagnie de François Tron, faite d'une partie de celle des vo-

lontaines, dont le chef, Turin, était mort au combat du Villar. Plus tard capitaine dans les régiments de réfugiés qui combattirent à la solde de l'Angleterre, pour la Ligue d'Augsbourg. Envoyé en France pour répandre les écrits que Brousson composait à Lausanne, servit aussi d'intermédiaire entre les Vallées et les Cévennes, à l'aide desquelles on préparait un soulèvement général des Huguenots du midi de la France. Il accomplit plus d'une fois ce voyage périlleux, chargé d'une mission de confiance, surtout en 1691. Il fut tué à la bataille de la Marsaglia, le 4 octobre 1693 (Bost. I, 408, 432, 450; II, 258).

IMBERT JEAN, peut-être le même qui avait mérité les éloges du Duc comme officier des milices vaudoises dans la guerre du Mondovì, en 1681. Sergent dans l'armée de Brandebourg, à Bonn, en partit avec Paul Pellenc et David Prinot pour prendre part à la Rentrée, d'après la déposition de Pellenc, conservée aux Arch. Nation. de Paris. En 1691 Imbert était capitaine. Il paraît avoir été natif du Queyras, et non des Vallées du Piémont, puisqu'en 1698 on trouve, parmi ceux qui émigrèrent à Dürmenz avec Arnaud: Jean Imbert, capitaine, sa femme et leur fils David, de 24 ans.

JAIME Jean se trouve parmi les réfugiés assistés à Lausanne, dont les parents sont allés en 1689 aux Vallées. Il en est de même de Louis JAUME, dont le nom a peut-être été estropié.

JAMES MATHIEU, mari de Susanne Pron et père d'un petit garçon, qui sont assistés à Vevey. Il faut peut-être lire *Jaime* et *Perron*, deux noms de Pragela.

JERLAUT Jean, JOLY Jean et JOURDAN Charles sont assistés à Lausanne, leurs parents étant allés en 1689 aux Vallées et les ayant laissés dans la nécessité. Charles Jourdan est le nom d'un jeune prophète du Vivarais, fils d'un boulanger de Baix, qui avait passé en Dauphiné, puis à Genève (Bost II, 184).

JOUVENIN, TOUVENIN ABRAHAM, de Lausanne, condamné à Grenoble par l'Intendant, le 12 octobre 1689, pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.649. En 1698 était sur la *Duchesse* à St-Malo; en campagne en 1704. Sur les démarches faites pour sa libération; cf. Dumoulin.

JUILLAN JEAN, venu de Schaumburg pour prendre part à la Rentrée.

JUVENTIN JACQUES, de Vernes, diocèse de Viviers, condamné par de Bouchat, le 23 novembre 1689; mort à la peine.

LA COSTE, pasteur de St-Etienne Valfrancesque. Selon une déposition du guide Sautier, 16 ou 17 pasteurs français prêtèrent leur concours à l'expédition des Vaudois; parmi eux, Modenx, Durand, Farie, Combes, Malplach. Il ne semble pas que leur concours les ait portés jusqu'à les accompagner, puisque Arnaud dit qu'il était le seul pasteur, avec Chyon et Moutous. Par contre, ces pasteurs vinrent en Piémont après l'accord et servirent comme aumôniers des troupes réfugiées, au cours de la Ligue d'Augsbourg. Cependant, d'après Sautier, La Coste commandait une troupe dont le lieutenant était le cadet Dussault, mort aux Quatre Dents. Peu de mois auparavant, La Coste, dont l'abjuration forcée était retenue peu sincère, avait été relégué à Carcassonne, mais il avait pu passer en Suisse. Parmi d'autres Cévenols de la troupe de La Coste, il y aurait eu Lafont, Mazoyer et Sautier (Bost I, 327).

LAFONT, de St-Julien d'Arpaon, soldat dans la troupe de La Coste.

LAUMOND. Sa famille est assistée à Lausanne.

LAURENT JEAN et LAURENT PIERRE, de Luse en la Croix-haute, en Dauphiné, condamnés par l'Intendant le 12 octobre 1689. Jean, N° 11.666, fut mis sur l'*Amazone*, à Brest, et mourut à l'hôpital le 12 mars 1708.

LAUTARET JEAN, de Bobi, malade, mort à la prise de la Balsille. A. 1710 en fait Jean Lantaret, malade à Bobi, ce qui n'a pas de sens ici.

DE LONDE, les deux fils de Pierre. Leur père est assisté à Vevey.

LUCAS, capitaine Français. Disparut, ainsi que son collègue Privat, dans la terrible journée de la Combe du Jaillon. « Dès lors on n'a jamais su de leurs nouvelles » (p. 48).

LUNADIER ISAAC, de Montagnac, en Languedoc, condamné par le sort en Dauphiné, le 23 novembre 1689. Sur la *Sirène*, à St-Malo, en 1698.

MAISSEMIGLIE ou MEISSEMILLY DAVID, d'Arvieu en Queyras, blessé au combat des Pausettes, le 13 octobre 1689, mourut quelques jours après.

MALAN BARTHÉLEMI, de St-Jean (déposition Rivoir). Il y avait alors, à St-Jean, plus d'un individu portant ce nom. Mais il s'agit probablement de quelqu'un qui, comme les Frache, habitait sur les confins de la commune, c'est-à-dire du S.r Barthélemi Malan, d'Angrogne, qui était capitaine en 1693. Il fit testament à St-Jean, le 16 février 1697, mais son décès, survenu le 20, est inscrit aux registres d'Angrogne. Sa veuve, Anne Gardiol, remariée Sarret, fit testament en 1731, *sulle fini di S. Giovanni*, instituant héritier son fils Barthélemi, de l'Eglise d'Angrogne. Leurs enfants sont baptisés à *St-Jean* ou au *Chabas*, mais inscrits à Angrogne.

MALANOT JEAN, des Clos de Riclaret, fils de Jean, de St-Jean, et d'Anne Negro, des Clos, dont le riche héritage fixa son mari dans la vallée de St-Martin, bien qu'il fût aussi un gros propriétaire à St-Jean. Un autre de leurs fils fut le pasteur Guillaume Malanot, tandis que leur fille Susanne, en épousant Jean Jalla, de la Tour, l'attira à St-Jean, dans la région des Malanots, appelée dès lors les Jalla. Jean Malanot, bon chirurgien, s'égara dans la combe du Jaillon, fut pris et conduit à Turin (p. 48); on espéra, en vain, le ravoir par échange avec Parat (p. 140); on eut enfin le bonheur de le voir revenir, au lendemain de l'accord, en échange des officiers pris à Pramol, en compagnie des pasteurs Bastie et Moutous et de l'armurier Martine. Pendant la guerre de succession d'Espagne, il fut le major de toutes les milices vaudoises. Ses richesses et son caractère énergique et fier ont donné lieu à maint récit en partie légendaire. Il épousa Marie Bermond, veuve de Jean Bert de Pragela, qui s'était réfugiée aux Clos, et en deuxièmes noces, en 1714, Madeleine Friquet, fille du capitaine, qui lui survécut. Par testament du 23 août 1726, et codicille du 19 février 1727, il laisse héritier son fils unique Jean Jacques. Il mourut avant le 4 avril, jour où l'on fit l'inventaire de sa succession, qui contient une curieuse énumération d'armes et d'effets.

MALANOT MATTHIEU, frère du précédent, lieutenant de la Compagnie de Macel (p. 90). Il est probablement le M.r Malanot de la p.75. Il survécut à son frère et fut le tuteur de son neveu.

MARCELLIN JEAN, de la vallée de Queyras, marchand, 21 ans, condamné par l'Intendant, le 12 octobre 1689, comme ayant fait partie de l'expédition des Vaudois. N° 11.658, sur la *Madame*; en 1708 sur l'*Invincible*, à Marseille; libéré en 1713 et retiré à Zurich.

MARCODOU, cf. Odon.

MARE DANIEL, peut-être de St-Véran en Queyras. Sa femme, Madeleine Bernard, était assistée à Vevey.

MARIN JEAN, de Foursinet, diocèse de Die en Dauphiné, condamné à Grenoble en novembre 1689. Était sur la *Madame* à Marseille, en 1698.

MARSEILLE DANIEL. Sa sœur Marie était assistée à Vevey.

MARTIN JEAN, capitaine de la Compagnie de Pragela. Il était de Balbouté (Usseaux). En 1695 il intervenait à St-Barthélemy, avec la Table, et trois autres laïques délégués par le Synode, pour délibérer sur le ministère du pasteur Bernard Jahier. Il est sans doute le S.r Jean Martin, mari d'Hélène de Beaudé, mentionné au Bull. Hist. Vaud., N° 22, p. 223. Après l'accord avec le Duc, il avait cru pouvoir se fixer à la Tour, mais il dut encore subir l'exil de 1698. Les Pays-Bas lui passèrent une pension de 1700 à 1722 (Bull. Wallon, 1895, p. 235). Un de ses fils s'établit à Aigle.

MARTINA, MARTINE PAUL, de Bobi, armurier, descendant de M.r Paolo Martina, réfugié de Dronero. Armurier apprécié, arrêté, nous ne savons en quelle occasion, demandé, et enfin obtenu en échange, ainsi que Jean Malanot et deux pasteurs. A. 1710, estropiant son nom, le confond avec les Martinat; notre manuscrit établit son identité.

MARTINAT, MARTINET; *at, et*, deux désinences synonymes, la seconde de simple diminutif, la première ajoutant, à l'origine, une idée *vezzezziativa*.

DAVID ed ANTONIO, fratelli MARTINETTI, dell'Inverso delle Porte (déposition Rivoir). Antoine, devenu capitaine, vivait encore en 1737, entouré de ses enfants et petits-enfants. Ils appartenaient, comme encore aujourd'hui le quartier des Martinats, à la paroisse de St-Germain.

DAVID MARTINETTO, del Villar, d'après Rivoir; il était probablement de Bobi, comme les trois suivants. Cette famille, éteinte dans la vallée du Pélis, a laissé son nom à un hameau du quartier des Champs (Bobi).

JOSEPH MARTINET, un des 80 héros de 1686, avec Mondon et Pellenc, eut l'honneur d'avoir sa tête mise à prix en janvier 1687. Capitaine d'une des deux Compagnies de Bobi (p. 29); il mourut des suites d'une blessure, reçue en combattant aux Pausettes, le 13 octobre 1689. Mondon ayant été fait prisonnier.

FRANÇOIS MARTINAT fonde peut-être les deux Compagnies en une, dont il devint le capitaine. Peu de jours plus tard, avec un courage et une présence d'esprit remarquables, il surprit et passa au fil de l'épée le corps de garde de Sibaud (p. 94). Blessé dans le combat inégal et d'autant plus glorieux du Vallon (p. 102), il tomba le lendemain entre les mains des ennemis, auxquels il ne livra qu'un cadavre, après avoir vendu chèrement sa vie. « Homme de distinction par sa bravoure, dit une lettre de Turin, c'est lui qui égorga si proprement le corps de garde de Bobi ». Sa perte fut due à la négligence de son frère, qui est peut-être le suivant.

SAMUEL MARTINAT, de Bobi, mort à l'attaque d'Abriès, le 18 juin 1690 (p. 156).

MAUDEKET, allé en 1689 aux Vallées; sa famille est assistée à Lausanne.

MAYER JACQUES et JEAN. Leur mère, Susanne, est assistée à Vevey. Ils étaient peut-être des Meyers, hameau de Château-Queyras, dont la population émigra en bloc à la Révocation.

MAZOVER, de St-Julien d'Arpaon (Cévennes), fit partie de la troupe de La Coste et de Dussault (Bost I, 328).

MERCIER ANTOINE, fils d'Antoine, né aux Chambons de Mentoulles, en Pragela, le 25 septembre 1667. « Tanneur, 22 ans, condamné comme Vaudois par l'Intendant de Bouchat, le 12 octobre 1689. N° 11.657 ». Sur la *Hardie*; en 1698 à Marseille sur la *Grande*; en 1708 ibid. sur l'*Amazone*. Un des 136 galériens libérés en mai 1713. En août, avec 8 autres, il arrivait de Genève à St-Gall, où il fut maintenu aux frais du canton d'Appenzell, et où il mourut, le 19 août 1728, à 61 ans, sans alliance.

MEYNIER, capitaine, de Rodoret, blessé par mégarde, au matin du 20 août, resté en arrière le 24 à la montée de Touilles (p. 40, 49).

MICHEL PHILIPPE, d'Orpierre en Dauphiné, condamné par l'Intendant le 12 octobre 1689. Sur l'*Illustre* à Marseille en 1695.

MICHELIN MICHEL, du petit corps resté à Bobi, envoyé au Val St-Martin pour demander du secours, à la veille de la perte de l'Aiguille, en octobre 1689 (p. 95). Plus tard, il passa en Suisse pour solliciter du secours et revint, peu après l'accord avec le Duc, avec 2000 Vaudois et réfugiés que de Loches et lui conduisirent à travers le Milanais (Journal du soldat vaudois). Il semble avoir appartenu à la famille Michelin du Laus, Bobi.

MICHELIN, cf. Salomon.

MONASTIER, MONESTET JEAN, d'Angrogne, condamné par l'Intendant de Bouchat, le 12 octobre 1689, aux galères. Mort à la peine.

MONDON DAVID, du Villar, (déposition Rivoir) est probablement le même que

MONDON DAVID, fils de Daniel, de Bobi, un des Quatre-vingts de 1686, alors qu'il s'était courageusement défendu à l'Aiguille avec sa femme, Anne Pontet, Martinat et Pellenc; sa tête avait aussi été mise à prix. Un des capitaines de Bobi. Pendant la bataille de Salbertrand, aurait aidé Arnaud à repousser la garnison d'Exilles qui les prenait à dos. Arnaud l'appelle généreux et vaillant officier. Fait prisonnier, je ne sais en quelle occasion, il servit d'intermédiaire à Vercelli pour établir des pourparlers à la Balsille, au moyen de son beau-frère Pontet. Libéré avec Pellenc et 20 autres, arriva à Bobi le 11 juin 1690 et continua à se signaler dans les guerres de la ligue d'Augsbourg et de la succession d'Espagne. Il mourut à Bobi le 16 novembre 1723. Ses fils David et Pierre furent aussi capitaines. On compte dans sa descendance deux pasteurs, dont l'un a laissé des données biographiques sur ses ancêtres.

MONDON JOSUÉ, de Bobi. Trois personnages de ce nom passent à Payerne en mars 1687: Josué l'aîné malade, Josué mari de Judith et leur fils Josué. On peut croire que les deux derniers, au moins, prirent part à la Rentrée. L'un d'eux fut blessé à l'attaque du Col Julien, le 29 août, et mourut le lendemain matin aux Pausettes, où on l'enterra sous un rocher. (A. 1710, estropiant son nom, l'appelle Mandan). Il est dit *vaillant Luzernois* (p. 71), ce qui ne signifie pas qu'il fût de Luserne, ce nom ayant été donné aux membres de l'expédition de la Rentrée.

MONDON JOSUÉ, de Bobi, à la suite du combat du Villar (3 septembre) et de la dispersion des Vaudois, crut tout perdu et raconta à ses compagnons « que tous leurs autres frères s'étaient rendus ». Il réussit à en entraîner quatre à désertier avec lui.

MORIERE JEAN. Sa sœur Catherine est assistée à Vevey.

MOUTOUS, MOUTOUX JACOB appartenait à une famille de notaires, venue au 16.^e siècle de Bardonnèche s'établir à Pragela. Fils de Melchior, des Traverses, la Révocation le trouva pasteur aux Chambons, comme suffragant du pasteur de Mentoulles. Fut mis à la tête des 200 réfugiés français et piémontais établis à Coire; il y laissa les siens pour se joindre à Arnaud. Fait prisonnier le 3 septembre, lors du combat du Villar. Demandé en échange, fut libéré avec le pasteur Bastie, Malanot et Martine. Après l'accord, fut établi pasteur à Villesèche et eut, pendant quelque temps, la charge pastorale de tout le Val St-Martin. Frappé par le second exil (1698), arrivait à Raunheim, en juillet 1699, avec femme, Marguerite Pastre, et 4 enfants, de 10 à 2 ans. Fut pasteur dans les colonies d'Allemagne, ainsi que son fils David et cinq autres de ses descendants. Mort à Rohrbach en 1738 (Bull. Hist. Vaud., N° 20, p. 178). Son frère Melchior, médecin, abjura pour rentrer à Pragela, où sa postérité subsiste aux Traverses.

MUSSETON, MUSTON JEAN, de St-Jean, chirurgien. J'en ai parlé longuement à la p. 4 du Bull. d'Hist. Vaud., N° 29, auquel je renvoie le lecteur.

MUSSETON PIERRE, feu Jean, de St-Jean, et Jeanne Janavel, fille aînée du célèbre capitaine. Ce dernier, dans son testament, du 3 janvier 1690, le laisse héritier pour sa part, si Dieu lui accorde d'être délivré de la captivité. (Voir aussi Bull., N° 29).

NAMON. Sa famille est assistée à Lausanne.

ODIN DANIEL, de Prarustin, capitaine. Blessé à l'attaque de la Tour, le 25 juin 1690.

ODIN JEAN et son père, d'Angrogne (déposition Rivoir). Le père a pu être le même que.

ODIN PIERRE, d'Angrogne, créé major à Sibaud, le 2 septembre, pour assister Turel et Arnaud dans le commandement général. Il signe avec Arnaud les lettres officielles écrites de la Balsille. A. 1710, suivi par Lantaret, a déplacé le P. qui accompagne Arnaud pour dire *Pasteur*, et a écrit P. P. Odin, dont Th. Gay a fait, sans autre, Pierre Philippe Odin. Il accompagna Arnaud et Friquet, lorsqu'ils apportèrent au Duc le courrier saisi à Sestrière. A p. 156 il est appelé par erreur Pierre Pin. Ancien des Odins dès avant 1686, il fut député au Synode de 1694. En novembre 1719, S.^r Pierre Odin le major était déjà mort; son fils que dessus, S.^r Jean, était « arrivé depuis peu de Suisse ».

ODDON, ODON MARC, ou MARCODON, de Valdrôme en Dauphiné, 34 ans Arrêté à St-Clément, près Embrun, le 7 septembre 1689, condamné à Grenoble le 23 novembre, mené aux galères en janvier 1690. N° 21.830. Sur la *Gloire*. Mort à la peine le 7 juillet 1708.

ODOS ou ODDÉS, de Montmaur en Dauphiné, condamné par l'Intendant, le 12 octobre 1689. Peut-être le même que David Odon ou Odou, qui était sur la *Gloire* à Marseille, vers 1695.

OLIVIER. Sa famille est assistée à Lausanne. On trouve des réfugiés de ce nom provenant du Queyras, de St-Laurent en Dauphiné, de Provence, etc.

PALLET Jean et ses deux frères sont mentionnés parmi les réfugiés assistés à Lausanne, dont les parents sont allés en 1689 aux Vallées.

PASTRE et son fils, idem.

PASTRE FRIQUET ETIENNE, de Pragela, condamné à Grenoble le 23 novembre 1689 comme Vaudois. N° 11.829. Sur l'*Ambitieuse* à Bordeaux en 1698, puis sur la *Grande Réale*; libéré le 7 mars 1714; pensionnaire de MM. de Berne à Bex et à Morges en 1719. Il fut un des trois espions que les Vaudois envoyèrent aux Vallées pour préparer l'expédition de 1688 et fut arrêté quelques jours à Tigne, au retour (p. 12, 43). Il ne faut pas le confondre avec

PASTRE FRIQUET ETIENNE, fils de Jean, Vaudois ardent et influent, consul de Pragela, renfermé en 1688 dans la tour de Crest, que Schickler appelle « le dernier stage sur la voie douloureuse d'où les opiniâtres partaient pour le bague ou le gibet ». En 1689, il réussit à s'évader, au moyen d'une corde, à temps pour rejoindre Arnaud et prendre part à la Rentrée. Devenu capitaine, le 28 juin 1690, avec 9 soldats, il s'empara d'un courrier au-dessus de Sestrières et allaît ensuite, avec Arnaud et Odin, le présenter au Duc à Moncalier. On connaît l'accueil que S. A. leur fit et ses belles promesses, cruellement démenties par l'édit de 1698. Friquet dut aussi s'exiler, avec sa femme, Madeleine Papon, et deux filles. Comme Arnaud, il revint au temps de la guerre de succession d'Espagne et se signala encore au service du Duc. C'est lui qui, en septembre 1708, provoqua, aux Traverses, le réveil des consciences parmi ceux qui avaient fléchi sous les dragonnades. Aussi lui et sa famille furent-ils l'objet de mesures toujours plus oppressives, rélegation, amendes, etc., qui les forcèrent enfin à un troisième exil. Il a laissé un monument de ses incursions en Dauphiné, par cette inscription qui se lit sur un rocher, près des sources du Cristillan, à Ceillac en Queyras, au-dessous des armoiries de Savoie:

HÆC FECIT S. FRIQUET
PRAT — CENTE — REFUGIATUS
XII A G O° — AN° — Dⁱ — 1710

ce qui signifie: Ceci a été fait par Etienne Friquet Pragelain, capitaine réfugié, le 12 août 1710.

PAVARIN DANIEL, mentionné par Th. Gay, je ne sais sur quel fondement.

PÉLANCHON MATTHIEU, de Sivergue près Mérindol, en Provence, condamné par l'Intendant du Dauphiné, le 12 octobre 1689. Sur la *Fortune* à Marseille en 1698.

PELLENC JEAN et son fils PAUL, du Villar (déposition Rivoir), appartenant à une famille, dans laquelle la charge de capitaine a été quasi héréditaire du 16.^e siècle au 18.^e. Paul avait été un des Quatre-vingts de 1686 et, par un décret du 3 janvier 1687, sa tête était mise au prix de 300 *doppie* pour qui le tuerait, de 500 pour qui le livrerait vif. Retiré à Neuchâtel avec Arnaud, il ne travailla pas moins à tenir les Vaudois ralliés et à entretenir leur résolution de rentrer dans les Vallées. Aussi le comte Solaro di Govone, chargé par S. A. et par le ministre S. Tommaso, cherchait-il à se défaire de Janavel, Arnaud et Pellenc, par quelconque moyen. Les espions et sicaires, qu'il lança à leur poursuite, surtout depuis le mois de juin 1689, étaient munis de ce signalement: « Il Paolo Pellenco del Villar, figliuolo di Giovanni, è un giovane d'anni 25 circa, di statura e corporatura mediocre, barba negra, capelli negri, lunghi e distesi, faccia di colore olivastro e lunga, le ciglia negre, grosse e unite insieme, li occhi grigi e grossi, con la bocca alquanto

larga, collo piccolo e lungo ». Suit une description d'Arnaud, encore plus curieuse (Perrero: *Il Rimpatrio dei Valdesi*).

Robert dit qu' « il pouvoit incontestablement passer pour un des meilleurs officiers de la troupe ». Envoyé vers le commandant des dragons, au bas de la Combe de Jaillon, pour obtenir le passage, il fut saisi et emmené prisonnier, le 24 août. Comme une taille pesait sur lui depuis 1686, il donna un autre nom dans sa première déposition. Mais son signalement le fit reconnaître. On rappelle sa taille médiocre, ses cheveux noirs, sa barbe châtain. Le 15 septembre, dans sa deuxième déposition (conservée aux Archives d'Etat de Paris), il rappelle la guerre de 1686 et dit que, en vue de la Rentrée, il était parti de l'armée de Brandebourg à Bonn avec Jean Imbert et David Prinot. Il fut libéré le 11 juin 1690 avec Mondon, et se distingua dans les faits d'armes successifs, par exemple à la prise d'Aiguilles. Bientôt après, il épousa Madeleine Salvageot. Fit son testament le 9 juillet 1701 et mourut, paraît-il, peu après. Ses armes sont conservées au Musée Vaudois.

PELLENC JOSEPH, tué par un malentendu, comme il rentrait d'une sortie, au Château de la Balsille.

PETER BENOIT, de la principauté de Neuchâtel, condamné par l'Intendant du Dauphiné, le 12 octobre 1689.

PEYRAN JACQUES, un des 25 héros qui en 1686 poursuivirent la résistance et purent passer en Suisse avec l'honneur des armes et après avoir obtenu la libération de leurs familles. Ayant mal à une cuisse, il ne put s'évader de la Balsille. Feuquières ayant commandé qu'on lui brûlat les pieds à petit feu, en obtint la confession que les Vaudois méditaient de s'enfuir. Mais le billet, qui devait en prévenir Clérambaud, lui parvint trop tard.

PEYROT JACQUES, de Pral, capitaine. S'établit à St-Jean, où il mourut en 1722.

PONS dit CADET, de la Balsille, jeune garçon qui aurait reçu ce surnom en souvenir d'une parole d'Arnaud. Cf. mes *Légendes Vaudoises*. Dans le recensement de 1698 on trouve GIACOMO PONS CADET. Ses descendants sont encore désignés ainsi.

POTHIER, POTTIER PIERRE, de Lespinas en Vivarais, condamné par l'Intendant de Bouchat, le 12 octobre 1689.

PRAVILIERM JEAN, de la Tour en Luzerne, condamné avec le précédent; mort à la peine en 1691. Pravilierm n'est probablement que le surnom d'une famille réfugiée de Pravillelm (Marquisat de Saluces).

PRIN MIQUELOT DAVID, de St-Jean, le même que David Prinot, soldat à Bonn en Brandebourg, d'où il partit avec Pellenc pour rentrer aux Vallées. Tué à St-Germain, le 22 mars 1690, par l'imprudence d'un des siens. Cette famille remonte à un Prin, du Villar, adopté par un Bastie de St-Jean; on les appela quelques temps Bastie Prin, puis ils se fondirent dans leur famille d'adoption.

PRIVAT, capitaine, s'égara dans la Combe du Jaillon, et on n'en a plus jamais rien su, d'après Arnaud. Un S.r Jacques Privat, feu S.r Pierre, de Nîmes, marchand drapier, reçut la bourgeoisie de Genève le 2 juin 1714, pour 14.000 florins et accessoires.

PROVENÇAL LOUIS est un de ceux qui quittèrent Schaumburg pour rentrer aux Vallées.

PUY JEAN (ou PONTET), frère de la femme du capitaine Mondon (p. 115).

PUY DANIEL. Est allé dans le Piémont, laissant sa femme Jeanne Pérot et un petit enfant, qui sont assistés à Vevey.

PUY, frère de Marguerite, Marie et Jeanne, vieilles filles, assistées *ibid.* Plusieurs Puy, de Queyras, émigrèrent en Suisse.

REBOUL, MARC-ANTOINE, de Nîmes, condamné par l'Intendant de Bouchat, le 12 octobre 1689, pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.668. Sur la *Gloire* à Marseille en 1698. Libéré en 1713.

REINAUDIN, REYNAUDIN PAUL, de Gilfré (Bobi), fils de Jean. Sa mère, qui était de la famille Michelin du Laus, mourut le 27 janvier 1723. Etudiant en théologie à Bâle, il courut s'enrôler pour la Rentrée. On connaît les vicissitudes de sa Relation, prise par l'ennemi à l'Aiguille, apportée à Janavel, utilisée par Arnaud, enfin publiée, après deux cents ans, dans le Bull. d'Hist. Vaud., N° 5. Reynaudin alla ensuite terminer ses études à Bâle et y soutint des thèses sur l'antiquité des Vaudois, en janvier et février 1695. La Société d'Histoire Vaudoise possède le diplôme que lui livra l'Académie, le 1 juin 1695. Il desservit d'abord, jusqu'en 1701, la paroisse pénible de Pral et Rodoret, sauf pendant quelques mois après l'exil de 1698, lorsque la pénurie de pasteurs lui fit donner la charge de Villesèche et Pomaré. Il fut ensuite à Rocheplate et Prarustin de 1701 à 1705, enfin à Bobi de 1705 au 31 janvier 1734, date de sa mort. Son fils Jean Jacques lui succéda. Paul avait épousé, le 21 août 1698, Marie Léger, feu David, pasteur, qui mourut le 12 mars 1729.

RETOURNAT A., déserte, s'enrôle dans le régiment du Plessis, cantonné à Maneille, et signe avec Causse une invitation aux Français, assiégés à la Balsille, à imiter leur exemple (p. 125).

RIBOULLET SAMUEL, allé en Piémont. Sa femme et deux enfants sont assistés à Vevey.

RIVIÈRE. Allé en 1689 aux Vallées. Sa famille est assistée à Lausanne. Marguerite et Marie de Pragela, allaient de Genève à Cassel en 1694. Dans les deux cas, il faut probablement lire Rivior.

RIVOIR DANIEL et PEYRET, feu Jacob, de Prarustin. Le premier, arrêté au Val St-Martin, fait à Luserne, le 24 janvier 1690, la déposition que j'ai si souvent citée et que Perrero a publiée dans *Il Rimpatrio dei Valdesi*. Torino, Casanova, 1889.

ROBERT DANIEL, de St-Germain, peut-être l'auteur de la Relation, publiée par Kist en 1846 et reproduite en partie dans le Bull. d'Hist. Vaud., N° 6 et 7. Il aurait succédé, comme capitaine, au suivant. L'auteur fut lieutenant au service de la Hollande.

ROBERT JACQUES, capitaine de St-Germain et Pramol, tué au combat du Mont Cervin, le 6 septembre 1689. C'est Reinaudin qui nous informe que le Jacques Robert mort en cette occasion, est le capitaine. L'ignorance de ce fait a induit en erreur l'auteur des notes à la Relation (Bull., N° 7).

ROBERT PIERRE, de St-Germain, vallée vaudoise de Luzerne, condamné à Grenoble en octobre 1689. Sur l'*Invincible*. Mort le 27 janvier 1690.

ROMANI DANIEL, et AGOSTINO, fratelli, fu Giovanni, di Roccapiatta (déposition Rivoir).

ROMANO FILIPPO e GIOVANNI suo figliuolo, di Roccapiatta (*id.*).

RONCHAIL, ROUCHAIL. Sa famille est assistée à Lausanne. Plusieurs émigrés de la commune d'Usseaux portaient ce nom.

ROSAN, de Pragela, ou plutôt de Fénestrelles, déserta avec Fonfrède, muni d'un passeport qu'il prêta à Droume. C'est peut-être le Rosseng que Th. Gay introduit dans sa liste.

ROSTAGNI GIÒ. e DANIEL, fratelli, di Roccapiatta. Le premier est probablement le même que Jean Rostaing, tué au Mont Cervin, le 6 septembre (p. 81).

ROUX PIERRE, de Die en Dauphiné, condamné par de Bouchat, le 12 octobre 1689; mort à la peine.

ROUX, dit FREISSINENC PAUL, du Villar, tué à l'attaque d'Abriès le 18 juin 1690 (p. 156). Cette famille Roux porte encore ce surnom, qui rappelle qu'ils émigrèrent de Freissinière aux Vallées au 15.^e ou 16.^e siècle.

RUET JEAN, de Rora, blessé et fait prisonnier dans la Combe de la Ferrière (Bobî), en décembre 1689.

SABATIER FRANÇOIS, de Nîmes, condamné par l'Intendant du Dauphiné, le 12 octobre 1689, pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.670. Sur la *Hardie* à Marseille en 1698. Libéré en 1713.

SALOMON, surnom d'une famille MICHELIN. Tué au combat des Pausettes, le 13 octobre 1689.

SAUTIER PIERRE, aventurier dont les étranges vicissitudes sont rappelées par Bost: *Prédicants des Cévennes* I, 327, 365, 379. Catholique, né à Marseille en 1660, dragon du régiment de Grancey dans les Cévennes en 1685. Mis en quartier à St-Privat de Vallongue, s'éprit d'une jeune nouvelle convertie et déserta pour la suivre hors du royaume. Devint guide pour conduire en Suisse les huguenots qui voulaient sortir de France. Dans l'été de 1688, « enlevé du canton de Berne avec 1200 hommes, avait dû suivre les Vaudois enrôlés pour le Brandebourg dans le régiment Firlé. Au début de 1689, désertant de nouveau, il vint à Nyon voir sa mie. De là il s'embarqua avec les Vaudois. Désertant une troisième fois, il retourna à Nyon, d'où il repartait, le 21 janvier 1690, accompagnant des pasteurs qui allaient prêcher aux Cévennes et les mettre en relations avec les ennemis des auteurs de la Révocation. Il s'enrôla dans la garnison d'Alais, raconta imprudemment ses exploits de guide, son séjour sur la montagne où étaient les Barbets, se vanta d'avoir culbuté avec eux l'ennemi sur le pont de Salbertrand, assura qu'ils étaient 900, décrivit leur costume, leurs mœurs, leurs courses dans la plaine, dit qu'ils avaient des provisions pour cinq ou six ans et qu'ils recevraient bientôt de grands secours. Le 12 février, trois jours après son enrôlement, il était arrêté comme « déserteur, travaillant à faire sortir les gens du royaume et semant de mauvais bruits pour donner cœur aux mal-intentionnés ». Ses dépositions nous ont fait connaître quelques noms de cette liste. Sautier subit la torture en Mai et fut probablement roué vif.

SERMOZ ETIENNE, de Lausanne, dit aussi Sermeau, Sermez, Schmoy, condamné à Grenoble, le 12 octobre 1689, pour s'être joint aux Vaudois. Signalé en 1691 pour sa persévérance dans la foi. Sur la *Gloire* à Marseille en 1698, N° 11.693. Mêmes démarches que pour Dumoulin et Jouvenin en vue de sa libération.

SIBILIA GIACOMO, probablement de St-Jean. Vercelli lui recommande les messagers qu'il envoie à la Balsille.

SIGNAT, réfugié, de Tonneins en Guyenne, à Nyon, batelier qui avait

voulu prêter gratis son aide pour la traversée du lac. D'autres bateliers ayant enlevé son bateau, il dut suivre les Vaudois (p. 27). Il n'en est plus parlé.

SUMÈNE, SUMEINE, SAMÈNE, SEMEYNES JEAN (dit aussi Pierre), de Bourdeaux en Dauphiné, drapier, 24 ans; condamné en 1689 pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.663. Sur l'*Amazone*, à Bordeaux, vers 1695, à Brest en 1698. Libéré en 1713, se retira à Bordeaux où, le 22 mars 1729, il épousa Jeanne Vazale, de Béziers, et fit son testament en 1733.

TARDIEU ETIENNE, de Venterol en Dauphiné, condamné par de Bouchat le 22 novembre 1689, pour s'être joint aux Vaudois. N° 11.808. Sur la *Belle* à St-Malo en 1698, puis sur la *Grande Réale*. Libéré le 7 mars 1714.

THAULIER, TEAULIER, THOULIERS, THEOLUR ISAAC, de St-Fortunat, diocèse de Viviers, condamné avec le précédent. Mort galérien de la *Gloire*, à Marseille, en 1695.

THIERS ANDRÉ, de Château Queyras, réfugié à Schaffouse en 1685. Soldat de la Rentrée dans la Compagnie de Bobi, pris au col Boucié (v. p. 173), condamné à Grenoble avec les précédents, obligé de tirer au billet « de 3 : 1 de pendu », il lui échet la galère. Sur la *Fièvre* à St-Malo, en 1698. Libéré le 7 mars 1714. — Un galérien des mêmes nom et prénom mourut dans la campagne de 1694.

TOUVENIN, cf. Jouvenin.

TRON, TRONC FRANÇOIS, capitaine d'une Compagnie « faite d'une partie de celle des volontaires » et dont Huc était le lieutenant (p. 109). Était probablement du Pomaré, comme le suivant.

TRON LAURENT, feu Laurent, du Pomaré, capitaine réfugié à Neuchâtel en 1687; après six mois demande augmentation de sa pension à cause de l'arrivée de sa femme et de sa fille; on lui donne six écus blancs. Après la sortie de la Balsille, fut fait prisonnier au combat de Pramol, le 17 mai, conduit à Saluces d'où il fut bientôt renvoyé, la paix étant faite avec le Duc (p. 147). Député au Synode de 1695. Ancien du quartier du Macel, tant en 1700 qu'en 1734. Mort le 8 avril 1739; sa femme, Jeanne Coque, le 10 janvier 1740, Sa famille porta, avant et après lui, les grades militaires locaux.

TRON POULAT PHILIPPE ET SON FRÈRE, de la Balsille, semblent avoir été des 25 héros de 1686 (p. 109). *Philippe*, capitaine de Macel, fit décider l'adoption de la position des Quatre Dents et servit de guide pour l'évasion nocturne, pendant qu'on portait *son jeune garçon* sur les épaules. En janvier 1691, il est appelé Philippe Tron, premier capitaine des Vallées; Philippe Polat est député aux synodes de 1694 et 1697. Au recensement de 1698, sa famille compte 4 personnes; à celui de 1736, il a sa femme, Marguerite Freyrie, et cinq enfants. Son fils, *Philippe*, épousa Anne Pons Cadet.

Le frère du capitaine, dont le nom n'est pas donné, demeuré aveugle à la suite d'une maladie, ne put quitter la Balsille et y fut sans doute massacré (p. 152).

TUREL, TUREL, notaire de Die, dont le prénom est ignoré. Nommé commandant suprême des Vaudois, à la suite du retard de Bourgeois, mais à la condition de ne rien faire sans consulter les capitaines et les pasteurs, et surtout Arnaud. Jaloux, peut-être, de l'ascendant que prenait Arnaud, surtout depuis que les Français avaient presque tous déserté, désespérant d'ailleurs de la réussite, il déserta, en emportant les pistoles dont il s'était chargé, lors du partage, à Sibaud. Arnaud, Robert et Reynaudin sont sé-

vères à son égard, quoique le premier ait donné à la veuve l'attestation publiée à la p. 89, et que le dernier reconnaisse « le grand soin qu'il a pris de notre passage dans la Savoye ». Arrêté à Embrun avec ses compagnons de désertion, il fut condamné, le 23 novembre 1689. Tandis que les autres allèrent un tiers à l'armée, un tiers aux galères, un tiers à la pendoison, il fut, comme commandant, roué vif entre douze échafauds où pendaient autant de victimes.

TUREL, ou TOUREIL, PIERRE, frère du précédent, de Châtillon en Diois, aussi notaire, sergent dans la Compagnie du commandant, déserta avec lui et fut condamné aux galères. Sa femme et ses deux filles se rendaient de Genève en Piémont en 1693:

TURIN, Suisse, ayant quelque connaissance de l'art militaire, organisa une Compagnie de volontaires après la déroute du Jaillon, et mourut à l'attaque du Villar.

VASSEROT PIERRE, de Molines en Queyras, condamné par l'Intendant le 23 novembre 1689.

VEVANSSON. Sa famille est assistée à Lausanne.

VINAY, VINEY. Cinq femmes de ce nom étaient assistées à Vevey; l'une, Marie Bremonde, était veuve; son mari était mort « en ce pays » lui laissant une petite fille. Les maris des trois autres « sont allés aux Vallées de Piémont ». Ce sont:

VINAY, mari de Marie Vinay, qui a deux petits enfants.

VINAY, mari de Madeleine Vinay, qui a un petit enfant.

VINAY, mari d'Isabeau Vinay, qui a trois petits enfants.

Cette famille, que son nom rattache, à l'origine, à Vinadio dans la vallée de la Stura (en piémontais Vinai) embrassa la Réformation à Acceglio, aux sources de la Maira; émigra à Guillestre quand Charles Emmanuel I étouffa les églises du Marquisat de Saluces. De là une partie passa à Pinache et ensuite aux Clos; d'autres, parmi lesquels nos héros, quittèrent le Dauphiné à la Révocation. Après le second exil (1698) ils se rendirent en Wurtemberg et se fixèrent à Corrès (Queyras), où leur postérité s'est multipliée. Dans la liste des réfugiés (Bull. N° 10, p. 34) on ne trouve que Pierre Vinay, sa femme et leurs deux fils. Il pourrait être le premier des trois ci-dessus.

Nous connaissons donc 245 sur 972, soit un peu plus du quart, de ceux qui ont participé à la Rentrée.

JEAN JALLA.



TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE DU RETOUR DES VAUDOIS EN LEUR PATRIE:

INTRODUCTION	page 3
CHAPITRE PREMIER qui, outre qu'il sert de Préambule, comprend encore les Aventures des Vaudois depuis leur arrivée en Suisse . . . »	9
CHAPITRE SECOND, qui contient l'ordre et les particularités du voyage qui a remis les Vaudois dans les Vallées »	23
CHAPITRE TROISIÈME. D'une nouvelle entreprise mal conduite pour aller joindre les Vaudois »	58

SUITE DE L'HISTOIRE DU RETOUR DES VAUDOIS EN LEUR PATRIE:

CHAPITRE PREMIER, contenant ce qui leur est arrivé depuis leur entrée dans la Vallée de Saint-Martin jusqu'à leur séparation en deux Corps »	70
CHAPITRE SECOND, contenant les Aventures du plus gros des deux Détachements, jusqu'à la retraite du S.r Turrel »	78
<i>Lacune du ms. comblée par les pages 136 à 183 de l'édition Lantaret 1880</i>	<i>page 82 à » 103</i>
CHAPITRE CINQUIÈME, contenant les Aventures de ceux qui étaient restés au Val Saint-Martin jusques à la réunion dont on vient de parler, avec ce qui leur arriva dans leur commune retraite à la Balsille jusqu'aux deux grandes attaques de ce poste-là . . . »	105
CHAPITRE SIXIÈME, où l'on décrit le siège et les deux grandes attaques de la Balsille avec ce que devinrent les Vaudois après la perte de ce poste, jusqu'à leur retour en grâce avec leur Prince . . . »	128
NOTES	» 161
LES HÉROS DE LA RENTRÉE	» 178
